17-7-68

LES

MILLE ET UNE NUITS



Jouaust Ed. Imp. A. Salmon

HISTOIRE DE CAMARALZAMAN
(Nuit CCXXII)

GALLAND

LES MILLE & UNE NUITS

CONTES ARABES

RÉIMPRIMÉS SUR L'ÉDITION ORIGINALE

AVEC UNE

PRÉFACE DE JULES JANIN

Vingt et une eaux-fortes par Ad. Lalauze

TOME CINQUIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI



LES

MILLE ET UNE NUITS

HISTOIRE

DES AMOURS DE CAMARALZAMAN

PRINCE DE L'ILE DES ENFANS DE KHALEDAN

ET DE BADOURE

PRINCESSE DE LA CHINE

Sire, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perse, il y a dans la vaste mer une île que l'on appelle l'île des Enfans de Khaledan. Cette île est divisée en plusieurs grandes provinces, toutes considérables par des villes florissantes et bien peuplées, qui forment un royaume très puissant. Autrefois elle étoit gouvernée par un roi nommé

Schahzaman, qui avoit quatre femmes en mariage légitime, toutes quatre filles de rois, et soixante concubines.

Schahzaman s'estimoit le monarque le plus heureux de la terre par la tranquillité et la prospérité de son règne. Une seule chose troubloit son bonheur : c'est qu'il étoit déjà avancé en âge, et qu'il n'avoit pas d'enfans, quoiqu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne savoit à quoi attribuer cette stérilité, et, dans son affliction, il regardoit comme le plus grand malheur qui pût lui arriver de mourir sans laisser après lui un successeur de son sang. Il dissimula longtemps le chagrin cuisant qui le tourmentoit, et il souffroit d'autant plus qu'il se faisoit violence pour ne pas faire paroître qu'il en eût. Il rompit enfin le silence, et un jour, après qu'il se fut plaint amèrement de sa disgrâce à son grand-vizir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne savoit pas quelque moyen d'y remédier.

« Si ce que Votre Majesté me demande, répondit ce sage ministre, dépendoit des règles ordinaires de la sagesse humaine, elle auroit bientôt la satisfaction qu'elle souhaite si ardemment; mais j'avoue que mon expérience et mes connoissances sont au-dessous de ce qu'elle me propose : il n'y a que Dieu seul à qui l'on puisse

recourir dans ces sortes de besoins. Au milieu de nos prospérités, qui font souvent que nous l'oublions, il se plaît de nous mortifier par quelque endroit, afin que nous songions à lui, que nous reconnoissions sa toute-puissance, et que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de l'honorer, de le servir et de vivre durement pour l'amour de lui : mon avis seroit que Votre Majesté leur fît des aumônes, et les exhortât de joindre leurs prières aux vôtres. Peut-être que dans le grand nombre il s'en trouvera quelqu'un assez pur et assez agréable à Dieu pour obtenir qu'il exauce vos vœux. »

Le roi Schahzaman approuva fort ce conseil, dont il remercia son grand-vizir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de ces gens consacrés à Dieu ; il fit même venir les supérieurs, et, après qu'il les eut régalés d'un festin frugal, il leur déclara son intention, et les pria d'en avertir les dévots qui étoient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du Ciel ce qu'il désiroit, et cela parut bientôt par la grossesse d'une de ses femmes, qui lui donna un fils au bout de neuf mois. En action de grâces, il envoya de nouvelles aumônes aux communautés des musulmans dévots, dignes de sa grandeur et de sa puissance,

et l'on célébra la naissance du prince, non seulement dans sa capitale, mais même dans toute l'étendue de ses États, par des réjouissances publiques d'une semaine entière. On lui porta le prince dès qu'il fut né, et il lui trouva tant de beauté qu'il lui donna le nom de Camaralzaman, LUNE DU SIÈCLE.

Le prince Camaralzaman fut élevé avec tous les soins imaginables, et, dès qu'il fut en âge, le sultan Schahzaman son père lui donna un sage gouverneur et d'habiles précepteurs. Ces personnages distingués par leur capacité trouvèrent en lui un esprit aisé, docile et capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner, tant pour le règlement de ses mœurs que pour les connoissances qu'un prince comme lui devoit avoir. Dans un âge plus avancé, il apprit de même tous ses exercices, et il s'en acquittoit avec grâce et avec une adresse merveilleuse dont il charmoit tout le monde, et particulièrement le sultan son père.

Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans, le sultan, qui l'aimoit avec tendresse et qui lui en donnoit tous les jours de nouvelles marques, conçut le dessein de lui en donner la plus éclatante, de descendre du trône et de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand-vizir. « Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans

l'oisiveté de la jeunesse non seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé, mais même ceux qu'il a acquis avec tant de succès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite, je suis presque résolu de lui abandonner le gouvernement et de passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir régner. Il y a longtemps que je travaille, et j'ai besoin de repos. »

Le grand-vizir ne voulut pas représenter au sultan toutes les raisons qui auroient pu le dissuader d'exécuter sa résolution ; il entra au contraire dans son sentiment. « Sire, répondit-il, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pesant que celui de gouverner un État puissant. Votre Majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oisiveté, avec beaucoup de raison; mais, pour y remédier, ne jugeroit-elle pas plus à propos de le marier auparavant? Le mariage attache et empêche qu'un jeune prince ne se dissipe. Avec cela, Votre Majesté lui donneroit entrée dans ses conseils, où il apprendroit peu à peu à soutenir dignement l'éclat et le poids de votre couronne, dont vous seriez à temps de vous dépouiller en sa faveur lorsque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience. »

Schahzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable. Aussi fit-il appeler le prince Camaralzaman dès qu'il l'eut congédié.

Le prince, qui jusqu'alors avoit toujours vu le sultan son père à de certaines heures réglées, sans avoir besoin d'être appelé, fut un peu surpris de cet ordre. Au lieu de se présenter devant lui avec la liberté qui lui étoit ordinaire, il le salua avec un grand respect, et s'arrêta en sa présence les yeux baissés.

Le sultan s'aperçut de la contrainte du prince. « Mon fils, lui dit-il d'un air à le rassurer, savez-vous à quel sujet je vous ai fait appeler? — Sire, répondit le prince avec modestie, il n'y a que Dieu qui pénètre jusque dans les cœurs : je l'apprendrai de Votre Majesté avec plaisir. — Je l'ai fait pour vous dire, reprit le sultan, que je veux vous marier. Que vous en semble? »

Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Elles le déconcertèrent; la sueur lui en montoit même au visage, et il ne savoit que répondre. Après quelques momens de silence, il répondit : « Sire, je vous supplie de me pardonner si je parois interdit à la déclaration que Votre Majesté me fait; je ne m'y attendois pas dans la grande jeunesse où je suis. Je ne sais même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non seulement à cause de l'embarras que

donnent les femmes, comme je le comprends fort bien, mais même après ce que j'ai lu dans nos auteurs de leurs fourberies, de leurs méchancetés et de leurs perfidies. Peut-être ne serai-je pas toujours dans ce sentiment; je sens bien néanmoins qu'il me faut du temps avant de me déterminer à ce que Votre Majesté exige de moi. »

Scheherazade vouloit poursuivre; mais elle vit que le sultan des Indes, qui s'étoit aperçu que le jour paroissoit, sortoit du lit, et cela fit qu'elle cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et lui dit :

CCXII[e] NUIT.

Sire, la réponse du prince Camaralzaman affligea extrêmement le sultan son père. Ce monarque eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins la traiter de désobéissance, ni user du pouvoir paternel; il se contenta de lui dire : « Je ne veux pas vous contraindre là-dessus; je vous donne le temps d'y penser et de considérer qu'un prince comme vous, destiné à gouverner un grand royaume, doit penser d'abord à se donner un successeur. En vous don-

nant cette satisfaction, vous me la donnerez à moi-même, qui suis bien aise de me voir revivre en vous et dans les enfans qui doivent sortir de vous. »

Schahzaman n'en dit pas davantage au prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans les conseils de ses États, et lui donna d'ailleurs tous les sujets d'être content qu'il pouvoit désirer. Au bout d'un an, il le prit en particulier. « Hé bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes-vous souvenu de faire réflexion sur le dessein que j'avois de vous marier dès l'année passée? Refuserez-vous encore de me donner la joie que j'attends de votre obéissance, et voulez-vous me laisser mourir sans me donner cette satisfaction ? »

Le prince parut moins déconcerté que la première fois, et il n'hésita pas longtemps à répondre en ces termes, avec fermeté : « Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penser avec l'attention que je devois; mais, après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé davantage dans la résolution de vivre sans engagement dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout temps dans l'univers, comme je l'ai appris pleinement dans nos histoires, et ce que j'entends dire chaque jour de leur malice, sont des motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi, Votre

Majesté me pardonnera si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle davantage de me marier. » Il en demeura là, et quitta le sultan son père brusquement, sans attendre qu'il lui dît autre chose.

Tout autre monarque que le roi Schahzaman auroit eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le prince son fils venoit de lui parler, et à ne l'en pas faire repentir; mais il le chérissoit, et il vouloit employer toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier ministre le nouveau sujet de chagrin que Camaralzaman venoit de lui donner. « J'ai suivi votre conseil, lui dit-il; mais Camaralzaman est plus éloigné de se marier qu'il ne l'étoit la première fois que je lui en parlai; et il s'en est expliqué en des termes si hardis que j'ai eu besoin de ma raison et de toute ma modération pour ne me pas mettre en colère contre lui. Les pères qui demandent des enfans avec autant d'ardeur que j'ai demandé celui-ci sont autant d'insensés qui cherchent à se priver eux-mêmes du repos dont il ne tient qu'à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens je dois ramener un esprit si rebelle à mes volontés.

— Sire, reprit le grand-vizir, on vient à bout d'une infinité d'affaires avec la patience. Peut-

être que celle-ci n'est pas d'une nature à y réussir par cette voie; mais Votre Majesté n'aura rien à se reprocher d'avoir usé d'une trop grande précipitation, si elle juge à propos de donner une autre année au prince à se consulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans son devoir, elle en aura une satisfaction d'autant plus grande qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger; si, au contraire, il persiste dans son opiniâtreté, alors, quand l'année sera expirée, il me semble que Votre Majesté aura lieu de lui déclarer en plein conseil qu'il est du bien de l'État qu'il se marie. Il n'est pas croyable qu'il vous manque de respect à la face d'une compagnie célèbre que vous honorez de votre présence. »

Le sultan, qui désiroit si passionnément de voir le prince son fils marié que les momens d'un si long délai lui paroissoient des années, eut bien de la peine à se résoudre d'attendre si longtemps. Il se rendit néanmoins aux raisons de son grand-vizir, qu'il ne pouvoit désapprouver....

Le jour qui avoit déjà commencé de paroître imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Elle reprit la suite du conte la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

CCXIII^e NUIT.

Sire, après que le grand-vizir se fut retiré, le sultan Schahzaman alla à l'appartement de la mère du prince Camaralzaman, à qui il y avoit longtemps qu'il avoit témoigné l'ardent désir qu'il avoit de le marier. Quand il lui eut raconté avec douleur de quelle manière il venoit de le refuser une seconde fois, et marqué l'indulgence qu'il vouloit bien avoir encore pour lui, par le conseil de son grand-vizir : « Madame, lui dit-il, je sais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez, et qu'il vous écoute plus familièrement ; je vous prie de prendre le temps de lui en parler sérieusement, et de lui faire bien comprendre que, s'il persiste dans son opiniâtreté, il me contraindra à la fin d'en venir à des extrémités dont je serois très fâché, et qui le feroient repentir lui-même de m'avoir désobéi. »

Fatime, c'étoit ainsi que s'appeloit la mère de Camaralzaman, marqua au prince son fils, la première fois qu'elle le vit, qu'elle étoit informée du nouveau refus de se marier qu'il avoit fait au sultan son père, et combien elle étoit fâchée qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère. « Ma-

dame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire; je craindrois trop, dans le dépit où j'en suis, qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. » Fatime connut, par cette réponse, que la plaie étoit trop récente, et ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

Longtemps après, Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet avec plus d'espérance d'être écoutée. « Mon fils, dit-elle, je vous prie, si cela ne vous fait pas de peine, de me dire quelles sont donc les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autres que celle de la malice et de la méchanceté des femmes, elle ne peut pas être plus foible ni moins raisonnable. Je ne veux pas prendre la défense des méchantes femmes : il y en a un très grand nombre, j'en suis très persuadée; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Hé! mon fils, vous arrêtez-vous à quelques-unes dont parlent vos livres, qui ont causé, à la vérité, de grands désordres, et que je ne veux pas excuser? Mais que ne faites-vous attention à tant de monarques, tant de sultans et tant d'autres princes particuliers, dont les tyrannies, les barbaries et les cruautés font horreur à les lire dans les histoires que j'ai lues comme vous? Pour

une femme, vous trouverez mille de ces tyrans et de ces barbares. Et les femmes honnêtes et sages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses?

— Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes sages, vertueuses, bonnes, douces et de bonnes mœurs. Plût à Dieu qu'elles vous ressemblassent toutes! Ce qui me révolte, c'est le choix douteux qu'un homme est obligé de faire pour se marier, ou plutôt qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté de faire à sa volonté. Supposons que je me sois résolu de m'engager dans le mariage, comme le sultan mon père le souhaite avec tant d'impatience, quelle femme me donnera-t-il? Une princesse apparemment, qu'il demandera à quelque prince de ses voisins qui se fera un grand honneur de la lui envoyer. Belle ou laide, il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre princesse ne lui soit comparable en beauté. Qui peut assurer qu'elle aura l'esprit bien fait; qu'elle sera traitable, complaisante, accueillante, prévenante, obligeante; que son entretien ne sera que des choses solides, et non pas d'habillemens, d'ajustemens, d'ornemens, et de mille autres badineries qui doivent faire pitié à tout homme de bon sens; en un mot, qu'elle ne sera pas

fière, hautaine, fâcheuse, méprisante, et qu'elle n'épuisera pas tout un État par ses dépenses frivoles en habits, en pierreries, en bijoux et en magnificence folle et mal entendue? Comme vous le voyez, Madame, voilà, sur un seul article, une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette princesse enfin soit si parfaite et si accomplie qu'elle soit irréprochable sur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raisons encore plus fortes pour ne me pas désister de mon sentiment non plus que de ma résolution.

— Quoi! mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire? Je prétendois cependant vous y répondre, et vous fermer la bouche en un mot.

— Cela ne doit pas vous en empêcher, Madame, répliqua le prince; j'aurai peut-être de quoi répliquer à votre réponse.

— Je voulois dire, mon fils, dit alors Fatime, qu'il est aisé à un prince, quand il a le malheur d'avoir épousé une princesse telle que vous venez de la dépeindre, de la laisser et de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine l'État.

— Eh! Madame, reprit le prince Camaralzaman, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un prince d'être contraint d'en

venir à cette extrémité? Ne vaut-il pas beaucoup mieux, pour sa gloire et pour son repos, qu'il ne s'y expose pas?

— Mais, mon fils, dit encore Fatime, de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des rois de votre race, qui ont régné si glorieusement dans les îles des Enfans de Khaledan.

— Madame, répondit le prince Camaralzaman, je ne souhaite pas de survivre au roi mon père. Quand je mourrois avant lui, il n'y auroit pas lieu de s'en étonner, après tant d'exemples d'enfans qui meurent avant leurs pères. Mais il est toujours glorieux à une race de rois de finir par un prince aussi digne de l'être, comme je tâcherois de me rendre tel, que ses prédécesseurs et que celui par où elle a commencé. »

Depuis ce temps-là, Fatime eut très souvent de semblables entretiens avec le prince Camaralzaman, et il n'y a pas de biais par où elle n'ait tâché de déraciner son aversion; mais il éluda toutes les raisons qu'elle put lui apporter par d'autres raisons auxquelles elle ne savoit que répondre, et il demeura inébranlable.

L'année s'écoula, et, au grand regret du sultan Schahzaman, le prince Camaralzaman ne donna pas la moindre marque d'avoir changé de sentiment. Un jour de conseil solennel enfin, que le

premier vizir, les autres vizirs, les principaux officiers de la couronne et les généraux d'armée étoient assemblés, le sultan prit la parole et dit au prince : « Mon fils, il y a longtemps que je vous ai marqué la passion avec laquelle je désirois de vous voir marié, et j'attendois de vous plus de complaisance pour un père qui ne vous demandoit rien que de raisonnable. Après une si longue résistance de votre part, qui a poussé ma patience à bout, je vous marque la même chose en présence de mon conseil. Ce n'est plus simplement pour obliger un père que vous ne devriez pas avoir refusé ; c'est que le bien de mes États l'exige, et que tous ces seigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que, selon votre réponse, je prenne les mesures que je dois. »

Le prince Camaralzaman répondit avec si peu de retenue, ou plutôt avec tant d'emportement, que le sultan, justement irrité de la confusion qu'un fils lui donnoit en plein conseil, s'écria : « Quoi ! fils dénaturé, vous avez l'insolence de parler ainsi à votre père et à votre sultan ! » Il le fit arrêter par les huissiers et conduire à une tour ancienne, mais abandonnée depuis longtemps, où il fut enfermé, avec un lit, peu d'autres meubles, quelques livres, et un seul esclave pour le servir.

Camaralzaman, content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres, regarda sa prison avec

assez d'indifférence. Sur le soir, il se lava, il fit sa prière, et, après avoir lu quelques chapitres de l'Alcoran avec la même tranquillité que s'il eût été dans son appartement au palais du sultan son père, il se coucha sans éteindre la lampe, qu'il laissa près de son lit, et s'endormit.

Dans cette tour il y avoit un puits qui servoit de retraite pendant le jour à une fée nommée Maimoune, fille de Damriat, roi ou chef d'une légion de génies. Il étoit environ minuit, lorsque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits pour aller par le monde, selon sa coutume, où la curiosité la porteroit. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre du prince Camaralzaman. Elle y entra, et, sans s'arrêter à l'esclave qui étoit couché à la porte, elle s'approcha du lit, dont la magnificence l'attira, et elle fut plus surprise qu'auparavant de voir que quelqu'un y étoit couché.

Le prince Camaralzaman avoit le visage à demi couvert sous la couverture. Maimoune la leva un peu, et elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre habitable, qu'elle avoit souvent parcourue. « Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être lorsque les yeux que cachent des paupières si bien formées sont ouverts! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité

d'une manière si indigne du haut rang dont il est ! » Car elle avoit déjà appris de ses nouvelles, et elle se douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvoit se lasser d'admirer le prince Camaralzaman ; mais enfin, après l'avoir baisé sur chaque joue et au milieu du front sans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle étoit auparavant, et prit son vol dans l'air. Comme elle se fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée d'un bruit d'ailes qui l'obligea de voler du même côté, et, s'approchant, elle connut que c'étoit un génie qui faisoit ce bruit, mais un génie de ceux qui sont rebelles à Dieu, car, pour Maimoune, elle étoit de ceux que le grand Salomon contraignit de le reconnoître depuis ce temps-là.

Le génie, qui se nommoit Danhasch, et qui étoit fils de Schamhourasch, reconnut aussi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connoissoit qu'elle avoit une grande supériorité sur lui par sa soumission à Dieu. Il auroit bien voulu éviter sa rencontre ; mais il se trouva si près d'elle qu'il falloit se battre ou céder.

Danhasch prévint Maimoune : « Brave Maimoune, lui dit-il d'un ton de suppliant, jurez-moi par le grand nom de Dieu que vous ne me ferez pas de mal, et je vous promets de mon côté de ne vous en pas faire.

— Maudit génie, reprit Maimoune, quel mal

eux-tu me faire ? Je ne te crains pas. Je veux ien t'accorder cette grâce, et je te fais le serment que tu me demandes. Dis-moi présentement d'où u viens, ce que tu as vu, ce que tu as fait cette uit. — Belle dame, répondit Danhasch, vous me encontrez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux... »

La sultane Scheherazade fut obligée de ne pas poursuivre son discours plus avant, à cause de la clarté du jour qui se faisoit voir. Elle cessa de parler, et la nuit suivante elle continua en ces termes :

CCXIVe NUIT.

Sire, dit-elle, Danhasch, le génie rebelle à Dieu, poursuivit, et dit à Maimoune :

« Puisque vous le souhaitez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières îles de cet hémisphère..... Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhasch, qui trembloit de peur à la présence de cette fée, et qui avoit de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner et de me laisser aller librement quand j'aurai satisfait à vos demandes ?

— Poursuis, poursuis, maudit, reprit Maimoune, et ne crains rien. Crois-tu que je sois une perfide comme toi et que je sois capable de manquer au grand serment que je t'ai fait? Prends bien garde seulement de ne me rien dire qui ne soit vrai : autrement je te couperai les ailes et te traiterai comme tu le mérites. »

Danhasch, un peu rassuré par ces paroles de Maimoune: « Ma chère dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très vrai : ayez seulement la bonté de m'écouter. Le pays de la Chine, d'où je viens, est un des plus grands et des plus puissans royaumes de la terre, d'où dépendent les dernières îles de cet hémisphère dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour, et ce roi a une fille unique, la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers depuis que le monde est monde. Ni vous, ni moi, ni les génies de votre parti ni ceux du mien, ni tous les hommes ensemble, nous n'avons pas de termes propres, d'expressions assez vives ou d'éloquence suffisante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun et d'une si grande longueur qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds, et ils sont en si grande abondance qu'ils ne ressemblent pas mal à une de ces belles grappes de raisin dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire, lorsqu'elles les a

accommodés en boucles sur sa tête. Au-dessous de ses cheveux, elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli, et d'une forme admirable; les yeux noirs, à fleur de tête, brillans et pleins de feu; le nez ni trop long ni trop court; la bouche petite et vermeille; les dents sont comme deux files de perles, qui surpassent les plus belles en blancheur; et, quand elle remue la langue pour parler, elle rend une voix douce et agréable, et elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de son esprit; le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que sa gorge. De cette foible ébauche enfin vous jugerez aisément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

« Qui ne connoîtroit pas bien le roi père de cette princesse jugeroit, aux marques de tendresse paternelle qu'il lui a données, qu'il en est amoureux. Jamais amant n'a fait pour une maîtresse la plus chérie ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet, la jalousie la plus violente n'a jamais fait imaginer ce que le soin de la rendre inaccessible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouser lui a fait inventer et exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avoit résolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir sept palais à quoi on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil.

« Le premier palais est de cristal de roche, le second de bronze, le troisième de fin acier, le

quatrième d'une autre sorte de bronze plus précieux que le premier et que l'acier, le cinquième de pierre de touche, le sixième d'argent, et le septième d'or massif. Il les a meublés d'une somptuosité inouïe, chacun d'une manière proportionnée à la matière dont ils sont bâtis. Il n'a pas oublié, dans les jardins qui les accompagnent, les parterres de gazon ou émaillés de fleurs, les pièces d'eau, les jets d'eau, les canaux, les cascades, les bosquets plantés d'arbres à perte de vue, où le soleil ne pénètre jamais, le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le roi Gaïour enfin a fait voir que l'amour paternel seul lui a fait faire une dépense presque immense.

« Sur la renommée de la beauté incomparable de la princesse, les rois voisins les plus puissans envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambassades solennelles. Le roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil; mais, comme il ne vouloit marier la princesse que de son consentement, et que la princesse n'agréoit aucun des partis qu'on lui proposoit, si les ambassadeurs se retiroient peu satisfaits quant au sujet de leur ambassade, ils partoient au moins très contens des civilités et des honneurs qu'ils avoient reçus.

« Sire, disoit la princesse au roi de la Chine, vous voulez me marier, et vous croyez par là me faire un grand plaisir. J'en suis persuadée, et je

vous en suis très obligée. Mais où pourrois-je trouver ailleurs que près de Votre Majesté des palais si superbes et des jardins si délicieux? J'ajoute que sous votre bon plaisir je ne suis contrainte en rien, et qu'on me rend les mêmes honneurs qu'à votre propre personne. Ce sont des avantages que je ne trouverois en aucun autre endroit du monde, à quelque époux que je voulusse me donner. Les maris veulent toujours être les maîtres, et je ne suis pas d'humeur à me laisser commander. »

« Après plusieurs ambassades, il en arriva une de la part d'un roi plus riche et plus puissant que tous ceux qui s'étoient présentés. Le roi de la Chine en parla à la princesse sa fille, et lui exagéra combien il lui seroit avantageux de l'accepter pour époux. La princesse le supplia de vouloir l'en dispenser, et lui apporta les mêmes raisons qu'auparavant. Il la pressa; mais, au lieu de se rendre, la princesse perdit le respect qu'elle devoit au roi son père. « Sire, lui dit-elle en colère, ne me parlez plus de ce mariage, ni d'aucun autre, sinon je m'enfoncerai le poignard dans le sein et me délivrerai de vos importunités. »

« Le roi de la Chine, extrêmement indigné contre la princesse, lui repartit : « Ma fille, vous êtes une folle, et je vous traiterai en folle. » En effet, il la fit renfermer dans un seul appartement d'un des sept palais, et ne lui donna que dix vieilles

femmes pour lui tenir compagnie et la servir, dont la principale étoit sa nourrice. Ensuite, afin que les rois voisins qui lui avoient envoyé des ambassades ne songeassent plus à elle, il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'éloignement où elle étoit pour le mariage, et, comme il ne douta pas qu'elle ne fût véritablement folle, il chargea les mêmes envoyés de faire savoir dans chaque cour que, s'il y avoit quelque médecin assez habile pour la guérir, il n'avoit qu'à venir, et qu'il la lui donneroit pour femme en récompense. »

« Belle Maimoune, poursuivit Danhasch, les choses sont en cet état, et je ne manque pas d'aller régulièrement chaque jour contempler cette beauté incomparable, à qui je serois bien fâché d'avoir fait le moindre mal, nonobstant ma malice naturelle. Venez la voir, je vous en conjure : elle en vaut la peine. Quand vous aurez connu par vous-même que je ne suis pas un menteur, je suis persuadé que vous m'aurez quelque obligation de vous avoir fait voir une princesse qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt de vous servir de guide, vous n'avez qu'à commander. »

Au lieu de répondre à Danhasch, Maimoune fit de grands éclats de rire qui durèrent longtemps ; et Danhasch, qui ne savoit à quoi en attribuer la cause, demeura dans un grand étonnement. Quand

elle eut bien ri à plusieurs reprises : « Bon, bon ! lui dit-elle, tu veux m'en faire accroire. Je croyois que tu allois me parler de quelque chose de surprenant et d'extraordinaire, et tu me parles d'une chassieuse. Eh ! fi, fi ! que dirois-tu donc, maudit, si tu avois vu comme moi le beau prince que je viens de voir en ce moment, et que j'aime autant qu'il le mérite ? Vraiment c'est bien autre chose ; tu en deviendrois fou.

— Agréable Maimoune, reprit Danhasch, oserois-je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez ? — Sache, lui dit Maimoune, qu'il lui est arrivé à peu près la même chose qu'à ta princesse dont tu viens de m'entretenir. Le roi son père vouloit le marier à toute force. Après de longues et grandes importunités, il a déclaré franc et net qu'il n'en feroit rien : c'est la cause pourquoi, à l'heure où je te parle, il est en prison dans une vieille tour où je fais ma demeure et où je viens de l'admirer.

— Je ne veux pas absolument vous contredire, repartit Danhasch ; mais, ma belle dame, vous me permettrez bien, jusqu'à ce que j'aie vu votre prince, de croire qu'aucun mortel ni mortelle n'approche pas de la beauté de ma princesse. — Tais-toi, maudit, répliqua Maimoune ; je te dis encore une fois que cela ne peut pas être. — Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous, ajouta Dan-

hasch ; le moyen de vous convaincre si je dis vrai ou faux, c'est d'accepter la proposition que je vous ai faite de venir voir ma princesse, et de me montrer ensuite votre prince.

— Il n'est pas besoin que je prenne cette peine, reprit encore Maimoune : il y a un autre moyen de nous satisfaire l'un et l'autre. C'est d'apporter ta princesse et de la mettre à côté de mon prince sur son lit. De la sorte il nous sera aisé, à moi et à toi, de les comparer ensemble et de vider notre procès. »

Danhasch consentit à ce que la fée souhaitoit, et il vouloit retourner à la Chine sur-le-champ. Maimoune l'arrêta : « Attends, lui dit-elle; viens, que je te montre auparavant la tour où tu dois apporter ta princesse. » Ils volèrent ensemble jusqu'à la tour, et, quand Maimoune l'eut montrée à Danhasch : « Va prendre ta princesse, lui dit-elle, et fais vite, tu me trouveras ici. Mais écoute : j'entends au moins que tu me payeras une gageure si mon prince se trouve plus beau que ta princesse, et je veux bien aussi t'en payer une si ta princesse est plus belle.... »

Le jour, qui se faisoit voir assez clairement, obligea Scheherazade de cesser de parler. Elle reprit la suite la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXVe NUIT.

Sire, Danhasch s'éloigna de la fée, se rendit à la Chine, et revint avec une diligence incroyable, chargé de la belle princesse endormie. Maimoune le reçut et l'introduisit dans la chambre du prince Camaralzaman, où ils la posèrent ensemble sur son lit à côté de lui.

Quand le prince et la princesse furent ainsi à côté l'un de l'autre, il y eut une grande contestation, sur la préférence de leur beauté, entre le génie et la fée. Ils furent quelque temps à les admirer et à les comparer ensemble sans parler. Danhasch rompit le silence : « Vous le voyez, dit-il à Maimoune, et je vous l'avois bien dit que ma princesse étoit plus belle que votre prince. En doutez-vous présentement ?

— Comment ! si j'en doute? reprit Maimoune. Oui vraiment, j'en doute. Il faut que tu sois aveugle pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup au-dessus de ta princesse. Ta princesse est belle, je ne le désavoue pas; mais ne te presse pas, et compare-les bien l'un avec l'autre sans prévention, tu verras que la chose est comme je le dis.

— Quand je mettrois plus de temps à les comparer davantage, reprit Danhasch, je n'en pense-

rois pas autrement que ce que j'en pense. J'ai vu ce que je vois du premier coup d'œil, et le temps ne me feroit pas voir autre chose que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins, charmante Maimoune, que je ne vous cède, si vous le souhaitez. — Cela ne sera pas ainsi, repartit Maimoune : je ne veux pas qu'un maudit génie comme toi me fasse de grâce. Je remets la chose à un arbitre, et, si tu n'y consens, je prends gain de cause sur ton refus. »

Danhasch, qui étoit prêt à avoir toute autre complaisance pour Maimoune, n'eut pas plutôt donné son consentement que Maimoune frappa la terre de son pied. La terre s'entr'ouvrit, et aussitôt il en sortit un génie hideux, bossu, borgne et boiteux, avec six cornes à la tête, et les mains et les pieds crochus. Dès qu'il fut dehors, que la terre se fut rejointe, et qu'il eut aperçu Maimoune, il se jeta à ses pieds, et, en demeurant un genou en terre, il lui demanda ce qu'elle souhaitoit de son très humble service.

« Levez-vous, Caschcasch, lui dit-elle (c'étoit le nom du génie), je vous fais venir ici pour être juge d'une dispute que j'ai avec ce maudit Danhasch. Jetez les yeux sur ce lit, et dites-nous sans partialité qui vous paroît plus beau du jeune homme ou de la jeune dame. »

Caschcasch regarda le prince et la princesse avec

des marques d'une surprise et d'une admiration extraordinaires. Après qu'il les eut bien considérés sans pouvoir se déterminer : « Madame, dit-il à Maimoune, je vous avoue que je vous tromperois et que je me trahirois moi-même si je vous disois que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine, et plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage, autant que je puis m'y connoître, et l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a, selon mon avis, qu'un moyen pour en être éclairci. C'est de les éveiller l'un après l'autre, et que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour par son ardeur, par son empressement, et même par son emportement l'un pour l'autre, aura moins de beauté en quelque chose. »

Le conseil de Caschcasch plut également à Maimoune et à Danhasch. Maimoune se changea en puce, et sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla et y porta la main; mais il ne prit rien. Maimoune avoit été prompte à faire un saut en arrière, et à reprendre sa forme ordinaire, invisible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il alloit faire.

En retirant la main, le prince la laissa tomber

sur celle de la princesse de la Chine. Il ouvrit les yeux, et il fut dans la dernière surprise de voir une dame couchée près de lui, et une dame d'une si grande beauté. Il leva la tête et s'appuya du coude pour la mieux considérer. La grande jeunesse de la princesse et sa beauté incomparable l'embrasèrent en un instant d'un feu auquel il n'avoit pas encore été sensible, et dont il s'étoit gardé jusqu'alors avec tant d'aversion.

L'amour s'empara de son cœur de la manière la plus vive, et il ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle beauté ! quels charmes ! mon cœur ! mon âme ! » Et, en disant ces paroles, il la baisa au front, aux deux joues et à la bouche avec si peu de précaution qu'elle se fût éveillée si elle n'eût dormi plus fort qu'à l'ordinaire par l'enchantement de Danhasch.

« Quoi ! ma belle dame, dit le prince, vous ne vous éveillez pas à ces marques d'amour du prince Camaralzaman ! Qui que vous soyez, il n'est pas indigne du vôtre. » Il alloit l'éveiller tout de bon ; mais il se retint tout à coup. « Ne seroit-ce pas, dit-il en lui-même, celle que le sultan mon père vouloit me donner en mariage? Il a eu grand tort de ne me la pas faire voir plus tôt. Je ne l'aurois pas offensé par ma désobéissance et par mon emportement si public contre lui, et il se fût épargné à lui-même la confusion que je lui ai donnée. Le

prince Camaralzaman se repentit sincèrement de la faute qu'il avoit commise, et il fut encore sur le point d'éveiller la princesse de la Chine. « Peut-être aussi, dit-il en se reprenant, que le sultan mon père veut me surprendre : sans doute qu'il a envoyé cette jeune dame pour éprouver si j'ai véritablement autant d'aversion pour le mariage que je lui en ai fait paroître. Qui sait s'il ne l'a pas amenée lui-même, et s'il n'est pas caché pour se faire voir et me faire honte de ma dissimulation? Cette seconde faute seroit de beaucoup plus grande que la première. A tout événement, je me contenterai de cette bague pour me souvenir d'elle. »

C'étoit une fort belle bague que la princesse avoit au doigt. Il la tira adroitement et mit la sienne à la place. Aussitôt il lui tourna le dos, et il ne fut pas longtemps à dormir d'un sommeil aussi profond qu'auparavant, par l'enchantement des génies.

Dès que le prince Camaralzaman fut bien endormi, Danhasch se transforma en puce à son tour, et alla mordre la princesse au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en sursaut, se mit sur son séant, et, en ouvrant les yeux, elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à l'admiration, et de l'admiration à un épanchement de joie qu'elle fit paroître dès qu'elle

eut vu que c'étoit un jeune homme si bien fait et si aimable.

« Quoi ! s'écria-t-elle, est-ce vous que le roi mon père m'avoit destiné pour époux ? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas su : je ne l'aurois pas mis en colère contre moi, et je n'aurois pas été si longtemps privée d'un mari que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. Éveillez-vous, éveillez-vous : il ne sied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ses noces. »

En disant ces paroles, la princesse prit le prince Camaralzaman par le bras, et l'agita si fort qu'il se fût éveillé, si dans le moment Maimoune n'eût augmenté son sommeil en augmentant son enchantement. Elle l'agita de même à plusieurs reprises, et, comme elle vit qu'il ne s'éveilloit pas : « Eh quoi ! reprit-elle, que vous est-il arrivé ? Quelque rival, jaloux de votre bonheur et du mien, auroit-il eu recours à la magie, et vous auroit-il jeté dans cet assoupissement insurmontable, lorsque vous devez être plus éveillé que jamais ? » Elle lui prit la main, et, en la baisant tendrement, elle s'aperçut de la bague qu'il avoit au doigt. Elle la trouva si semblable à la sienne qu'elle fut convaincue que c'étoit elle-même, quand elle eut vu qu'elle en avoit une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange s'étoit fait, mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Lassée

de la peine inutile qu'elle avoit prise pour l'éveiller et assurée, comme elle le pensoit, qu'il ne lui échapperoit pas : « Puisque je ne puis venir à bout de vous éveiller, dit-elle, je ne m'opiniâtre pas davantage à interrompre votre sommeil : à nous revoir. » Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles, elle se recoucha, et mit très peu de temps à se rendormir.

Quand Maimoune vit qu'elle pouvoit parler sans craindre que la princesse de la Chine se réveillât : « Hé bien, maudit, dit-elle à Danhasch, as-tu vu? Es-tu convaincu que ta princesse est moins belle que mon prince ? Va, je veux bien te faire grâce de la gageure que tu me dois. Une autre fois, crois-moi quand je t'aurai assuré quelque chose. » En se tournant du côté de Caschcasch : « Pour vous, ajouta-t-elle, je vous remercie. Prenez la princesse avec Danhasch, et reportez-la ensemble dans son lit, où il vous mènera. » Danhasch et Caschcasch exécutèrent l'ordre de Maimoune, et Maimoune se retira dans son puits.....

Le jour qui commençoit de paroître imposa silence à la sultane Scheherazade. Le sultan des Indes se leva ; et, la nuit suivante, la sultane continua de lui raconter le même conte en ces termes :

CCXVIe NUIT.

Sire, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui si la dame qu'il avoit vue la même nuit y étoit encore. Quand il vit qu'elle n'y étoit plus : « Je l'avois bien pensé, dit-il en lui-même, que c'étoit une surprise que le roi mon père vouloit me faire : je me sais bon gré de m'en être gardé. » Il éveilla l'esclave, qui dormoit encore, et le pressa de venir l'habiller, sans lui parler de rien. L'esclave lui apporta le bassin et l'eau; il se lava, et, après avoir fait sa prière, il prit un livre et lut quelque temps.

Après ses exercices ordinaires, Camaralzaman appela l'esclave : « Viens çà, lui dit-il, et ne mens pas. Dis-moi comment est venue la dame qui a couché cette nuit avec moi, et qui l'a amenée.

— Prince, répondit l'esclave avec un grand étonnement, de quelle dame entendez-vous parler? — De celle, te dis-je, reprit le prince, qui est venue, ou qu'on a amenée ici cette nuit, et qui a couché avec moi. — Prince, repartit l'esclave, je vous jure que je n'en sais rien. Par où cette dame seroit-elle venue, puisque je couche à la porte ?

— Tu es un menteur, maraud, répliqua le prince, et tu es d'intelligence pour m'affliger da-

vantage et me faire enrager. » En disant ces mots, il lui appliqua un soufflet dont il le jeta par terre, et, après l'avoir foulé longtemps sous les pieds, il le lia au-dessous des épaules avec la corde du puits, le descendit dedans, et le plongea plusieurs fois dans l'eau par-dessus la tête : « Je te noierai, s'écria-t-il, si tu ne me dis promptement qui est la dame, et qui l'a amenée. »

L'esclave, furieusement embarrassé, moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : « Sans doute que le prince a perdu l'esprit de douleur, et je ne puis échapper que par un mensonge. Prince, dit-il d'un ton suppliant, donnez-moi la vie, je vous en conjure : je promets de vous dire la chose comme elle est. »

Le prince retira l'esclave, et le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : « Prince, lui dit l'esclave en tremblant, vous voyez bien que je ne puis pas vous satisfaire dans l'état où je suis ; donnez-moi le temps d'aller changer d'habit auparavant. — Je te l'accorde, reprit le prince ; mais fais vite, et prends bien garde de ne me pas cacher la vérité. »

L'esclave sortit, et, après avoir fermé la porte sur le prince, il courut au palais dans l'état où il étoit. Le roi s'y entretenoit avec son premier vizir, et se plaignoit à lui de la mauvaise nuit qu'il avoit passée au sujet de la désobéissance et de

l'emportement si criminel du prince son fils, en s'opposant à sa volonté.

Ce ministre tâchoit de le consoler et de lui faire comprendre que le prince lui-même lui avoit donné lieu de le réduire. « Sire, lui disoit-il, Votre Majesté ne doit pas se repentir de l'avoir fait arrêter. Pourvu qu'elle ait la patience de le laisser quelque temps dans sa prison, elle doit se persuader qu'il abandonnera cette fougue de jeunesse, et qu'enfin il se soumettra à tout ce qu'elle exigera de lui. »

Le grand-vizir achevoit ces derniers mots, lorsque l'esclave se présenta au roi Schahzaman. « Sire, lui dit-il, je suis bien fâché de venir annoncer à Votre Majesté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaisir. Ce qu'il dit d'une dame qui a couché cette nuit avec lui, et l'état où il m'a mis, comme Votre Majesté le peut voir, ne font que trop connoître qu'il n'est plus dans son bon sens. » Il fit ensuite le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avoit dit, et de l'excès dont il l'avoit traité, en des termes qui donnèrent créance à son discours.

Le roi, qui ne s'attendoit pas à ce nouveau sujet d'affliction : « Voici, dit-il à son premier ministre, un incident des plus fâcheux, bien différent de l'espérance que vous me donniez tout à l'heure. Allez, ne perdez pas de temps : voyez vous-même ce que c'est, et venez m'en informer. »

Le grand-vizir obéit sur-le-champ, et, en entrant dans la chambre du prince, il le trouva assis et fort tranquille, avec un livre à la main, qu'il lisoit. Il le salua, et, après qu'il se fut assis près de lui : « Je veux un grand mal à votre esclave, lui dit-il, d'être venu effrayer le roi votre père par la nouvelle qu'il vient de lui apporter.

— Quelle est cette nouvelle, reprit le prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur? J'ai un sujet bien plus grand de me plaindre de mon esclave.

— Prince, repartit le vizir, à Dieu ne plaise que ce qu'il a rapporté de vous soit véritable ! Le bon état où je vous vois, et où je prie Dieu qu'il vous conserve, me fait connoître qu'il n'en est rien. — Peut-être, répliqua le prince, qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes venu, je suis bien aise de demander à une personne comme vous, qui devez en savoir quelque chose, où est la dame qui a couché cette nuit avec moi.»

Le grand-vizir demeura comme hors de lui-même à cette demande. « Prince, répondit-il, ne soyez pas surpris de l'étonnement que je fais paroître sur ce que vous me demandez. Seroit-il possible, je ne dis pas qu'une dame, mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer que par la porte et qu'en marchant sur le ventre de votre esclave? De

grâce, rappelez votre mémoire, et vous trouverez que vous avez eu un songe qui vous a laissé cette forte impression.

— Je ne m'arrête pas à votre discours, reprit le prince d'un ton plus haut : je veux savoir absolument qu'est devenue cette dame ; et je suis ici dans un lieu où je saurai me faire obéir. »

A ces paroles fermes, le grand-vizir fut dans un embarras qu'on ne peut exprimer, et il songea au moyen de s'en tirer le mieux qu'il lui seroit possible. Il prit le prince par la douceur, et il lui demanda dans les termes les plus humbles et les plus ménagés si lui-même il avoit vu cette dame.

« Oui, oui, repartit le prince, je l'ai vue, et je me suis fort bien aperçu que vous l'avez apostée pour me tenter. Elle a fort bien joué le rôle que vous lui avez prescrit, de ne pas dire un mot, de faire la dormeuse, et de se retirer dès que je serois rendormi. Vous le savez sans doute, et elle n'aura pas manqué de vous en faire le récit.

— Prince, répliqua le grand-vizir, je vous jure qu'il n'est rien de tout ce que je viens d'entendre de votre bouche, et que le roi votre père et moi nous ne vous avons pas envoyé la dame dont vous parlez : nous n'en avons pas même eu la pensée. Permettez-moi de vous dire, encore une fois, que vous n'avez vu cette dame qu'en songe.

— Vous venez donc pour vous moquer aussi de

moi, répliqua encore le prince en colère, et pour me dire en face que ce que je vous dis est un songe ? » Il le prit aussitôt par la barbe, et il le chargea de coups aussi longtemps que ses forces le lui permirent.

Le pauvre grand-vizir essuya patiemment toute la colère du prince Camaralzaman par respect. « Me voilà, dit-il en lui-même, dans le même cas que l'esclave : trop heureux si je puis échapper comme lui d'un si grand danger ! » Au milieu des coups dont le prince le chargeoit encore : « Prince, s'écria-t-il, je vous supplie de me donner un moment d'audience. » Le prince, las de frapper, le laissa parler.

« Je vous avoue, Prince, dit alors le grand-vizir en dissimulant, qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la nécessité où est un ministre d'exécuter les ordres du roi son maître. Si vous avez la bonté de me le permettre, je suis prêt d'aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnerez. — Je vous le permets, lui dit le prince : allez, et dites-lui que je veux épouser la dame qu'il m'a envoyée ou amenée, et qui a couché cette nuit avec moi. Faites promptement, et apportez-moi la réponse. » Le grand-vizir fit une profonde révérence en le quittant, et il ne se crut délivré que quand il fut hors de la tour et qu'il eut refermé la porte sur le prince.

Le grand-vizir se présenta devant le roi Schahzaman avec une tristesse qui l'affligea d'abord. « Hé bien ! lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils ? — Sire, répondit ce ministre, ce que l'esclave a rapporté à Votre Majesté n'est que trop vrai. » Il lui fit le récit de l'entretien qu'il avoit eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce prince dès qu'il eut entrepris de lui représenter qu'il n'étoit pas possible que la dame dont il parloit eût couché avec lui, du mauvais traitement qu'il avoit reçu de lui, et de l'adresse dont il s'étoit servi pour échapper de ses mains.

Schahzaman, d'autant plus mortifié qu'il aimoit toujours le prince avec tendresse, voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même ; il alla le voir à la tour, et mena le grand-vizir avec lui....

« Mais, Sire, dit ici la sultane Scheherazade en s'interrompant, je m'aperçois que le jour commence de paroître. » Elle garda le silence, et la nuit suivante, en reprenant son discours, elle dit au sultan des Indes :

CCXVIIe NUIT.

Sire, le prince Camaralzaman reçut le roi son père dans la tour où il étoit en prison avec un grand respect. Le roi s'assit, et, après qu'il eut fait asseoir le prince près de lui, il lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit d'un très bon sens. Et de temps en temps il regardoit le grand-vizir, comme pour lui dire qu'il ne voyoit pas que le prince son fils eût perdu l'esprit, comme il l'avoit assuré, et qu'il falloit qu'il l'eût perdu lui-même.

Le roi enfin parla de la dame au prince : « Mon fils, lui dit-il, je vous prie de me dire ce que c'est que cette dame qui a couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit.

— Sire, répondit Camaralzaman, je supplie Votre Majesté de ne pas augmenter le chagrin qu'on m'a déjà donné sur ce sujet : faites-moi plutôt la grâce de me la donner en mariage. Quelque aversion que je vous aie témoignée jusqu'à présent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma foiblesse. Je suis prêt de la recevoir de votre main avec la dernière obligation. »

Le roi Schahzaman demeura interdit à la réponse du prince, si éloignée, comme il le lui sem-

bloit, du bon sens qu'il venoit de faire paroître auparavant. « Mon fils, reprit-il, vous me tenez un discours qui me jette dans un étonnement dont je ne puis revenir.

« Je vous jure par la couronne qui doit passer à vous après moi que je ne sais pas la moindre chose de la dame dont vous me parlez. Je n'y ai aucune part, s'il en est venu quelqu'une. Mais comment auroit-elle pu pénétrer dans cette tour sans mon consentement? Car, quoi que vous en ait pu dire mon grand-vizir, il ne l'a fait que pour tâcher de vous apaiser. Il faut que ce soit un songe; prenez-y garde, je vous en conjure, et rappelez vos sens.

— Sire, repartit le prince, je serois indigne à jamais des bontés de Votre Majesté si je n'ajoutois pas foi à l'assurance qu'elle me donne. Mais je la supplie de vouloir bien se donner la patience de m'écouter, et de juger si ce que j'aurai l'honneur de lui dire est un songe. »

Le prince de Camaralzaman raconta alors au roi son père de quelle manière il s'étoit éveillé. Il lui exagéra la beauté et les charmes de la dame qu'il avoit trouvée à son côté, l'amour qu'il avoit conçu pour elle en un moment, et tout ce qu'il avoit fait inutilement pour la réveiller. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avoit obligé de se réveiller et de se rendormir après qu'il eut fait

l'échange de sa bague avec celle de la dame. En achevant enfin et en lui présentant la bague qu'il tira de son doigt : « Sire, ajouta-t-il, la mienne ne vous est pas inconnue, vous l'avez vue plusieurs fois. Après cela, j'espère que vous serez convaincu que je n'ai pas perdu l'esprit, comme on vous l'a fait accroire. »

Le roi Schahzaman connut si clairement la vérité de ce que le prince son fils venoit de lui raconter qu'il n'eut rien à répliquer. Il en fut même dans un étonnement si grand qu'il demeura longtemps sans dire un mot.

Le prince profita de ces momens : « Sire, lui dit-il encore, la passion que je sens pour cette charmante personne, dont je conserve la précieuse image dans mon cœur, est déjà si violente que je ne me sens pas assez de force pour y résister. Je vous supplie d'avoir compassion de moi et de me procurer le bonheur de la posséder.

— Après ce que je viens d'entendre, mon fils, et après ce que je vois par cette bague, reprit le roi Schahzaman, je ne puis douter que votre passion ne soit réelle et que vous n'ayez vu la dame qui l'a fait naître. Plût à Dieu que je la connusse, cette dame! vous seriez content dès aujourd'hui, et je serois le père le plus heureux du monde. Mais où la chercher? Comment et

par où est-elle entrée ici sans que j'en aie rien su et sans mon consentement? Pourquoi y est-elle entrée seulement pour dormir avec vous, pour vous faire voir sa beauté, vous enflammer d'amour pendant qu'elle dormoit, et disparoître pendant que vous dormiez? Je ne comprends rien dans cette aventure, mon fils; et, si le Ciel ne nous est favorable, elle nous mettra au tombeau, vous et moi. » En achevant ces paroles et en prenant le prince par la main : « Venez, ajouta-t-il, allons nous affliger ensemble, vous, d'aimer sans espérance, et moi, de vous voir affligé et de ne pouvoir remédier à votre mal. »

Le roi Schahzaman tira le prince hors de la tour, et l'emmena au palais, où le prince, au désespoir d'aimer de toute son âme une dame inconnue, se mit d'abord au lit. Le roi s'enferma et pleura plusieurs jours avec lui, sans vouloir prendre aucune connoissance des affaires de son royaume.

Son premier ministre, qui étoit le seul à qui il avoit laissé l'entrée libre, vint un jour lui représenter que toute sa cour et même les peuples commençoient de murmurer de ne le pas voir, et de ce qu'il ne rendoit plus la justice chaque jour, à son ordinaire, et qu'il ne répondoit pas du désordre qui pouvoit en arriver. « Je supplie Votre Majesté, poursuivit-il, d'y faire attention. Je suis

persuadé que sa présence soulage la douleur du prince, et que la présence du prince soulage la vôtre mutuellement; mais elle doit songer à ne pas laisser tout périr. Elle voudra bien que je lui propose de se transporter avec le prince au château de la petite île, peu éloignée du port, et de donner audience deux fois la semaine seulement. Pendant que cette fonction l'obligera de s'éloigner du prince, la beauté charmante du lieu, le bon air et la vue merveilleuse dont on y jouit feront que le prince supportera votre absence de peu de durée avec plus de patience. »

Le roi Schahzaman approuva ce conseil; et, dès que le château, où il n'étoit allé depuis longtemps, fut meublé, il y passa avec le prince, où il ne le quittoit que pour donner les deux audiences précisément. Il passoit le reste du temps au chevet de son lit, et tantôt il tâchoit de lui donner de la consolation, tantôt il s'affligeoit avec lui.

Pendant que ces choses se passoient dans la capitale du roi Schahzaman, les deux génies Danhasch et Caschcasch avoient reporté la princesse de la Chine au palais où le roi de la Chine l'avoit renfermée et l'avoient remise dans son lit.

Le lendemain matin, à son réveil, la princesse de la Chine regarda à droite et à gauche; et, quand elle eut vu que le prince Camaralzaman

n'étoit plus près d'elle, elle appela ses femmes d'une voix qui les fit accourir promptement et environner son lit. La nourrice, qui se présenta à son chevet, lui demanda ce qu'elle souhaitoit, et s'il lui étoit arrivé quelque chose.

« Dites-moi, reprit la princesse, qu'est devenu le jeune homme, que j'aime de tout mon cœur, qui a couché cette nuit avec moi? — Princesse, répondit la nourrice, nous ne comprenons rien à votre discours, si vous ne vous expliquez davantage.

— C'est, reprit encore la princesse, qu'un jeune homme, le mieux fait et le plus aimable qu'on puisse imaginer, dormoit près de moi cette nuit; que je l'ai caressé longtemps, et que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'éveiller, sans y réussir : je vous demande où il est.

— Princesse, repartit la nourrice, c'est sans doute pour vous jouer de nous ce que vous en faites. Vous plaît-il de vous lever? — Je parle très sérieusement, répliqua la princesse, et je veux savoir où il est. — Mais, Princesse, insista la nourrice, vous étiez seule quand nous vous couchâmes hier au soir, et personne n'est entré pour coucher avec vous, que nous sachions, vos femmes et moi. »

La princesse de la Chine perdit patience; elle prit sa nourrice par la tête, et, en lui donnant des

soufflets et de grands coups de poing : « Tu me le diras, vieille sorcière, dit-elle, ou je t'assommerai. »

La nourrice fit de grands efforts pour se tirer de ses mains. Elle s'en tira enfin, et elle alla sur-le-champ trouver la reine de la Chine, mère de la princesse. Elle se présenta les larmes aux yeux et le visage tout meurtri, au grand étonnement de la reine, qui lui demanda qui l'avoit mise en cet état.

« Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la princesse; elle m'eût assommée si je ne me fusse échappée de ses mains. » Elle lui raconta ensuite le sujet de sa colère et de son emportement, dont la reine ne fut pas moins affligée que surprise. « Vous voyez, Madame, ajouta-t-elle en finissant, que la princesse est hors de son bon sens. Vous en jugerez vous-même, si vous prenez la peine de la venir voir. »

La tendresse de la reine de la Chine étoit trop intéressée dans ce qu'elle venoit d'entendre : elle se fit suivre par la nourrice, et elle alla voir la princesse sa fille dès le même moment.

La sultane Scheherazade vouloit continuer; mais elle s'aperçut que le jour avoit déjà commencé. Elle se tut ; et, en reprenant le conte la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

CCXVIII° NUIT.

Sire, la reine de la Chine s'assit près de la princesse sa fille en arrivant dans l'appartement où elle étoit renfermée, et, après qu'elle se fut informée de sa santé, elle lui demanda quel sujet de mécontentement elle avoit contre sa nourrice, qu'elle avoit maltraitée. « Ma fille, lui dit-elle, cela n'est pas bien, et jamais une grande princesse comme vous ne doit se laisser emporter à ces excès.

— Madame, répondit la princesse, je vois bien que Votre Majesté vient pour se moquer aussi de moi ; mais je vous déclare que je n'aurai pas de repos que je n'aie épousé l'aimable cavalier qui a couché cette nuit avec moi. Vous devez savoir où il est ; je vous supplie de le faire revenir.

— Ma fille, reprit la reine, vous me surprenez, et je ne comprends rien à votre discours. » La princesse perdit le respect. « Madame, répliqua-t-elle, le roi mon père et vous, vous m'avez persécutée pour me contraindre de me marier lorsque je n'en avois pas d'envie ; cette envie m'est venue présentement, et je veux absolument avoir pour mari le cavalier que je vous ai dit, sinon je me tuerai. »

La reine tâcha de prendre la princesse par la douceur. « Ma fille, lui dit-elle, vous savez bien

vous-même que vous êtes seule dans votre appartement et qu'aucun homme ne peut y entrer. »
Mais, au lieu d'écouter, la princesse l'interrompit et fit des extravagances qui obligèrent la reine de se retirer avec une grande affliction, et d'aller informer le roi de tout.

Le roi de la Chine voulut s'éclaircir lui-même de la chose : il vint à l'appartement de la princesse sa fille, et il lui demanda si ce qu'il venoit d'apprendre étoit véritable. « Sire, répondit-elle, ne parlons pas de cela; faites-moi seulement la grâce de me rendre l'époux qui a couché cette nuit avec moi.

— Quoi ! ma fille, reprit le roi, est-ce que quelqu'un a couché avec vous cette nuit? — Comment! Sire, repartit la princesse sans lui donner le temps de poursuivre, vous me demandez si quelqu'un a couché avec moi? Votre Majesté ne l'ignore pas. C'est le cavalier le mieux fait qui ait jamais paru sous le ciel. Je vous le redemande, ne me refusez pas, je vous en supplie. Afin que Votre Majesté ne doute pas, continua-t-elle, que je n'aie vu ce cavalier, qu'il n'ait couché avec moi, que je ne l'aie caressé, et que je n'aie fait des efforts pour l'éveiller, sans y avoir réussi, voyez, s'il vous plaît, cette bague. » Elle avança la main, et le roi de la Chine ne sut que dire quand il eut vu que c'étoit la bague d'un

homme. Mais, comme il ne pouvoit rien comprendre à tout ce qu'elle lui disoit, et qu'il l'avoit renfermée comme folle, il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainsi, sans lui parler davantage, de crainte qu'elle ne fît quelque violence contre sa personne ou contre ceux qui s'approcheroient d'elle, il la fit enchaîner et resserrer plus étroitement, et ne lui donna que sa nourrice pour la servir, avec une bonne garde à la porte.

Le roi de la Chine, inconsolable du malheur qui étoit arrivé à la princesse sa fille, d'avoir perdu l'esprit, à ce qu'il croyoit, songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assembla son conseil, et, après avoir exposé l'état où elle étoit : « Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il, est assez habile pour entreprendre de la guérir et qu'il y réussisse, je la lui donnerai en mariage, et le ferai héritier de mes États et de ma couronne après ma mort. »

Le désir de posséder une belle princesse et l'espérance de gouverner un jour un royaume aussi puissant que celui de la Chine firent un grand effet sur l'esprit d'un émir déjà âgé, qui étoit présent au conseil. Comme il étoit habile dans la magie, il se flatta d'y réussir, et s'offrit au roi. « J'y consens, reprit le roi ; mais je veux bien vous avertir auparavant que c'est à condition de vous faire couper le cou si vous ne réussissez pas : il ne seroit pas juste que vous méritassiez une si grande ré-

compense sans risquer quelque chose de votre côté. Ce que je dis de vous, je le dis de tous les autres qui se présenteront après vous, au cas que vous n'acceptiez pas la condition, ou que vous ne réussissiez pas.

L'émir accepta la condition, et le roi le mena lui-même chez la princesse. La princesse se couvrit le visage dès qu'elle vit paroître l'émir. « Sire, dit-elle, Votre Majesté me surprend de m'amener un homme que je ne connois pas, et à qui la religion me défend de me laisser voir. — Ma fille, reprit le roi, sa présence ne doit pas vous scandaliser; c'est un de mes émirs qui vous demande en mariage. — Sire, repartit la princesse, ce n'est pas celui que vous m'avez déjà donné, et dont j'ai reçu la foi par la bague que je porte : ne trouvez pas mauvais que je n'en accepte pas un autre. »

L'émir s'étoit attendu que la princesse feroit et diroit des extravagances. Il fut très étonné de la voir tranquille, et parler de si bon sens; et il connut très parfaitement qu'elle n'avoit pas d'autre folie qu'un amour très violent qui devoit être bien fondé. Il n'osa pas prendre la liberté de s'en expliquer au roi. Le roi n'auroit pu souffrir que la princesse eût ainsi donné son cœur à un autre que celui qu'il vouloit lui donner de sa main. Mais, en se prosternant à ses pieds : « Sire, dit-il, après ce que je viens d'entendre, il seroit inutile que j'en-

treprisse de guérir la princesse ; je n'ai pas de remèdes propres à son mal, et ma vie est à la disposition de Sa Majesté. » Le roi, irrité de l'incapacité de l'émir et de la peine qu'il lui avoit donnée, lui fit couper la tête.

Quelques jours après, afin de n'avoir pas à se reprocher d'avoir rien négligé pour procurer la guérison à la princesse, ce monarque fit publier dans sa capitale que, s'il y avoit quelque médecin, astrologue, magicien, assez expérimenté pour la rétablir en son bon sens, il n'avoit qu'à venir se présenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guérissoit pas. Il envoya publier la même chose dans les principales villes de ses États et dans les cours des princes ses voisins.

Le premier qui se présenta fut un astrologue et magicien, que le roi fit conduire à la prison de la princesse par un eunuque. L'astrologue tira d'un sac qu'il avoit apporté sous le bras un astrolabe, une petite sphère, un réchaud, plusieurs sortes de drogues propres à des fumigations, un vase de cuivre, avec plusieurs autres choses, et demanda du feu.

La princesse de la Chine demanda ce que signifioit tout cet appareil. « Princesse, répondit l'eunuque, c'est pour conjurer le malin esprit qui vous possède, le renfermer dans le vase que vous voyez, et le jeter au fond de la mer.

— Maudit astrologue, s'écria la princesse, sache que je n'ai pas besoin de tous ces préparatifs, que je suis dans mon bon sens, et que tu es insensé toi-même. Si ton pouvoir va jusque-là, amène-moi seulement celui que j'aime; c'est le meilleur service que tu puisses me rendre. — Princesse, reprit l'astrologue, si cela est ainsi, ce n'est pas de moi, mais du roi votre père uniquement que vous devez l'attendre. » Il remit dans son sac ce qu'il en avoit tiré, bien fâché de s'être engagé si facilement à guérir une maladie imaginaire.

Quand l'eunuque eut ramené l'astrologue devant le roi de la Chine, l'astrologue n'attendit pas que l'eunuque parlât au roi, il lui parla lui-même d'abord. « Sire, lui dit-il avec hardiesse, selon que Votre Majesté l'a fait publier et qu'elle me l'a confirmé elle-même, j'ai cru que la princesse étoit folle, et j'étois sûr de la rétablir en son bon sens par les secrets dont j'ai connoissance; mais je n'ai pas été longtemps à reconnoître qu'elle n'a pas d'autre maladie que celle d'aimer, et mon art ne s'étend pas jusqu'à remédier au mal d'amour. Votre Majesté y remédiera mieux que personne quand elle voudra lui donner le mari qu'elle demande. »

Le roi traita cet astrologue d'insolent, et lui fit couper le cou. Pour ne pas ennuyer Votre Majesté par des répétitions, tant astrologues que

médecins et magiciens, il s'en présenta cent cinquante, qui eurent tous le même sort, et leurs têtes furent rangées au-dessus de chaque porte de la ville.

La nourrice de la princesse de la Chine avoit un fils nommé Marzavan, frère de lait de la princesse, qu'elle avoit nourri et élevé avec elle. Leur amitié avoit été si grande pendant leur enfance, tout le temps qu'ils avoient été ensemble, qu'ils se traitoient de frère et de sœur, même après que leur âge un peu avancé eut obligé de les séparer.

Entre plusieurs sciences dont Marzavan avoit cultivé son esprit dès sa plus grande jeunesse, son inclination l'avoit porté particulièrement à l'étude de l'astrologie judiciaire, de la géomance et d'autres sciences secrètes, et il s'y étoit rendu très habile. Non content de ce qu'il avoit appris de ses maîtres, il s'étoit mis en voyage dès qu'il se fut senti assez de forces pour en supporter la fatigue. Il n'y eut pas d'homme célèbre en aucune science et en aucun art qu'il n'ait été chercher dans les villes les plus éloignées, et qu'il n'ait fréquenté assez de temps pour en tirer toutes les connoissances qui étoient de son goût.

Après une absence de plusieurs années, Marzavan revint enfin à la capitale de la Chine; et

les têtes coupées et rangées qu'il aperçut au-dessus de la porte par où il entra le surprirent extrêmement. Dès qu'il fut rentré chez lui, il demanda pourquoi elles y étoient, et, sur toutes choses, il s'informa des nouvelles de la princesse, sa sœur de lait, qu'il n'avoit pas oubliée. Comme on ne put le satisfaire sur la première demande sans y comprendre la seconde, il apprit en gros ce qu'il souhaitoit, avec bien de la douleur, en attendant que sa mère, nourrice de la princesse, lui en apprît davantage.....

Scheherazade mit fin à son discours en cet endroit pour cette nuit. Elle le reprit la suivante en ces termes, qu'elle adressa au sultan des Indes :

CCXIX^e NUIT.

Sire, dit-elle, quoique la nourrice, mère de Marzavan, fût très occupée auprès de la princesse de la Chine, elle n'eut pas néanmoins plus tôt appris que ce cher fils étoit de retour, qu'elle trouva le temps de sortir, de l'embrasser et de s'entretenir quelques momens avec lui. Après qu'elle lui eut raconté, les larmes aux yeux, l'état pitoyable où étoit la princesse, et le sujet pour-

quoi le roi de la Chine lui faisoit ce traitement, Marzavan lui demanda si elle ne pouvoit pas lui procurer le moyen de la voir en secret, sans que le roi en eût connoissance. Après que la nourrice y eut pensé quelques momens : « Mon fils, lui dit-elle, je ne puis vous rien dire là-dessus présentement ; mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponse. »

Comme, après la nourrice, personne ne pouvoit s'approcher de la princesse que par la permission de l'eunuque qui commandoit à la garde de la porte, la nourrice, qui savoit qu'il étoit dans le service depuis peu, et qu'il ignoroit ce qui s'étoit passé auparavant à la cour du roi de la Chine, s'adressa à lui. « Vous savez, lui dit-elle, que j'ai élevé et nourri la princesse; vous ne savez peut-être pas de même que je l'ai nourrie avec une fille de même âge que j'avois alors, et que j'ai mariée il n'y a pas longtemps. La princesse, qui lui fait l'honneur de l'aimer toujours, voudroit bien la voir; mais elle souhaite que cela se fasse sans que personne la voie ni entrer ni sortir. »

La nourrice vouloit parler davantage; mais l'eunuque l'arrêta. « Cela suffit, lui dit-il; je ferai toujours avec plaisir tout ce qui sera en mon pouvoir pour obliger la princesse : faites venir, ou allez prendre votre fille vous-même quand il

sera nuit, et amenez-la après que le roi se sera retiré; la porte lui sera ouverte. »

Dès qu'il fut nuit, la nourrice alla trouver son fils Marzavan. Elle le déguisa elle-même en femme, d'une manière que personne n'eût pu s'apercevoir que c'étoit un homme, et l'amena avec elle. L'eunuque, qui ne douta pas que ce ne fût sa fille, leur ouvrit la porte et les laissa entrer ensemble.

Avant de présenter Marzavan, la nourrice s'approcha de la princesse. « Madame, lui dit-elle, ce n'est pas une femme que vous voyez, c'est mon fils Marzavan, nouvellement arrivé de ses voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer sous cet habillement. J'espère que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur de vous rendre ses respects. »

Au nom de Marzavan, la princesse témoigna une grande joie. « Approchez-vous, mon frère, dit-elle aussitôt à Marzavan, et ôtez ce voile : il n'est pas défendu à un frère et à une sœur de se voir à visage découvert. »

Marzavan la salua avec un grand respect; et, sans lui donner le temps de parler : « Je suis ravie, continua la princesse, de vous revoir en parfaite santé, après une absence de tant d'années, sans avoir mandé un seul mot de vos nouvelles, même à votre bonne mère.

— Princesse, reprit Marzavan, je vous suis infiniment obligé de votre bonté. Je m'attendois d'en apprendre, à mon arrivée, de meilleures des vôtres que celles dont j'ai été informé et dont je suis témoin avec toute l'affliction imaginable. J'ai bien de la joie cependant d'être arrivé assez tôt pour vous apporter, après tant d'autres qui n'y ont pas réussi, la guérison dont vous avez besoin. Quand je ne tirerois d'autre fruit de mes études et de mes voyages que celui-là, je ne laisserois pas de m'estimer bien récompensé. »

En achevant ces paroles, Marzavan tira un livre et d'autres choses dont il s'étoit muni, et qu'il avoit crues nécessaires, selon le rapport que sa mère lui avoit fait de la maladie de la princesse. La princesse, qui vit cet attirail : « Quoi! mon frère, s'écria-t-elle, vous êtes donc aussi de ceux qui s'imaginent que je suis folle? Désabusez-vous, et écoutez-moi. »

La princesse raconta à Marzavan toute son histoire, sans oublier une des moindres circonstances, jusqu'à la bague échangée contre la sienne qu'elle lui montra. « Je ne vous ai rien déguisé, ajouta-t-elle, en tout ce que vous venez d'entendre. Il est vrai qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas, qui donne lieu de croire que je ne suis pas dans mon bon sens; mais on ne fait pas attention au reste, qui est comme je le dis. »

Quand la princesse eut cessé de parler, Marzavan, rempli d'admiration et d'étonnement, demeura quelque temps les yeux baissés sans dire mot. Il leva enfin la tête, et, en prenant la parole : « Princesse, dit-il, si ce que vous venez de me raconter est véritable, comme j'en suis persuadé, je ne désespère pas de vous procurer la satisfaction que vous désirez. Je vous supplie seulement de vous armer de patience encore pour quelque temps, jusqu'à ce que j'aie parcouru des royaumes dont je n'ai pas encore approché ; et, lorsque vous aurez appris mon retour, assurez-vous que celui pour qui vous soupirez avec tant de passion ne sera pas loin de vous. » Après ces paroles, Marzavan prit congé de la princesse, et partit dès le lendemain.

Marzavan voyagea de ville en ville, de province en province, et d'île en île, et, en chaque lieu qu'il arrivoit, il n'entendoit parler que de la princesse Badoure (c'est ainsi que se nommoit la princesse de la Chine) et de son histoire.

Au bout de quatre mois, notre voyageur arriva à Torf, ville maritime grande et très peuplée, où il n'entendit plus parler de la princesse Badoure, mais du prince Camaralzaman, que l'on disoit être malade, et dont on racontoit l'histoire, à peu près semblable à celle de la princesse Badoure. Marzavan en eut une joie qu'on ne

peut exprimer; il s'informa en quel endroit du monde étoit ce prince, et on le lui enseigna. Il y avoit deux chemins, l'un par terre et par mer, et l'autre seulement par mer, qui étoit le plus court.

Marzavan choisit le dernier chemin, et il s'embarqua sur un vaisseau marchand, qui eut une heureuse navigation jusqu'à la vue de la capitale du royaume de Schahzaman. Mais, avant d'entrer au port, le vaisseau toucha malheureusement sur un rocher par la malhabileté du pilote. Il périt, et coula à fond à la vue et peu loin du château où étoit le prince Camaralzaman, et où le roi son père, Schahzaman, se trouvoit alors avec son grand-vizir.

Marzavan savoit parfaitement bien nager; il n'hésita pas à se jeter à la mer, et il alla aborder au pied du château du roi Schahzaman, où il fut reçu et secouru par ordre du grand-vizir, selon l'intention du roi. On lui donna un habit à changer, on le traita bien; et, lorsqu'il fut remis, on le conduisit au grand-vizir, qui avoit demandé qu'on le lui amenât.

Comme Marzavan étoit un jeune homme très bien fait et de bon air, ce ministre lui fit beaucoup d'accueil en le recevant, et il conçut une très grande estime de sa personne par ses réponses justes et pleines d'esprit à toutes les demandes qu'il lui fit; il s'aperçut même insensiblement qu'il

avoit mille belles connoissances. Cela l'obligea de lui dire : « A vous entendre, je vois que vous n'êtes pas un homme ordinaire. Plût à Dieu que dans vos voyages vous eussiez appris quelque secret propre à guérir un malade qui cause une grande affliction dans cette cour depuis longtemps ! »

Marzavan répondit que, s'il savoit la maladie dont cette personne étoit attaquée, peut-être y trouveroit-il un remède.

Le grand-vizir raconta alors à Marzavan l'état où étoit le prince Camaralzaman, en prenant la chose dès son origine. Il ne lui cacha rien de sa naissance si fort souhaitée, de son éducation, du désir du roi Schahzaman de l'engager dans le mariage de bonne heure, de la résistance du prince et de son aversion extraordinaire pour cet engagement, de sa désobéissance en plein conseil, de son emprisonnement, de ses prétendues extravagances dans la prison, qui s'étoient changées en une passion violente pour une dame inconnue, qui n'avoit d'autre fondement qu'une bague que le prince prétendoit être la bague de cette dame, qui n'étoit peut-être pas au monde.

A ce discours du grand-vizir, Marzavan se réjouit infiniment de ce que, dans le malheur de son naufrage, il étoit arrivé si heureusement où étoit celui qu'il cherchoit. Il connut à n'en pas douter

que le prince Camaralzaman étoit celui pour qui la princesse de la Chine brûloit d'amour, et que cette princesse étoit l'objet des vœux si ardens du prince. Il ne s'en expliqua pas au grand-vizir; il lui dit seulement que, s'il voyoit le prince, il jugeroit mieux du secours qu'il pourroit lui donner. « Suivez-moi, lui dit le grand-vizir; vous trouverez le roi près de lui, qui m'a déjà marqué qu'il vouloit vous voir. »

La première chose dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du prince fut de le voir dans son lit, languissant et les yeux fermés. Quoiqu'il fût en cet état, sans avoir égard au roi Schahzaman, père du prince, qui étoit assis près de lui, ni au prince, que cette liberté pouvoit incommoder, il ne laissa pas de s'écrier: « Ciel! rien au monde n'est plus semblable! » Il vouloit dire qu'il le trouvoit ressemblant à la princesse de la Chine; et il étoit vrai qu'ils avoient beaucoup de ressemblance dans les traits.

Ces paroles de Marzavan donnèrent de la curiosité au prince Camaralzaman, qui ouvrit les yeux et le regarda. Marzavan, qui avoit infiniment d'esprit, profita de ce moment, et lui fit son compliment en vers sur-le-champ, quoique d'une manière enveloppée, où le roi et le grand-vizir ne comprirent rien. Il lui dépeignit si bien ce qui lui étoit arrivé avec la princesse de la Chine qu'il ne

lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût et qu'il ne pût lui en apprendre des nouvelles. Il en eut d'abord une joie dont il laissa paroître des marques dans ses yeux et sur son visage.....

La sultane Scheherazade n'eut pas le temps d'en dire davantage cette nuit. Le sultan lui donna celui de le reprendre la suivante, et de lui parler en ces termes :

CCXXe NUIT.

Sire, quand Marzavan eut achevé son compliment en vers, qui surprit le prince Camaralzaman si agréablement, le prince prit la liberté de faire signe de la main au roi son père de vouloir bien s'ôter de sa place, et de permettre que Marzavan s'y mît.

Le roi, ravi de voir dans le prince son fils un changement qui lui donnoit bonne espérance, se leva, prit Marzavan par la main et l'obligea de s'asseoir à la même place qu'il venoit de quitter. Il lui demanda qui il étoit, et d'où il venoit ; et, après que Marzavan lui eut répondu qu'il étoit sujet du roi de la Chine, et qu'il venoit de ses États : « Dieu veuille, lui dit-il, que vous tiriez mon fils de sa profonde mélancolie ; je vous en aurai une

obligation infinie, et les marques de ma reconnoissance seront si éclatantes que toute la terre reconnoîtra que jamais service n'aura été mieux récompensé. » En achevant ces paroles, il laissa le prince son fils dans la liberté de s'entretenir avec Marzavan, pendant qu'il se réjouissoit d'une rencontre si heureuse avec son grand-vizir.

Marzavan s'approcha de l'oreille du prince Camaralzaman, et, en lui parlant bas : « Prince, dit-il, il est temps désormais que vous cessiez de vous affliger si impitoyablement. La dame pour qui vous souffrez m'est connue : c'est la princesse Badoure, fille du roi de la Chine qui se nomme Gaïour. Je puis vous en assurer sur ce qu'elle m'a appris elle-même de son aventure, et sur ce que j'ai déjà appris de la vôtre. La princesse ne souffre pas moins pour l'amour de vous que vous souffrez pour l'amour d'elle. » Il lui fit ensuite le récit de tout ce qu'il savoit de l'histoire de la princesse, depuis la nuit fatale qu'ils s'étoient entrevus d'une manière si peu croyable ; il n'oublia pas le traitement que le roi de la Chine faisoit à ceux qui entreprenoient en vain de guérir la princesse Badoure de sa folie prétendue. « Vous êtes le seul, ajouta-t-il, qui pouvez la guérir parfaitement, et vous présenter pour cela sans crainte. Mais, avant d'entreprendre un si grand voyage, il faut que vous vous portiez bien : alors nous prendrons les mesures néces-

saires. Songez donc incessamment au rétablissement de votre santé. »

Le discours de Marzavan fit un puissant effet; le prince Camaralzaman en fut tellement soulagé par l'espérance qu'il venoit de concevoir qu'il se sentit assez de force pour se lever, et qu'il pria le roi son père de lui permettre de s'habiller, d'un air qui lui donna une joie incroyable.

Le roi ne fit qu'embrasser Marzavan pour le remercier, sans s'informer du moyen dont il s'étoit servi pour faire un effet si surprenant, et il sortit aussitôt de la chambre du prince avec le grand-vizir pour publier cette agréable nouvelle. Il ordonna des réjouissances de plusieurs jours; il fit des largesses à ses officiers et au peuple, des aumônes aux pauvres, et fit élargir tous les prisonniers. Tout retentit enfin de joie et d'allégresse dans la capitale, et bientôt dans tous les États du roi Schahzaman.

Le prince Camaralzaman, extrêmement affoibli par des veilles continuelles et par une longue abstinence presque de toute sorte d'alimens, eut bientôt recouvré sa première santé. Quand il sentit qu'elle étoit bien rétablie pour supporter la fatigue d'un voyage, il prit Marzavan en particulier: « Cher Marzavan, lui dit-il, il est temps d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je suis de voir la charmante prin-

cesse et de mettre fin aux tourmens étranges qu'elle souffre pour l'amour de moi, je sens bien que je retomberois au même état que vous m'avez vu, si nous ne partions incessamment. Une chose m'afflige et m'en fait craindre le retardement : c'est la tendresse importune du roi mon père, qui ne pourra jamais se résoudre de m'accorder la permission de m'éloigner de lui. Ce sera une désolation pour moi si vous ne trouvez le moyen d'y remédier. Vous voyez vous-même qu'il ne me perd presque pas de vue. » Le prince ne put retenir ses larmes en achevant ces paroles.

« Prince, reprit Marzavan, j'ai déjà prévu le grand obstacle dont vous me parlez : c'est à moi de faire en sorte qu'il ne nous arrête pas. Le premier dessein de mon voyage a été de procurer à la princesse de la Chine la délivrance de ses maux, et cela par toutes les raisons de l'amitié mutuelle dont nous nous aimons presque dès notre naissance, du zèle et de l'affection que je lui dois d'ailleurs. Je manquerois à mon devoir si je n'en profitois pas pour sa consolation et en même temps pour la vôtre, et si je n'y employois toute l'adresse dont je suis capable. Voici donc ce que j'ai imaginé pour lever la difficulté d'obtenir la permission du roi votre père, telle que nous la souhaitons vous et moi. Vous n'êtes pas encore sorti depuis mon arrivée ; témoignez-lui que vous désirez de

prendre l'air, et demandez-lui la permission de faire une partie de chasse de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous la refuse. Quand il vous l'aura accordée, vous donnerez ordre qu'on nous tienne à chacun deux bons chevaux prêts, l'un pour monter, et l'autre de relais, et laissez-moi faire le reste. »

Le lendemain, le prince Camaralzaman prit son temps : il témoigna au roi son père l'envie qu'il avoit de prendre un peu l'air, et le pria de trouver bon qu'il allât à la chasse un jour ou deux avec Marzavan. « Je le veux bien, lui dit le roi, à la charge néanmoins que vous ne coucherez pas dehors plus d'une nuit. Trop d'exercice dans les commencemens pourroit vous nuire, et une absence plus longue me feroit de la peine. » Le roi commanda qu'on lui choisît les meilleurs chevaux, et il prit soin lui-même que rien ne lui manquât. Lorsque tout fut prêt, il l'embrassa, et, après avoir recommandé à Marzavan de bien prendre soin de lui, il le laissa partir.

Le prince Camaralzaman et Marzavan gagnèrent la campagne, et, pour amuser les deux palefreniers qui conduisoient les chevaux de relais, ils firent semblant de chasser, et ils s'éloignèrent de la ville autant qu'il leur fut possible. A l'entrée de la nuit, ils s'arrêtèrent dans un logement de caravanes, où ils soupèrent, et dormirent environ

jusqu'à minuit. Marzavan, qui s'éveilla le premier, éveilla aussi le prince Camaralzaman sans éveiller les palefreniers. Il pria le prince de lui donner son habit, et d'en prendre un autre qu'un des palefreniers avoit apporté. Ils montèrent chacun le cheval de relais qu'on leur avoit amené; et, après que Marzavan eut pris le cheval d'un des palefreniers par la bride, ils se mirent en chemin, en marchant au grand pas de leurs chevaux.

A la pointe du jour, les deux cavaliers se trouvèrent dans une forêt, en un endroit où le chemin se partageoit en quatre. En cet endroit-là Marzavan pria le prince de l'attendre un moment, et entra dans la forêt. Il y égorgea le cheval du palefrenier, déchira l'habit que le prince avoit quitté, le teignit dans le sang, et, lorsqu'il eut rejoint le prince, il le jeta au milieu du chemin, où il se partageoit.

Le prince Camaralzaman demanda à Marzavan quel étoit son dessein. « Prince, répondit Marzavan, dès que le roi votre père verra ce soir que vous ne serez pas de retour, ou qu'il aura appris des palefreniers que nous serons partis sans eux pendant qu'ils dormoient, il ne manquera pas de mettre des gens en campagne pour courir après nous. Ceux qui viendront de ce côté et qui rencontreront cet habit ensanglanté ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré, et que je ne

me sois échappé de crainte de sa colère. Le roi, qui ne vous croira plus au monde, selon leur rapport, cessera d'abord de vous faire chercher, et nous donnera lieu de continuer notre voyage sans craindre d'être poursuivis. La précaution est véritablement violente, de donner ainsi tout à coup l'alarme assommante de la mort d'un fils à un père qui l'aime si passionnément; mais la joie du roi votre père en sera plus grande quand il apprendra que vous serez en vie et content. — Brave Marzavan, reprit le prince Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un stratagème si ingénieux, et je vous en ai une nouvelle obligation. »

Le prince et Marzavan, munis de bonnes pierreries pour leur dépense, continuèrent leur voyage par terre et par mer, et ils ne trouvèrent d'autre obstacle que la longueur du temps qu'il fallut y mettre de nécessité. Ils arrivèrent enfin à la capitale de la Chine, où Marzavan, au lieu de mener le prince chez lui, fit mettre pied à terre dans un logement public des étrangers. Ils y demeurèrent trois jours à se délasser de la fatigue du voyage; et, dans cet intervalle, Marzavan fit faire un habit d'astrologue pour déguiser le prince. Les trois jours passés, ils allèrent au bain ensemble, où Marzavan fit prendre l'habillement d'astrologue au prince, et à la sortie du bain il le conduisit jusqu'à la vue du palais du roi de la Chine, où il le quitta pour aller

faire avertir sa mère, nourrice de la princesse Badoure, de son arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la princesse.....

La sultane Scheherazade en étoit à ces derniers mots, lorsqu'elle s'aperçut que le jour avoit déjà commencé de paroître. Elle cessa aussitôt de parler, et, en poursuivant la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

CCXXI^e NUIT.

Sire, le prince Camaralzaman, instruit par Marzavan de ce qu'il devoit faire, et muni de tout ce qui convenoit à un astrologue avec son habillement, s'avança jusqu'à la porte du palais du roi de la Chine, et en s'arrêtant il cria à haute voix en présence de la garde et des portiers : *Je suis astrologue, et je viens donner la guérison à la respectable princesse Badoure, fille du haut et puissant monarque Gaïour, roi de la Chine, aux conditions proposées par Sa Majesté, de l'épouser si je réussis, ou de perdre la vie si je ne réussis pas.*

Outre les gardes et les portiers du roi, la nouveauté fit assembler en un instant une infinité de peuple autour du prince Camaralzaman. En effet, il y avoit longtemps qu'il ne s'étoit présenté ni

médecin, ni astrologue, ni magicien, depuis tant d'exemples tragiques de ceux qui avoient échoué dans leur entreprise. On croyoit qu'il n'y en avoit plus au monde, ou du moins qu'il n'y en avoit plus d'aussi insensés.

A voir la bonne mine du prince, son air noble, la grande jeunesse qui paroissoit sur son visage, il n'y en eut pas un à qui il ne fît compassion. « A quoi pensez-vous, Seigneur? lui dirent ceux qui étoient le plus près de lui. Quelle est votre fureur d'exposer ainsi à une mort certaine une vie qui donne de si belles espérances? Les têtes coupées que vous avez vues au-dessus des portes ne vous ont-elles pas fait horreur? Au nom de Dieu, abandonnez ce dessein de désespéré; retirez-vous. »

A ces remontrances, le prince Camaralzaman demeura ferme; et, au lieu d'écouter ces harangueurs, comme il vit que personne ne venoit pour l'introduire, il répéta le même cri avec une assurance qui fit frémir tout le monde; et tout le monde s'écria alors : « Il est résolu de mourir; et Dieu veuille avoir pitié de sa jeunesse et de son âme! » Il cria une troisième fois, et le grand-vizir enfin vint le prendre en personne de la part du roi de la Chine.

Ce ministre conduisit Camaralzaman devant le roi. Le prince ne l'eut pas plus tôt aperçu assis sur son trône qu'il se prosterna et baisa la terre devant

lui. Le roi, qui, de tous ceux qu'une présomption démesurée avoit fait venir apporter leurs têtes à ses pieds, n'en avoit encore vu aucun digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui, eut une véritable compassion de Camaralzaman par rapport au danger auquel il s'exposoit. Il lui fit aussi plus d'honneur; il voulut qu'il s'approchât et s'assît près de lui. « Jeune homme, lui dit-il, j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis à votre âge assez d'expérience pour oser entreprendre de guérir ma fille. Je voudrois que vous pussiez y réussir : je vous la donnerois en mariage, non seulement sans répugnance, au lieu que je l'aurois donnée avec bien du déplaisir à qui que ce fût de ceux qui sont venus avant vous, mais même avec la plus grande joie du monde. Mais je vous déclare avec bien de la douleur que, si vous y manquez, votre grande jeunesse, votre air de noblesse, ne m'empêcheront pas de vous faire couper le cou.

— Sire, reprit le prince Camaralzaman, j'ai des grâces infinies à rendre à Votre Majesté de l'honneur qu'elle me fait et de tant de bontés qu'elle témoigne pour un inconnu. Je ne suis pas venu d'un pays si éloigné que son nom n'est peut-être pas connu dans vos États, pour ne pas exécuter le dessein qui m'y a amené. Que ne diroit-on pas de ma légèreté, si j'abandonnois un dessein si généreux après tant de fatigues et tant de dangers que

j'ai essuyés ? Votre Majesté elle-même ne perdroit-elle pas l'estime qu'elle a déjà conçue de ma personne? Si j'ai à mourir, Sire, je mourrai avec la satisfaction de n'avoir pas perdu cette estime après l'avoir méritée. Je vous supplie donc de ne pas me laisser plus longtemps dans l'impatience de faire connoître la certitude de mon art, par l'expérience que je suis prêt d'en donner. »

Le roi de la Chine commanda à l'eunuque garde de la princesse Badoure, qui étoit présent, de mener le prince Camaralzaman chez la princesse sa fille. Avant de le laisser partir, il lui dit qu'il étoit encore à sa liberté de s'abstenir de son entreprise. Mais le prince ne l'écouta pas : il suivit l'eunuque avec une résolution, ou plutôt avec une ardeur étonnante.

L'eunuque conduisit le prince Camaralzaman ; et, quand ils furent dans une longue galerie au bout de laquelle étoit l'appartement de la princesse, le prince, qui se vit si près de l'objet qui lui avoit fait verser tant de larmes, et pour lequel il n'avoit cessé de soupirer depuis si longtemps, pressa le pas et devança l'eunuque.

L'eunuque pressa le pas de même, et eut de la peine à le rejoindre. « Où allez-vous donc si vite? lui dit-il en l'arrêtant par le bras. Vous ne pouvez pas entrer sans moi. Il faut que vous ayez une grande envie de mourir, de courir si vite à la

mort. Pas un de tant d'astrologues que j'ai vus et que j'ai amenés où vous n'arriverez que top tôt n'a témoigné cet empressement.

— Mon ami, reprit le prince Camaralzaman en regardant l'eunuque et en marchant à son pas, c'est que tous ces astrologues dont tu parles n'étoient pas sûrs de leur science comme je le suis de la mienne. Ils savoient avec certitude qu'ils perdroient la vie s'ils ne réussissoient pas, et ils n'en avoient aucune de réussir. C'est pour cela qu'ils avoient raison de trembler en approchant du lieu où je vais et où je suis certain de trouver mon bonheur. » Il en étoit à ces mots lorsqu'ils arrivèrent à la porte. L'eunuque ouvrit et introduisit le prince dans une grande salle d'où l'on entroit dans la chambre de la princesse, qui n'étoit fermée que par une portière.

Avant d'entrer, le prince Camaralzaman s'arrêta, et, en prenant un ton beaucoup plus bas qu'auparavant, de peur qu'on ne l'entendît de la chambre de la princesse : « Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y a ni présomption, ni caprice, ni feu de jeunesse dans mon entreprise, je laisse l'un des deux à ton choix : qu'aimes-tu mieux, que je guérisse la princesse en sa présence, ou d'ici, sans passer plus avant et sans la voir? »

L'eunuque fut extrêmement étonné de l'assu-

rance avec laquelle le prince lui parloit. Il cessa de l'insulter, et, en lui parlant sérieusement : « Il n'importe pas, lui dit-il, que ce soit là ou ici. De quelque manière que ce soit, vous acquerrez une gloire immortelle, non seulement dans cette cour, mais même par toute la terre habitable.

— Il vaut donc mieux, repartit le prince, que je la guérisse sans la voir, afin que tu rendes témoignage de mon habileté. Quelle que soit mon impatience de voir une princesse d'un si haut rang qui doit être mon épouse, en ta considération néanmoins je veux bien me priver quelques momens de ce plaisir. » Comme il étoit fourni de tout ce qui distinguoit un astrologue, il tira son écritoire et du papier, et écrivit ce billet à la princesse de la Chine :

BILLET DU PRINCE CAMARALZAMAN A LA PRINCESSE DE LA CHINE

Adorable princesse, l'amoureux prince Camaralzaman ne vous parle pas des maux inexprimables qu'il souffre depuis la nuit fatale que vos charmes lui firent perdre une liberté qu'il avoit résolu de conserver toute sa vie. Il vous marque seulement qu'alors il vous donna son cœur dans votre charmant sommeil : sommeil importun qui le priva du vif

éclat de vos beaux yeux malgré ses efforts pour vous obliger de les ouvrir. Il osa même vous donner sa bague pour marque de son amour, et prendre la vôtre en échange, qu'il vous envoie dans ce billet. Si vous daignez la lui renvoyer pour gage réciproque du vôtre, il s'estimera le plus heureux de tous les amans; sinon, votre refus ne l'empêchera pas de recevoir le coup de la mort avec une résignation d'autant plus grande qu'il le recevra pour l'amour de vous. Il attend votre réponse dans votre antichambre.

Lorsque le prince Camaralzaman eut achevé ce billet, il en fit un paquet avec la bague de la princesse, qu'il enveloppa dedans, sans faire voir à l'eunuque ce que c'étoit; et, en le lui donnant : « Ami, dit-il, prends et porte ce paquet à ta maîtresse. Si elle ne guérit du moment qu'elle aura lu le billet et vu ce qui l'accompagne, je te permets de publier que je suis le plus indigne et le plus impudent de tous les astrologues qui ont été, qui sont et qui seront à jamais..... »

Le jour, que la sultane Scheherazade vit paroître en achevant ces paroles, l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXIIe NUIT.

Sire, l'eunuque entra dans la chambre de la princesse de la Chine, et, en lui présentant le paquet que le prince Camaralzaman lui envoyoit : « Princesse, dit-il, un astrologue plus téméraire que les autres, si je ne me trompe, vient d'arriver, et prétend que vous serez guérie dès que vous aurez lu ce billet et vu ce qui est dedans. Je souhaiterois qu'il ne fût ni menteur ni imposteur. »

La princesse Badoure prit le billet et l'ouvrit avec assez d'indifférence ; mais, dès qu'elle eut vu sa bague, elle ne se donna presque pas le loisir d'achever de lire. Elle se leva avec précipitation, rompit la chaîne qui la tenoit attachée, de l'effort qu'elle fit, courut à la portière et l'ouvrit. La princesse reconnut le prince, le prince la reconnut. Aussitôt ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement, et, sans pouvoir parler dans l'excès de leur joie, ils se regardèrent longtemps, en admirant comment ils se revoyoient après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvoient rien comprendre. La nourrice, qui étoit accourue avec la princesse, les fit entrer dans la chambre, où la princesse rendit sa bague au prince. « Reprenez-la, lui dit-elle, je ne pourrois pas la

retenir sans vous rendre la vôtre, que je veux garder toute ma vie; elles ne peuvent être l'une et l'autre en de meilleures mains. »

L'eunuque cependant étoit allé en diligence avertir le roi de la Chine de ce qui venoit de se passer. « Sire, lui dit-il, tous les astrologues, médecins et autres qui ont osé entreprendre de guérir la princesse jusqu'à présent, n'étoient que des ignorans. Ce dernier venu ne s'est servi ni de grimoire, ni de conjurations d'esprits malins, ni de parfums, ni d'autres choses; il l'a guérie sans la voir. » Il lui en raconta la manière, et le roi, agréablement surpris, vint aussitôt à l'appartement de la princesse, qu'il embrassa; il embrassa le prince de même, prit sa main, et, en la mettant dans celle de la princesse : « Heureux étranger, lui dit-il, qui que vous soyez, je tiens ma promesse, et je vous donne ma fille pour épouse. A vous voir, néanmoins, il n'est pas possible que je me persuade que vous soyez ce que vous paroissez et ce que vous avez voulu me faire croire. »

Le prince Camaralzaman remercia le roi dans les termes les plus soumis pour lui mieux témoigner sa reconnoissance. « Pour ce qui est de ma personne, Sire, poursuivit-il, il est vrai que je ne suis pas astrologue, comme Votre Majesté l'a bien jugé; je n'en ai pris que l'habillement pour

mieux réussir à mériter la haute alliance du monarque le plus puissant de l'univers. Je suis né prince, fils de roi et de reine : mon nom est Camaralzaman, et mon père s'appelle Schahzaman, qui règne dans les îles assez connues des Enfans de Khaledan. » Ensuite il lui raconta son histoire, et lui fit connoître combien l'origine de son amour étoit merveilleuse ; que celle de l'amour de la princesse étoit la même, et que cela se justifioit par l'échange des deux bagues.

Quand le prince Camaralzaman eut achevé : « Une histoire si extraordinaire, s'écria le roi, mérite de n'être pas inconnue à la postérité. Je la ferai faire ; et, après que j'en aurai fait mettre l'original en dépôt dans les archives de mon royaume, je la rendrai publique, afin que de mes États elle passe encore dans les autres. »

La cérémonie du mariage se fit le même jour, et l'on en fit des réjouissances solennelles dans toute l'étendue de la Chine. Marzavan ne fut pas oublié : le roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour en l'honorant d'une charge, avec promesse de l'élever dans la suite à d'autres plus considérables.

Le prince Camaralzaman et la princesse Badoure, l'un et l'autre au comble de leurs souhaits, jouirent des douceurs de l'hymen, et, pendant plusieurs mois, le roi de la Chine ne cessa de témoigner sa joie par des fêtes continuelles.

Au milieu de ces plaisirs, le prince Camaralzaman eut un songe, une nuit, dans lequel il lui sembla voir le roi Schahzaman son père, au lit, prêt à rendre l'âme, qui disoit : « Ce fils que j'ai mis au monde, que j'ai chéri si tendrement, ce fils m'a abandonné, et lui-même est cause de ma mort. » Il s'éveilla en poussant un grand soupir, qui éveilla aussi la princesse, et la princesse Badoure lui demanda de quoi il soupiroit.

« Hélas ! s'écria le prince, peut-être qu'à l'heure que je parle le roi mon père n'est plus au monde ! » Et il lui raconta le sujet qu'il avoit d'être troublé d'une si triste pensée. Sans lui parler du dessein qu'elle conçut sur ce récit, la princesse, qui ne cherchoit qu'à lui complaire, et qui connut que le désir de revoir le roi son père pourroit diminuer le plaisir qu'il avoit de demeurer avec elle dans un pays si éloigné, profita le même jour de l'occasion qu'elle eut de parler au roi de la Chine en particulier. « Sire, lui dit-elle en lui baisant la main, j'ai une grâce à demander à Votre Majesté, et je la supplie de ne me la pas refuser. Mais, afin qu'elle ne croie pas que je la lui demande à la sollicitation du prince mon mari, je l'assure auparavant qu'il n'y a aucune part. C'est de vouloir bien agréer que j'aille voir avec lui le roi Schahzaman, mon beau-père.

— Ma fille, reprit le roi, quelque déplaisir que

votre éloignement doive me coûter, je ne puis désapprouver cette résolution : elle est digne de vous, nonobstant la fatigue d'un si long voyage. Allez, je le veux bien ; mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du roi Schahzaman. Le roi Schahzaman voudra bien, comme je l'espère, que nous en usions ainsi, et que nous revoyions tour à tour, lui, son fils et sa belle-fille, et moi, ma fille et mon gendre. »

La princesse annonça ce consentement du roi de la Chine au prince Camaralzaman, qui en eut bien de la joie, et il la remercia de cette nouvelle marque d'amour qu'elle venoit de lui donner.

Le roi de la Chine donna ordre aux préparatifs du voyage, et, lorsque tout fut en état, il partit avec eux, et les accompagna quelques journées. La séparation se fit enfin avec beaucoup de larmes de part et d'autre. Le roi les embrassa tendrement, et, après avoir prié le prince d'aimer toujours la princesse sa fille comme il l'aimoit, il les laissa continuer leur voyage, et retourna à sa capitale en chassant.

Le prince Camaralzaman et la princesse Badoure n'eurent pas plus tôt essuyé leurs larmes qu'ils ne songèrent plus qu'à la joie que le roi Schahzaman auroit de les voir et de les embrasser, et qu'à celle qu'il auroient eux-mêmes.

Environ au bout d'un mois qu'ils étoient en

marche, ils arrivèrent à une prairie d'une vaste étendue, et plantée, d'espace en espace, de grands arbres qui faisoient un ombrage très agréable. Comme la chaleur étoit excessive ce jour-là, le prince Camaralzaman jugea à propos d'y camper, et il en parla à la princesse Badoure, qui y consentit d'autant plus facilement qu'elle vouloit lui en parler elle-même. On mit pied à terre dans un bel endroit, et, dès que la tente fut dressée, la princesse Badoure, qui s'étoit assise à l'ombre, y entra pendant que le prince Camaralzaman donnoit ses ordres pour le reste du campement. Pour être plus à son aise, elle se fit ôter sa ceinture, que ses femmes posèrent près d'elle; après quoi, comme elle étoit fatiguée, elle s'endormit, et ses femmes la laissèrent seule.

Quand tout fut réglé dans le camp, le prince Camaralzaman vint à la tente; et, comme il vit que la princesse dormoit, il entra et s'assit sans faire de bruit. En attendant qu'il s'endormît peut-être aussi, il prit la ceinture de la princesse; il regarda l'un après l'autre les diamans et les rubis dont elle étoit enrichie, et il aperçut une petite bourse cousue sur l'étoffe fort proprement, et fermée avec un cordon. Il la toucha, et sentit qu'il y avoit quelque chose dedans qui résistoit. Curieux de savoir ce que c'étoit, il ouvrit la bourse, et il en tira une cornaline gravée de figures et de carac-

tères qui lui étoient inconnus. « Il faut, dit-il en lui-même, que cette cornaline soit quelque chose de bien précieux : ma princesse ne la porteroit pas sur elle avec tant de soin, de crainte de la perdre, si cela n'étoit. »

En effet, c'étoit un talisman dont la reine de la Chine avoit fait présent à la princesse sa fille pour la rendre heureuse, à ce qu'elle disoit, tant qu'elle le porteroit sur elle.

Pour mieux voir le talisman, le prince Camaralzaman sortit hors de la tente qui étoit obscure, et voulut la considérer au grand jour. Comme il la tenoit au milieu de la main, un oiseau fondit de l'air tout à coup et la lui enleva.....

Le jour se faisoit déjà voir dans le temps que la sultane Scheherazade en étoit à ces dernières paroles. Elle s'en aperçut et cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

CCXXIII^e NUIT.

Sire, Votre Majesté peut mieux juger de l'étonnement et de la douleur de Camaralzaman, quand l'oiseau lui eut enlevé le talisman de la main, que je ne pourrois l'exprimer. A cet acci-

dent, le plus affligeant qu'on puisse imaginer, arrivé par une curiosité hors de saison, et qui privoit la princesse d'une chose si précieuse, il demeura immobile quelques momens.

L'oiseau, après avoir fait son coup, s'étoit posé à terre à peu de distance, avec le talisman au bec. Le prince Camaralzaman s'avança dans l'espérance qu'il le lâcheroit; mais, dès qu'il approcha, l'oiseau fit un petit vol et se posa à terre une autre fois. Il continua de le poursuivre; l'oiseau, après avoir avalé le talisman, fit un vol plus loin. Le prince, qui étoit fort adroit, espéra alors de le tuer d'un coup de pierre, et le poursuivit encore. Plus il s'éloigna de lui, plus il s'opiniâtra à le suivre et à ne le pas perdre de vue.

De vallon en colline, et de colline en vallon, l'oiseau attira toute la journée le prince Camaralzaman, en s'écartant toujours de la prairie et de la princesse Badoure; et le soir, au lieu de se jeter dans un buisson où Camaralzaman auroit pu le surprendre dans l'obscurité, il se percha au haut d'un grand arbre où il étoit en sûreté.

Le prince, au désespoir de s'être donné tant de peine inutilement, délibéra s'il retourneroit à son camp. « Mais, dit-il en lui-même, par où retournerai-je? Remonterai-je, redescendrai-je par les collines et par les vallons par où je suis venu? Ne m'égarerai-je pas dans les ténèbres? et mes forces

me le permettent-elles ? Et, quand je le pourrois, oserois-je me présenter devant la princesse, et ne pas lui reporter son talisman ? » Abîmé dans ces pensées désolantes et accablé de fatigue, de faim, de soif, de sommeil, il se coucha et passa la nuit au pied de l'arbre.

Le lendemain, Camaralzaman fut éveillé avant que l'oiseau eût quitté l'arbre ; et il ne l'eut pas plus tôt vu reprendre son vol qu'il l'observa et le suivit encore toute la journée, avec aussi peu de succès que la précédente, en se nourrissant d'herbes ou de fruits qu'il trouvoit en son chemin. Il fit la même chose jusqu'au dixième jour, en suivant l'oiseau à l'œil, depuis le matin jusqu'au soir, et en passant la nuit au pied de l'arbre, où il la passoit toujours au plus haut.

Le onzième jour, l'oiseau toujours en volant, et Camaralzaman ne cessant de l'observer, arrivèrent à une grande ville. Quand l'oiseau fut près des murs, il s'éleva au-dessus, et, prenant son vol au delà, il se déroba entièrement à la vue de Camaralzaman, qui perdit l'espérance de le revoir et de recouvrer jamais le talisman de la princesse Badoure.

Camaralzaman, affligé en tant de manières et au delà de toute expression, entra dans la ville, qui étoit bâtie sur le bord de la mer, avec un très beau port. Il marcha longtemps par les rues, sans

savoir où il alloit, ni où s'arrêter, et arriva au port. Encore plus incertain de ce qu'il devoit faire, il marcha le long du rivage jusqu'à la porte d'un jardin qui étoit ouverte, où il se présenta. Le jardinier, qui étoit un bon vieillard occupé à travailler, leva la tête en ce moment ; et il ne l'eut pas plus tôt aperçu, et connu qu'il étoit étranger et musulman, qu'il l'invita d'entrer promptement et de fermer la porte.

Camaralzaman entra, ferma la porte, et, en abordant le jardinier, il lui demanda pourquoi il lui avoit fait prendre cette précaution. « C'est, répondit le jardinier, que je vois bien que vous êtes un étranger nouvellement arrivé, et musulman, et que cette ville est habitée, pour la plus grande partie, par des idolâtres qui ont une aversion mortelle contre les musulmans, et qui traitent même fort mal le peu que nous sommes ici de la religion de notre prophète. Il faut que vous l'ignoriez, et je regarde comme un miracle que vous soyez venu jusqu'ici sans avoir fait quelque mauvaise rencontre. En effet, ces idolâtres sont attentifs, sur toute chose, à observer les musulmans étrangers à leur arrivée, et à les faire tomber dans quelque piège, s'ils ne sont bien instruits de leur méchanceté. Je loue Dieu de ce qu'il vous a amené dans un lieu de sûreté. »

Camaralzaman remercia ce bonhomme avec

beaucoup de reconnoissance de la retraite qu'il lui donnoit si généreusement pour le mettre à l'abri de toute insulte. Il vouloit en dire davantage, mais le jardinier l'interrompit : « Laissons là les complimens, dit-il ; vous êtes fatigué, et vous devez avoir besoin de manger : venez vous reposer. » Il le mena dans sa petite maison ; et, après que le prince eut mangé suffisamment de ce qu'il lui présenta avec une cordialité dont il le charma, il le pria de vouloir bien lui faire part du sujet de son arrivée.

Camaralzaman satisfit le jardinier ; et, quand il eut fini son histoire, sans lui rien déguiser, il lui demanda à son tour par quelle route il pourroit retourner aux États du roi son père. « Car, ajouta-t-il, de m'engager à aller rejoindre la princesse, où la retrouverois-je après onze jours que je me suis séparé d'avec elle par une aventure si extraordinaire ? Que sais-je même si elle est encore au monde ? » A ce triste souvenir, il ne put achever sans verser des larmes.

Pour réponse à ce que Camaralzaman venoit de demander, le jardinier lui dit que de la ville où il se trouvoit, il y avoit une année entière de chemin jusqu'aux pays où il n'y avoit que des musulmans, commandés par des princes de leur religion ; mais que par mer on arriveroit à l'île d'Ébène en beaucoup moins de temps, et que de là il étoit plus aisé

de passer aux îles des Enfans de Khaledan ; que chaque année un navire marchand alloit à l'île d'Ébène, et qu'il pourroit prendre cette commodité pour retourner de là aux îles des Enfans de Khaledan. « Si vous fussiez arrivé quelques jours plus tôt, ajouta-t-il, vous vous fussiez embarqué sur celui qui a fait voile cette année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, si vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maison, telle qu'elle est, de très bon cœur. »

Le prince Camaralzaman s'estima heureux de trouver cet asile dans un lieu où il n'avoit aucune connoissance, non plus qu'aucun intérêt d'en faire. Il accepta l'offre, et il demeura avec le jardinier. En attendant le départ du vaisseau marchand pour l'île d'Ébène, il l'occupoit à travailler au jardin pendant le jour ; et la nuit, que rien ne le détournoit de penser à sa chère princesse Badoure, il la passoit dans les soupirs, dans les regrets et dans les pleurs. Nous le laisserons en ce lieu pour revenir à la princesse Badoure, que nous avons laissée endormie sous sa tente.

La princesse dormit assez longtemps, et, en s'éveillant, elle s'étonna que le prince Camaralzaman ne fût pas avec elle. Elle appela ses femmes, et elle leur demanda si elles ne savoient pas où il étoit. Dans le temps qu'elles lui assuroient qu'elles l'avoient vu entrer, mais qu'elles ne l'avoient pas

vu sortir, elle s'aperçut, en reprenant sa ceinture, que la petite bourse étoit ouverte, et que son talisman n'y étoit plus. Elle ne douta pas que Camaralzaman ne l'eût pris pour voir ce que c'étoit, et qu'il ne le lui rapportât. Elle l'attendit jusqu'au soir avec de grandes impatiences, et elle ne pouvoit comprendre ce qui pouvoit l'obliger d'être éloigné d'elle si longtemps. Comme elle vit qu'il étoit déjà nuit obscure, et qu'il ne revenoit pas, elle en fut dans une affliction qui n'est pas concevable. Elle maudit mille fois le talisman et celui qui l'avoit fait; et, si le respect ne l'eût pas retenue, elle eût fait des imprécations contre la reine sa mère qui lui avoit fait un présent si funeste. Désolée au dernier point de cette conjoncture, d'autant plus fâcheuse qu'elle ne savoit par quel endroit le talisman pouvoit être la cause de la séparation du prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement; elle prit au contraire une résolution courageuse, peu commune aux personnes de son sexe.

Il n'y avoit que la princesse et ses femmes dans le camp qui sussent que Camaralzaman avoit disparu : car alors ses gens se reposoient ou dormoient déjà sous leurs tentes. Comme elle craignit qu'ils ne la trahissent, s'ils venoient à en avoir connoissance, elle modéra premièrement sa douleur, et défendit à ses femmes de rien dire ou de rien faire paroître qui pût en donner le moindre

soupçon. Ensuite elle quitta son habit, et en prit un de Camaralzaman, à qui elle ressembloit si fort que ses gens la prirent pour lui le lendemain matin quand ils la virent paroître, et qu'elle leur commanda de plier bagage et de se mettre en marche. Quand tout fut prêt, elle fit entrer une de ses femmes dans sa litière ; pour elle, elle monta à cheval, et l'on marcha.

Après un voyage de plusieurs mois par terre et par mer, la princesse, qui avoit fait continuer la route sous le nom du prince Camaralzaman pour se rendre à l'île des Enfans de Khaledan, aborda à la capitale du royaume de l'île d'Ébène, dont le roi qui régnoit alors s'appeloit Armanos. Comme les premiers de ses gens qui se débarquèrent pour lui chercher un logement eurent publié que le vaisseau qui venoit d'arriver portoit le prince Camaralzaman, qui revenoit d'un long voyage, et que le mauvais temps l'avoit obligé de relâcher, le bruit en fut bientôt porté jusqu'au palais du roi.

Le roi Armanos, accompagné d'une grande partie de sa cour, vint aussitôt au-devant de la princesse, et il la rencontra qu'elle venoit de se débarquer, et qu'elle prenoit le chemin du logement qu'on avoit retenu. Il la reçut comme le fils d'un roi son ami, avec qui il avoit toujours vécu de bonne intelligence, et la mena à son palais, où il la logea, elle et tous ses gens, sans avoir égard

aux instances qu'elle lui fit de la laisser loger en son particulier. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs imaginables, et il la régala pendant trois jours avec une magnificence extraordinaire.

Quand les trois jours furent passés, comme le roi Armanos vit que la princesse, qu'il prenoit toujours pour le prince Camaralzaman, parloit de se rembarquer et de continuer son voyage, et qu'il étoit charmé de voir un prince si bien fait, de si bon air, et qui avoit infiniment d'esprit, il la prit en particulier. « Prince, lui dit-il, dans le grand âge où vous voyez que je suis, avec très peu d'espérance de vivre encore longtemps, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puisse laisser mon royaume. Le Ciel m'a donné seulement une fille unique, d'une beauté qui ne peut pas être mieux assortie qu'avec un prince aussi bien fait, d'une aussi grande naissance, et aussi accompli que vous. Au lieu de songer à retourner chez vous, acceptez-la de ma main avec ma couronne, dont je me démets dès à présent en votre faveur, et demeurez avec nous. Il est temps désormais que je me repose après en avoir soutenu le poids de si longues années, et je ne puis le faire avec plus de consolation que pour voir mes États gouvernés par un si digne successeur..... »

La sultane Scheherazade vouloit poursuivre;

mais le jour qui paroissoit déjà l'en empêcha. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXIVe NUIT.

Sire, l'offre généreuse du roi de l'île d'Ébène de donner sa fille unique en mariage à la princesse Badoure, qui ne pouvoit l'accepter parce qu'elle étoit femme, et de lui abandonner ses États, la mirent dans un embarras auquel elle ne s'attendoit pas. De lui déclarer qu'elle n'étoit pas le prince Camaralzaman, mais sa femme, il étoit indigne d'une princesse comme elle de détromper le roi après lui avoir assuré qu'elle étoit ce prince, et qu'elle en avoit si bien soutenu le personnage jusqu'alors. De le refuser aussi, elle avoit une juste crainte, dans la grande passion qu'il témoignoit pour la conclusion de ce mariage, qu'il ne changeât sa bienveillance en aversion et en haine, et n'attentât même à sa vie. De plus, elle ne savoit pas si elle trouveroit le prince Camaralzaman auprès du roi Schahzaman son père.

Ces considérations et celle d'acquérir un royaume au prince son mari, au cas qu'elle le retrouvât, déterminèrent cette princesse à accepter le parti que

le roi Armanos venoit de lui proposer. Ainsi, après avoir demeuré quelques momens sans parler, avec une rougeur qui lui monta au visage, et que le roi attribua à sa modestie, elle répondit : « Sire, j'ai une obligation infinie à Votre Majesté de la bonne opinion qu'elle a de ma personne, de l'honneur qu'elle me fait, et d'une si grande faveur que je ne mérite pas, et que je n'ose refuser. Mais, Sire, ajouta-t-elle, je n'accepte une si grande alliance qu'à condition que Votre Majesté m'assistera de ses conseils, et que je ne ferai rien qu'elle n'ait approuvé auparavant. »

Le mariage conclu et arrêté de cette manière, la cérémonie en fut remise au lendemain, et la princesse Badoure prit ce temps-là pour avertir ses officiers, qui la prenoient aussi pour le prince Camaralzaman, de ce qui devoit se passer, afin qu'ils ne s'en étonnassent pas, et elle les assura que la princesse Badoure y avoit donné son consentement. Elle en parla aussi à ses femmes, et les chargea de continuer de bien garder le secret.

Le roi de l'île d'Ébène, joyeux d'avoir acquis un gendre dont il étoit si content, assembla son conseil le lendemain, et déclara qu'il donnoit la princesse sa fille en mariage au prince Camaralzaman, qu'il avoit amené et fait asseoir près de lui, qu'il lui remettoit sa couronne, et leur enjoignoit de le reconnoître pour leur roi et de lui rendre

leurs hommages. En achevant, il descendit du trône, et, après qu'il y eut fait monter la princesse Badoure, et qu'elle se fut assise à sa place, la princesse y reçut le serment de fidélité et les hommages des seigneurs les plus puissans de l'île d'Ébène qui étoient présens.

Au sortir du conseil, la proclamation du nouveau roi fut faite solennellement dans toute la ville ; des réjouissances de plusieurs jours furent indiquées, et des courriers dépêchés par tout le royaume pour y faire observer les mêmes cérémonies et les mêmes démonstrations de joie.

Le soir, tout le palais fut en fête, et la princesse Haïatalnefous (c'est ainsi que se nommoit la princesse de l'île d'Ébène) fut amenée à la princesse Badoure, que tout le monde prit pour un homme, avec un appareil véritablement royal. Les cérémonies achevées, on les laissa seules, et elles se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant que la princesse Badoure recevoit dans une assemblée générale les complimens de toute la cour au sujet de son mariage et comme nouveau roi, le roi Armanos et la reine se rendirent à l'appartement de la nouvelle reine, leur fille, et s'informèrent d'elle comment elle avoit passé la nuit. Au lieu de répondre, elle baissa les yeux, et la tristesse qui parut sur son visage fit assez connoître qu'elle n'étoit pas contente.

Pour consoler la princesse Haïatalnefous : « Ma fille, lui dit le roi Armanos, cela ne doit pas vous faire de peine ; le prince Camaralzaman en abordant ici ne songeoit qu'à se rendre au plus tôt auprès du roi Schahzaman son père. Quoique nous l'ayons arrêté par un endroit dont il a lieu d'être bien satisfait, nous devons croire néanmoins qu'il a un grand regret d'être privé tout à coup de l'espérance même de le revoir jamais, ni lui, ni personne de sa famille. Vous devez donc attendre que, quand ces mouvemens de tendresse filiale se seront un peu ralentis, il en usera avec vous comme un bon mari. »

La princesse Badoure, sous le nom de Camaralzaman et de roi de l'île d'Ébène, passa toute la journée non seulement à recevoir les complimens de sa cour, mais même à faire la revue des troupes réglées de sa maison, et à plusieurs autres fonctions royales, avec une dignité et une capacité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins.

Il étoit nuit quand elle rentra dans l'appartement de la reine Haïatalnefous, et elle connut fort bien, à la contrainte avec laquelle cette princesse la reçut, qu'elle se souvenoit de la nuit précédente. Elle tâcha de dissiper ce chagrin par un long entretien qu'elle eut avec elle, dans lequel elle employa tout son esprit (et elle en avoit infini-

ment) pour lui persuader qu'elle l'aimoit parfaitement. Elle lui donna enfin le temps de se coucher, et, dans cet intervalle, elle se mit à faire sa prière ; mais elle la fit si longue que la reine Haïatalnefous s'endormit. Alors elle cessa de prier et se coucha près d'elle sans l'éveiller, autant affligée de jouer un personnage qui ne lui convenoit pas que de la perte de son cher Camaralzaman, après lequel elle ne cessoit de soupirer. Elle se leva le jour suivant à la pointe du jour, avant qu'Haïatalnefous fût éveillée, et alla au conseil avec l'habit royal.

Le roi Armanos ne manqua pas de voir encore la reine sa fille ce jour-là, et il la trouva dans les pleurs et dans les larmes. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître le sujet de son affliction. Indigné de ce mépris, à ce qu'il s'imaginoit, dont il ne pouvoit comprendre la cause : « Ma fille, lui dit-il, ayez encore patience jusqu'à la nuit prochaine ; j'ai élevé votre mari sur mon trône ; je saurai bien l'en faire descendre et le chasser avec honte, s'il ne vous donne la satisfaction qu'il doit. Dans la colère où je suis de vous voir traitée si indignement, je ne sais même si je me contenterai d'un châtiment si doux. Ce n'est pas à vous, c'est à ma personne, qu'il fait un affront si sanglant. »

Le même jour la princesse Badoure rentra fort tard chez Haïatalnefous. Comme la nuit précé-

dente, elle s'entretint de même avec elle, et voulut encore faire sa prière pendant qu'elle se coucheroit; mais Haïatalnefous la retint et l'obligea de se rasseoir. « Quoi! dit-elle, vous prétendez donc, à ce que je vois, me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernières? Dites-moi, je vous supplie, en quoi peut vous déplaire une princesse comme moi, qui ne vous aime pas seulement, mais qui vous adore et qui s'estime la princesse la plus heureuse de toutes les princesses de son rang, d'avoir un prince si aimable pour mari? Une autre que moi, je ne dis pas offensée, mais outragée par un endroit si sensible, auroit une belle occasion de se venger en vous abandonnant seulement à votre mauvaise destinée; mais, quand je ne vous aimerois pas autant que je vous aime, bonne et touchée du malheur des personnes qui me sont les plus indifférentes comme je le suis, je ne laisserois pas de vous avertir que le roi mon père est fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour vous faire sentir des marques de sa juste colère, si vous continuez. Faites-moi la grâce de ne pas mettre au désespoir une princesse qui ne peut s'empêcher de vous aimer. »

Ce discours mit la princesse Badoure dans un embarras inexprimable. Elle ne douta pas de la sincérité d'Haïatalnefous : la froideur que le roi

Armanos lui avoit témoignée ce jour-là ne lui avoit que trop fait connoître l'excès de son mécontentement. L'unique moyen de justifier sa conduite étoit de faire confidence de son sexe à Haïatalnefous. Mais, quoiqu'elle eût prévu qu'elle seroit obligée d'en venir à cette déclaration, l'incertitude néanmoins où elle étoit si la princesse le prendroit en mal ou en bien la faisoit trembler. Quand elle eut bien considéré enfin que, si le prince Camaralzaman étoit encore au monde, il falloit de nécessité qu'il vînt à l'île d'Ébène pour se rendre au royaume du roi Schahzaman, qu'elle devoit se conserver pour lui, et qu'elle ne pouvoit le faire si elle ne se découvroit à la princesse Haïatalnefous, elle hasarda cette voie.

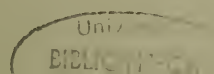
Comme la princesse Badoure étoit demeurée interdite, Haïatalnefous, impatiente, alloit reprendre la parole, lorsqu'elle l'arrêta par celles-ci : « Aimable et trop charmante princesse, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, et je me condamne moi-même ; mais j'espère que vous me pardonnerez, et que vous me garderez le secret que j'ai à vous découvrir pour ma justification. »

En même temps la princesse Badoure ouvrit son sein : « Voyez, Princesse, continua-t-elle, si une princesse, femme comme vous, ne mérite pas que vous lui pardonniez ; je suis persuadée que vous le ferez de bon cœur quand je vous aurai fait le

récit de mon histoire, et surtout de la disgrâce affligeante qui m'a contrainte de jouer le personnage que vous voyez. »

Quand la princesse Badoure eut achevé de se faire connoître entièrement à la princesse de l'île d'Ébène pour ce qu'elle étoit, elle la supplia une seconde fois de lui garder le secret, et de vouloir bien faire semblant qu'elle fût véritablement son mari jusqu'à l'arrivée du prince Camaralzaman, qu'elle espéroit de revoir bientôt.

« Princesse, reprit la princesse de l'île d'Ébène, ce seroit une destinée étrange, qu'un mariage heureux comme le vôtre dût être de si peu de durée après un amour réciproque plein de merveilles. Je souhaite avec vous que le Ciel vous réunisse bientôt. Assurez-vous cependant que je garderai religieusement le secret que vous venez de me confier. J'aurai le plus grand plaisir du monde d'être la seule qui vous connoisse pour ce que vous êtes dans le grand royaume de l'île d'Ébène, pendant que vous le gouvernerez aussi dignement que vous avez déjà commencé. Je vous demandois de l'amour, et présentement je vous déclare que je serai la plus contente du monde si vous ne dédaignez pas de m'accorder votre amitié. » Après ces paroles, les deux princesses s'embrassèrent tendrement, et, après mille témoignages d'amitié réciproque, elles se couchèrent.



Selon la coutume du pays, il falloit faire voir publiquement la marque de la consommation du mariage. Les deux princesses trouvèrent le moyen de remédier à cette difficulté. Ainsi, les femmes de la princesse Haïatalnefous furent trompées le lendemain matin, et trompèrent le roi Armanos, la reine sa femme et toute la cour. De la sorte, la princesse Badoure continua de gouverner tranquillement, à la satisfaction du roi et de tout le royaume.....

La sultane Scheherazade n'en dit pas davantage pour cette nuit, à cause de la clarté du jour qui se faisoit apercevoir. Elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXVe NUIT.

Sire, pendant qu'en l'île d'Ébène les choses étoient, entre la princesse Badoure, la princesse Haïatalnefous et le roi Armanos avec la reine, la cour et les peuples du royaume, dans l'état que Votre Majesté a pu le comprendre à la fin de mon dernier discours, le prince Camaralzaman étoit toujours dans la ville des idolâtres, chez le jardinier qui lui avoit donné retraite.

Un jour, de grand matin, que le prince se pré-

paroit à travailler au jardin, selon sa coutume, le bonhomme de jardinier l'en empêcha. « Les idolâtres, lui dit-il, ont aujourd'hui une grande fête; et, comme ils s'abstiennent de tout travail pour la passer en des assemblées et en des réjouissances publiques, ils ne veulent pas aussi que les musulmans travaillent; et les musulmans, pour se maintenir dans leur amitié, se font un divertissement d'assister à leurs spectacles qui méritent d'être vus. Ainsi, vous n'avez qu'à vous reposer aujourd'hui. Je vous laisse ici; et, comme le temps approche que le vaisseau marchand dont je vous ai parlé doit faire le voyage de l'île d'Ébène, je vais voir quelques amis, et m'informer d'eux du jour qu'il mettra à la voile, et en même temps je ménagerai votre embarquement. » Le jardinier mit son plus bel habit, et sortit.

Quand le prince Camaralzaman se vit seul, au lieu de prendre part à la joie publique qui retentissoit dans toute la ville, l'inaction où il étoit lui fit rappeler avec plus de violence que jamais le triste souvenir de sa chère princesse. Recueilli en lui-même, il soupiroit et gémissoit en se promenant dans le jardin, lorsque le bruit que deux oiseaux faisoient sur un arbre l'obligea de lever la tête et de s'arrêter.

Camaralzaman vit avec surprise que ces oiseaux se battoient cruellement à coups de bec, et qu'en

peu de momens l'un des deux tomba mort au pied de l'arbre. L'oiseau qui étoit demeuré vainqueur reprit son vol et disparut.

Dans le moment, deux autres oiseaux plus grands, qui avoient vu le combat de loin, arrivèrent d'un autre côté, se posèrent, l'un à la tête, l'autre aux pieds du mort, le regardèrent quelque temps en remuant la tête d'une manière qui marquoit leur douleur, et lui creusèrent une fosse avec leurs griffes, dans laquelle ils l'enterrèrent.

Dès que les deux oiseaux eurent rempli la fosse de la terre qu'ils avoient ôtée, ils s'envolèrent, et peu de temps après ils revinrent en tenant au bec, l'un par une aile, et l'autre par un pied, l'oiseau meurtrier qui faisoit des cris effroyables et de grands efforts pour s'échapper. Ils l'apportèrent sur la sépulture de l'oiseau qu'il avoit sacrifié à sa rage ; et là, en le sacrifiant à la juste vengeance de l'assassinat qu'il avoit commis, ils lui arrachèrent la vie à coups de bec. Ils lui ouvrirent enfin le ventre, en tirèrent les entrailles, laissèrent le corps sur la place et s'envolèrent.

Camaralzaman demeura dans une grande admiration tout le temps que dura un spectacle si surprenant. Il s'approcha de l'arbre où la scène s'étoit passée, et, en jetant les yeux sur les entrailles dispersées, il aperçut quelque chose de rouge qui sortoit de l'estomac que les oiseaux vengeurs

avoient déchiré. Il ramassa l'estomac, et, en tirant dehors ce qu'il avoit vu de rouge, il trouva que c'étoit le talisman de la princesse Badoure, sa bien-aimée, qui lui avoit coûté tant de regrets, d'ennuis, de soupirs, depuis que cet oiseau le lui avoit enlevé. « Cruel ! s'écria-t-il aussitôt en regardant l'oiseau, tu te plaisois à faire du mal, et j'en dois moins me plaindre de celui que tu m'as fait. Mais autant que tu m'en as fait, autant je souhaite de bien à ceux qui m'ont vengé de toi en vengeant la mort de leur semblable. »

Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de joie du prince Camaralzaman. « Chère princesse, s'écria-t-il encore, ce moment fortuné qui me rend ce qui vous étoit si précieux est sans doute un présage qui m'annonce que je vous retrouverai de même, et peut-être plus tôt que je ne pense! Béni soit le Ciel qui m'envoie ce bonheur, et qui me donne en même temps l'espérance du plus grand que je puisse souhaiter!»

En achevant ces mots, Camaralzaman baisa le talisman, l'enveloppa et le lia soigneusement autour de son bras. Dans son affliction extrême, il avoit passé presque toutes les nuits à se tourmenter et sans fermer l'œil. Il dormit tranquillement celle qui suivit une si heureuse aventure; et le lendemain, quand il eut pris son habit de travail, dès qu'il fut jour, il alla prendre l'ordre du jar-

dinier, qui le pria de mettre à bas et de déraciner un certain vieil arbre qui ne portoit plus de fruit.

Camaralzaman prit une cognée, et alla mettre la main à l'œuvre. Comme il coupoit une branche de la racine, il donna un coup sur quelque chose qui résista et qui fit un grand bruit. En écartant la terre, il découvrit une grande plaque de bronze, sous laquelle il trouva un escalier de dix degrés. Il descendit aussitôt; et, quand il fut au bas, il vit un caveau de deux à trois toises en carré, où il compta cinquante grands vases de bronze, rangés à l'entour, chacun avec un couvercle. Il les découvrit tous l'un après l'autre, et il n'y en eut pas un qui ne fût plein de poudre d'or. Il sortit du caveau, extrêmement joyeux de la découverte d'un trésor si riche, remit la plaque sur l'escalier, et acheva de déraciner l'arbre, en attendant le retour du jardinier.

Le jardinier avoit appris le jour de devant que le vaisseau qui faisoit le voyage de l'île d'Ébène chaque année devoit partir dans très peu de jours; mais on n'avoit pu lui dire le jour précisément, et on l'avoit remis au lendemain. Il y étoit allé, et il revint avec un visage qui marquoit la bonne nouvelle qu'il avoit à annoncer à Camaralzaman. « Mon fils, lui dit-il (car, par le privilège de son grand âge, il avoit coutume de le traiter ainsi), réjouissez-vous, et tenez-vous prêt à partir dans

trois jours : le vaisseau fera voile ce jour-là sans faute, et je suis convenu de votre embarquement et de votre passage avec le capitaine.

— Dans l'état où je suis, reprit Camaralzaman, vous ne pouviez m'annoncer rien de plus agréable. En revanche, j'ai aussi à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous réjouir. Prenez la peine de venir avec moi, et vous verrez la bonne fortune que le Ciel vous envoie.

Camaralzaman mena le jardinier à l'endroit où il avoit déraciné l'arbre, le fit descendre dans le caveau; et, quand il lui eut fait voir la quantité de vases remplis de poudre d'or qu'il y avoit, il lui témoigna sa joie de ce que Dieu récompensoit enfin sa vertu et toutes les peines qu'il avoit prises depuis tant d'années.

« Comment l'entendez-vous? reprit le jardinier. Vous vous imaginez donc que je veuille m'approprier ce trésor? Il est tout à vous, et je n'y ai aucune prétention. Depuis quatre-vingts ans que mon père est mort, je n'ai fait autre chose que de remuer la terre de ce jardin sans l'avoir découvert. C'est une marque qu'il vous étoit destiné, puisque Dieu a permis que vous le trouvassiez; il convient à un prince comme vous plutôt qu'à moi, qui suis sur le bord de ma fosse et qui n'ai plus besoin de rien. Dieu vous l'envoie à propos dans le temps que vous allez vous rendre dans les États qui

doivent vous appartenir, où vous en ferez un bon usage. »

Le prince Camaralzaman ne voulut pas céder au jardinier en générosité, et ils eurent une grande contestation là-dessus. Il lui protesta enfin qu'il n'en prendroit rien absolument s'il n'en retenoit la moitié pour sa part. Le jardinier se rendit, et ils se partagèrent à chacun vingt-cinq vases.

Le partage fait : « Mon fils, dit le jardinier à Camaralzaman, ce n'est pas assez, il s'agit présentement d'embarquer ces richesses sur le vaisseau, et de les emporter avec vous si secrètement que personne n'en ait connoissance, autrement vous courriez risque de les perdre. Il n'y a point d'olives dans l'île d'Ébène, et celles qu'on y porte d'ici sont d'un grand débit. Comme vous le savez, j'en ai une bonne provision de celles que je recueille dans mon jardin; il faut que vous preniez cinquante pots, que vous les remplissiez de poudre d'or à moitié, et le reste d'olives par-dessus, et nous les ferons porter au vaisseau lorsque vous vous embarquerez. »

Camaralzaman suivit ce bon conseil, et employa le reste de la journée à accommoder les cinquante pots; et, comme il craignoit que le talisman de la princesse Badoure qu'il portoit au bras, ne lui échappât, il eut la précaution de le mettre dans un de ces pots, et d'y faire une marque pour le re-

connoître. Quand il eut achevé de mettre les pots en état d'être transportés, comme la nuit approchoit, il se retira avec le jardinier, et en s'entretenant il lui raconta le combat des deux oiseaux et les circonstances de cette aventure qui lui avoit fait retrouver le talisman de la princesse Badoure, dont il ne fut pas moins surpris que joyeux pour l'amour de lui.

Soit à cause de son grand âge, ou qu'il se fût donné trop de mouvement ce jour-là, le jardinier passa une mauvaise nuit ; son mal augmenta tout le jour suivant; or il se trouvoit encore plus mal le troisième au matin. Dès qu'il fut jour, le capitaine du vaisseau en personne et plusieurs matelots vinrent frapper à la porte du jardin. Ils demandèrent à Camaralzaman, qui leur ouvrit, où étoit le passager qui devoit s'embarquer sur leur vaisseau. « C'est moi-même, répondit-il. Le jardinier qui a demandé passage pour moi est malade et ne peut vous parler; ne laissez pas d'entrer, et emportez, je vous prie, les pots d'olives que voilà avec mes hardes, et je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui. »

Les matelots se chargèrent des pots et des hardes, et, en quittant Camaralzaman : « Ne manquez pas de venir incessamment, lui dit le capitaine; le vent est bon, et je n'attends que vous pour mettre à la voile. »

Dès que le capitaine et les matelots furent partis, Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui et le remercier de tous les bons services qu'il lui avoit rendus ; mais il le trouva qu'il agonisoit, et il eut à peine obtenu de lui qu'il fît sa profession de foi, selon la coutume des bons musulmans à l'article de la mort, qu'il le vit expirer.

Dans la nécessité où étoit le prince Camaralzaman d'aller s'embarquer, il fit toutes les diligences possibles pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il lava son corps, il l'ensevelit, après lui avoir fait une fosse dans le jardin (car, comme les mahométans n'étoient que tolérés dans cette ville d'idolâtres, ils n'avoient pas de cimetière public), il l'enterra lui seul, et il n'eut achevé que vers la fin du jour. Il partit sans perdre de temps pour s'aller embarquer; il emporta même la clef du jardin avec lui, afin de faire plus de diligence, dans le dessein de la porter au propriétaire au cas qu'il pût le faire, ou de la donner à quelque personne de confiance en présence de témoins, pour la lui mettre entre les mains. Mais, en arrivant au port, il apprit que le vaisseau avoit levé l'ancre, il y avoit déjà du temps, et même qu'on l'avoit perdu de vue. On ajouta qu'il n'avoit mis à la voile qu'après l'avoir attendu trois grandes heures.....

Scheherazade vouloit poursuivre; mais la clarté du jour dont elle s'aperçut l'obligea de cesser de parler. Elle reprit la même histoire de Camaralzaman la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXVIe NUIT.

Sire, le prince Camaralzaman, comme il est aisé de le juger, fut dans une affliction extrême de se voir contraint de rester encore dans un pays où il n'avoit et ne vouloit avoir aucune habitude, et d'attendre une autre année pour réparer l'occasion qu'il venoit de perdre. Ce qui le désoloit davantage, c'est qu'il s'étoit dessaisi du talisman de la princesse Badoure et qu'il le tint pour perdu. Il n'eut pas d'autre parti à prendre cependant que de retourner au jardin d'où il étoit sorti, de le prendre à louage du propriétaire à qui il appartenoit, et de continuer de le cultiver, en déplorant son malheur et sa mauvaise fortune. Comme il ne pouvoit supporter la fatigue de le cultiver seul, il prit un garçon à gages, et, afin de ne pas perdre l'autre partie du trésor qui lui revenoit par la mort du jardinier qui étoit sans héritier, il mit la poudre d'or dans cinquante autres pots, qu'il acheva de remplir d'olives, pour les embarquer avec lui dans le temps.

Pendant que le prince Camaralzaman recommençoit une nouvelle année de peine, de douleur et d'impatience, le vaisseau continuoit sa navigation avec un vent très favorable ; et il arriva heureusement à la capitale de l'île d'Ébène.

Comme le palais étoit sur le bord de la mer, le nouveau roi, ou plutôt la princesse Badoure, qui aperçut le vaisseau dans le temps qu'il alloit entrer au port avec toutes ses bannières, demanda quel vaisseau c'étoit, et on lui dit qu'il venoit tous les ans de la ville des Idolâtres dans la même saison, et qu'ordinairement il étoit chargé de riches marchandises.

La princesse, toujours occupée du souvenir de Camaralzaman au milieu de l'éclat qui l'environnoit, s'imagina que Camaralzaman pouvoit y être embarqué, et la pensée lui vint de le prévenir et d'aller au-devant de lui, non pas pour se faire connoître (car elle se doutoit bien qu'il ne la reconnoîtroit pas), mais pour le remarquer et prendre les mesures qu'elle jugeroit à propos pour leur reconnoissance mutuelle. Sous prétexte de s'informer elle-même des marchandises, et même de voir la première et de choisir les plus précieuses qui lui conviendroient, elle commanda qu'on lui amenât un cheval. Elle se rendit au port accompagnée de plusieurs officiers qui se trouvèrent près d'elle, et elle y arriva dans le temps où le capitaine venoit de se

débarquer. Elle le fit venir, et voulut savoir de lui d'où il venoit, combien il y avoit de temps qu'il étoit parti, quelles bonnes ou mauvaises rencontres il avoit faites dans sa navigation, s'il n'amenoit pas quelque étranger de distinction, et surtout de quoi son vaisseau étoit chargé.

Le capitaine satisfit à toutes ces demandes; et, quant aux passagers, il assura qu'il n'y avoit que des marchands qui avoient coutume de venir, et qu'ils apportoient des étoffes très riches de différens pays, des toiles des plus fines, peintes et non peintes, des pierreries, du musc, de l'ambre gris, du camphre, de la civette, des épiceries, des drogues pour la médecine, des olives et plusieurs autres choses.

La princesse Badoure aimoit les olives passionnément. Dès qu'elle en eut entendu parler : « Je retiens tout ce que vous en avez, dit-elle au capitaine; faites-les débarquer incessamment, que j'en fasse le marché. Pour ce qui est des autres marchandises, vous avertirez les marchands de m'apporter ce qu'ils ont de plus beau avant de le faire voir à personne.

— Sire, reprit le capitaine, qui la prenoit pour le roi de l'île d'Ébène, comme elle l'étoit en effet sous l'habit qu'elle portoit, il y en a cinquante pots fort grands; mais ils appartiennent à un marchand qui est demeuré à terre. Je l'avois averti moi-

même, et je l'attendis longtemps. Comme je vis qu'il ne venoit pas, et que son retardement m'empêchoit de profiter du bon vent, je perdis la patience et je mis à la voile. — Ne laissez pas de les faire débarquer, dit la princesse ; cela ne nous empêchera pas d'en faire le marché. »

Le capitaine envoya sa chaloupe au vaisseau, et elle revint bientôt chargée des pots d'olives. La princesse demanda combien les cinquante pots pouvoient valoir dans l'île d'Ébène. « Sire, répondit le capitaine, le marchand est fort pauvre : Votre Majesté ne lui fera pas une grâce considérable quand elle lui en donnera mille pièces d'argent.

— Afin qu'il soit content, reprit la princesse, et en considération de ce que vous me dites de sa pauvreté, on vous en comptera mille pièces d'or que vous aurez soin de lui donner. » Elle donna l'ordre pour le payement ; et, après qu'elle eut fait emporter les pots en sa présence, elle retourna au palais.

Comme la nuit approchoit, la princesse Badoure se retira d'abord dans le palais intérieur, alla à l'appartement de la princesse Haïatalnefous, et se fit apporter les cinquante pots d'olives. Elle en ouvrit un pour lui en faire goûter, et pour en goûter elle-même, et le versa dans un plat. Son étonnement fut des plus grands quand elle vit les

olives mêlées avec de la poudre d'or. « Quelle aventure ! quelle merveille ! » s'écria-t-elle. Elle fit ouvrir et vider les autres pots en sa présence par les femmes d'Haïatalnefous, et son admiration augmenta à mesure qu'elle vit que les olives de chaque pot étoient mêlées avec la poudre d'or. Mais, quand on vint à vider celui où Camaralzaman avoit mis son talisman et qu'elle eut aperçu le talisman, elle en fut si fort surprise qu'elle s'évanouit.

La princesse Haïatalnefous et ses femmes secoururent la princesse Badoure, et la firent revenir à force de lui jeter de l'eau sur le visage. Lorsqu'elle eut repris tous ses sens, elle prit le talisman et le baisa à plusieurs reprises. Mais, comme elle ne vouloit rien dire devant les femmes de la princesse, qui ignoroient son déguisement, et qu'il étoit temps de se coucher, elle les congédia. « Princesse, dit-elle à Haïatalnefous dès qu'elles furent seules, après ce que je vous ai raconté de mon histoire, vous aurez bien connu sans doute que c'est à la vue de ce talisman que je me suis évanouie. C'est le mien, et celui qui nous a arrachés l'un de l'autre, le prince Camaralzaman mon cher mari et moi. Il a été la cause d'une séparation si douloureuse pour l'un et pour l'autre ; il va être, comme j'en suis persuadée, celle de notre réunion prochaine. »

Le lendemain, dès qu'il fut jour, la princesse Badoure envoya appeler le capitaine du vaisseau. Quand il fut venu : « Éclaircissez-moi davantage, lui dit-elle, touchant le marchand à qui appartenoient les olives que j'achetai hier. Vous me disiez, ce me semble, que vous l'aviez laissé à terre dans la ville des Idolâtres : pouvez-vous me dire ce qu'il y faisoit ?

— Sire, répondit le capitaine, je puis en assurer Votre Majesté, comme d'une chose que je sais par moi-même. J'étois convenu de son embarquement avec un jardinier extrêmement âgé, qui me dit que je le trouverois à son jardin dont il m'enseigna l'endroit, où il travailloit sous lui : c'est ce qui m'a obligé de dire à Votre Majesté qu'il étoit pauvre. J'ai été le chercher et l'avertir moi-même dans ce jardin de venir s'embarquer, et je lui ai parlé.

— Si cela est ainsi, reprit la princesse Badoure, il faut que vous remettiez à la voile dès aujourd'hui, que vous retourniez à la ville des Idolâtres, et que vous m'ameniez ici ce garçon jardinier qui est mon débiteur; sinon je vous déclare que je confisquerai non seulement les marchandises qui vous appartiennent et celles des marchands qui sont venus sur votre bord, mais même que votre vie et celle des marchands m'en répondront. Dès à présent on va par mon ordre apposer le sceau

aux magasins où elles sont, qui ne sera levé que quand vous m'aurez livré l'homme que je vous demande. C'est ce que j'avois à vous dire : allez, et faites ce que je vous commande. »

Le capitaine n'eut rien à répliquer à ce commandement, dont l'exécution devoit être d'un très grand dommage à ses affaires et à celles des marchands. Il le leur signifia, et ils ne s'empressèrent pas moins que lui à faire embarquer incessamment les provisions de vivres et d'eau dont il avoit besoin pour le voyage. Cela s'exécuta avec tant de diligence qu'il mit à la voile le même jour.

Le vaisseau eut une navigation très heureuse, et le capitaine prit si bien ses mesures qu'il arriva de nuit devant la ville des Idolâtres. Quand il s'en fut approché aussi près qu'il le jugea à propos, il ne fit pas jeter l'ancre ; mais, pendant que le vaisseau demeura en panne, il s'embarqua dans sa chaloupe, et alla descendre à terre en un endroit peu éloigné du port, d'où il se rendit au jardin de Camaralzaman avec six matelots des plus résolus.

Camaralzaman ne dormoit pas alors ; sa séparation d'avec la belle princesse de la Chine, sa femme, l'affligeoit à son ordinaire, et il détestoit le moment où il s'étoit laissé tenter par la curiosité, non pas de manier, mais même de toucher sa ceinture. Il passoit ainsi les momens consacrés au repos, lorsqu'il entendit frapper à la porte du jar-

din. Il y alla promptement à demi habillé, et il n'eut pas plus tôt ouvert que, sans lui dire mot, le capitaine et les matelots se saisirent de lui, le conduisirent à la chaloupe par force et le menèrent au vaisseau, qui remit à la voile dès qu'il y fut embarqué.

Camaralzaman, qui avoit gardé le silence jusqu'alors, de même que le capitaine et les matelots, demanda au capitaine, qu'il avoit reconnu, quel sujet il avoit de l'enlever avec tant de violence. « N'êtes-vous pas débiteur du roi de l'île d'Ébène? lui demanda le capitaine à son tour. — Moi, débiteur du roi de l'île d'Ébène! reprit Camaralzaman avec étonnement. Je ne le connois pas; jamais je n'ai eu affaire avec lui, et jamais je n'ai mis le pied dans son royaume. — C'est ce que vous devez savoir mieux que moi, repartit le capitaine. Vous lui parlerez vous-même; demeurez ici cependant, et prenez patience...... »

Scheherazade fut obligée de mettre fin à son discours en cet endroit, pour donner lieu au sultan des Indes de se lever et de se rendre à ses fonctions ordinaires. Elle le reprit la nuit suivante, et lui parla en ces termes :

CCXXVII^e NUIT.

Sire, le prince Camaralzaman fut enlevé de son jardin de la manière que je fis remarquer hier à Votre Majesté. Le vaisseau ne fut pas moins heureux à le porter à l'île d'Ébène qu'il l'avoit été à l'aller prendre dans la ville des Idolâtres. Quoiqu'il fût déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port, le capitaine ne laissa pas néanmoins de se débarquer d'abord, et de mener le prince Camaralzaman au palais, où il demanda d'être présenté au roi.

La princesse Badoure, qui s'étoit déjà retirée dans le palais intérieur, ne fut pas plus tôt avertie de son retour et de l'arrivée de Camaralzaman qu'elle sortit pour lui parler. D'abord elle jeta les yeux sur le prince Camaralzaman pour qui elle avoit versé tant de larmes depuis leur séparation, et elle le reconnut sous son méchant habit. Quant au prince, qui trembloit devant un roi, comme il le croyoit, à qui il avoit à répondre d'une dette imaginaire, il n'eut pas seulement la pensée que ce pût être celle qu'il désiroit si ardemment de retrouver. Si la princesse eût suivi son inclination, elle eût couru à lui, et se fût fait connoître en l'embrassant; mais elle se retint, et elle crut qu'il

étoit de l'intérêt de l'un et de l'autre de soutenir encore quelque temps le personnage du roi avant de se découvrir. Elle se contenta de le recommander à un officier qui étoit présent, et de le charger de prendre soin de lui et de le bien traiter jusqu'au lendemain.

Quand la princesse Badoure eut bien pourvu à ce qui regardoit le prince Camaralzaman, elle se tourna du côté du capitaine, pour reconnoître le service important qu'il lui avoit rendu ; elle chargea un autre officier d'aller sur-le-champ lever le sceau qui avoit été apposé à ses marchandises et à celles de ses marchands, et le renvoya avec le présent d'un riche diamant qui le récompensa beaucoup au delà de la dépense du voyage qu'il venoit de faire. Elle lui dit même qu'il n'avoit qu'à garder les mille pièces d'or payées pour les pots d'olives, et qu'elle sauroit bien s'en accommoder avec le marchand qu'il venoit d'amener.

Elle rentra enfin dans l'appartement de la princesse de l'île d'Ébène, à qui elle fit part de sa joie, en la priant néanmoins de lui garder encore le secret, et en lui faisant confidence des mesures qu'elle jugeoit à propos de prendre avant de se faire connoître au prince Camaralzaman, et de le faire connoître lui-même pour ce qu'il étoit. « Il y a, ajouta-t-elle, une si grande distance d'un jardinier à un grand prince, tel qu'il est, qu'il y auroit

du danger de le faire passer en un moment du dernier état du peuple à un si haut degré, quelque justice qu'il y ait de le faire. » Bien loin de lui manquer de fidélité, la princesse de l'île d'Ébène entra dans son dessein. Elle l'assura qu'elle y contribueroit elle-même avec un très grand plaisir, qu'elle n'avoit qu'à l'avertir de ce qu'elle souhaiteroit qu'elle fît.

Le lendemain, la princesse de la Chine, sous le nom, l'habit et l'autorité de roi de l'île d'Ébène, après avoir pris soin de faire mener le prince Camaralzaman au bain, de grand matin, et de lui faire prendre un habit d'émir ou gouverneur de province, le fit introduire dans le conseil, où il attira les yeux de tous les seigneurs qui étoient présens, par sa bonne mine et par l'air majestueux de toute sa personne.

La princesse Badoure elle-même fut charmée de le revoir aussi aimable qu'elle l'avoit vu tant de fois, et cela l'anima davantage à faire son éloge en plein conseil. Après qu'il eut pris place au rang des émirs par son ordre : « Seigneurs, dit-elle en s'adressant aux autres émirs, Camaralzaman, que je vous donne aujourd'hui pour collègue, n'est pas indigne de la place qu'il occupe parmi vous : je l'ai connu suffisamment dans mes voyages pour en répondre, et je puis assurer qu'il se fera connoître à vous-mêmes, autant par sa valeur et mille

autres belles qualités que par la grandeur de son génie. »

Camaralzaman fut extrêmement étonné quand il eut entendu que le roi de l'île d'Ébène, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme, encore moins pour sa chère princesse, l'avoit nommé et assuré qu'il le connoissoit, et qui étoit certain qu'il ne s'étoit rencontré avec lui en aucun endroit. Il le fut davantage des louanges excessives qu'il venoit de recevoir.

Ces louanges, néanmoins, prononcées par une bouche pleine de majesté, ne le déconcertèrent pas; il les reçut avec une modestie qui fit voir qu'il les méritoit, mais qu'elles ne lui donnoient pas de vanité. Il se prosterna devant le trône du roi, et, en se relevant : « Sire, dit-il, je n'ai point de termes pour remercier Votre Majesté du grand honneur qu'elle me fait, encore moins de tant de bontés. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les mériter. »

En sortant du conseil, ce prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel que la princesse Badoure avoit déjà fait meubler exprès pour lui. Il y trouva des officiers et des domestiques prêts à recevoir ses commandemens, et une écurie garnie de très beaux chevaux, le tout pour soutenir la dignité d'émir, dont il venoit d'être honoré ; et, quand il fut dans son cabinet, son intendant lui

présenta un coffre-fort plein d'or pour sa dépense. Moins il pouvoit concevoir par quel endroit lui venoit ce grand bonheur, plus il en étoit dans l'admiration ; et jamais il n'eut la pensée que la princesse de la Chine en fût la cause.

Au bout de deux ou trois jours, la princesse Badoure, pour donner au prince Camaralzaman plus d'accès près de sa personne, et en même temps plus de distinction, le gratifia de la charge de grand trésorier qui venoit de vaquer. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d'intégrité, en obligeant cependant tout le monde, qu'il s'acquit non seulement l'amitié de tous les seigneurs de la cour, mais même qu'il gagna le cœur de tout le peuple par sa droiture et par ses largesses.

Camaralzaman eût été le plus heureux de tous les hommes de se voir dans une si haute faveur auprès d'un roi étranger, comme il se l'imaginoit, et d'être auprès de tout le monde dans une considération qui augmentoit tous les jours, s'il eût possédé sa princesse. Au milieu de son bonheur, il ne cessoit de s'affliger de n'apprendre d'elle aucune nouvelle dans un pays où il sembloit qu'elle devoit avoir passé depuis le temps qu'il s'étoit séparé d'avec elle d'une manière si affligeante pour l'un et pour l'autre. Il auroit pu se douter de quelque chose, si la princesse Badoure eût conservé le nom de Camaralzaman qu'elle avoit pris

avec son habit ; mais elle l'avoit changé en montant sur le trône, et s'étoit donné celui d'Armanos pour faire honneur à l'ancien roi son beau-père. De la sorte, on ne la connoissoit plus que sous le nom de roi Armanos le Jeune, et il n'y avoit que quelques courtisans qui se souvinssent du nom de Camaralzaman dont elle se faisoit appeler en arrivant à la cour de l'île d'Ébène. Camaralzaman n'avoit pas encore eu assez de familiarité avec eux pour s'en instruire ; mais à la fin il pouvoit l'avoir.

Comme la princesse Badoure craignoit que cela n'arrivât, et qu'elle étoit bien aise que Camaralzaman ne fût redevable de sa reconnoissance qu'à elle seule, elle résolut de mettre fin à ses propres tourmens et à ceux qu'elle savoit qu'il souffroit. En effet, elle avoit remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenoit avec lui des affaires qui dépendoient de sa charge, il poussoit de temps en temps des soupirs qui ne pouvoient s'adresser qu'à elle. Elle vivoit elle-même dans une contrainte dont elle étoit résolue de se délivrer sans différer plus longtemps. D'ailleurs l'amitié des seigneurs, le zèle et l'affection du peuple, tout contribuoit à lui mettre la couronne de l'île d'Ébène sur la tête sans obstacle.

La princesse Badoure n'eut pas plus tôt pris cette résolution de concert avec la princesse Haïatalnefous qu'elle prit le prince Camaralzaman en parti-

culier le même jour : « Camaralzaman, lui dit-elle, j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire de longue discussion, sur laquelle j'ai besoin de votre conseil. Comme je ne vois pas que je puisse le faire plus commodément que la nuit, venez ce soir, et avertissez qu'on ne vous attende pas, j'aurai soin de vous donner un lit. »

Camaralzaman ne manqua pas de se trouver au palais à l'heure que la princesse Badoure lui avoit marquée. Elle le fit entrer avec elle dans le palais intérieur ; et, après qu'elle eut dit au chef des eunuques, qui se préparoit à la suivre, qu'elle n'avoit point besoin de son service, et qu'il tînt seulement la porte fermée, elle le mena dans un autre appartement que celui de la princesse Haïatalnefous, où elle avoit coutume de coucher.

Quand le prince et la princesse furent dans la chambre où il y avoit un lit, et que la porte fut fermée, la princesse tira le talisman d'une petite boîte, et, en le présentant à Camaralzaman : « Il n'y a pas longtemps, lui dit-elle, qu'un astrologue m'a fait présent de ce talisman ; comme vous êtes habile en toutes choses, vous pourrez bien me dire à quoi il est propre. »

Camaralzaman prit le talisman, et s'approcha d'une bougie pour le considérer. Dès qu'il l'eut reconnu avec une surprise qui fit plaisir à la princesse : « Sire, s'écria-t-il, Votre Majesté me de-

mande à quoi ce talisman est propre ? Hélas ! il est propre à me faire mourir de douleur et de chagrin, si je ne trouve bientôt la princesse la plus charmante et la plus aimable qui ait jamais paru sous le ciel, à qui il a appartenu et dont il m'a causé la perte ! Il me l'a causée par une aventure étrange, dont le récit toucheroit Votre-Majesté de compassion pour un mari et pour un amant infortuné comme moi, si elle vouloit se donner la patience de l'entendre.

— Vous m'en entretiendrez une autre fois, reprit la princesse ; mais je suis bien aise, ajouta-t-elle, de vous dire que j'en sais déjà quelque chose : je reviens à vous, attendez-moi un moment. »

En disant ces paroles, la princesse Badoure entra dans un cabinet où elle quitta le turban royal, et, après avoir pris en peu de momens une coiffure et un habillement de femme, avec la ceinture qu'elle avoit le jour de leur séparation, elle rentra dans la chambre.

Le prince Camaralzaman reconnut d'abord sa chère princesse, courut à elle, et, en l'embrassant tendrement : « Ah ! s'écria-t-il, que je suis obligé au roi de m'avoir surpris si agréablement !

— N'attendez pas de revoir le roi, reprit la princesse en l'embrassant à son tour les larmes aux yeux ; en me voyant vous voyez le roi. Asseyons-nous, que je vous explique cette énigme. »

Ils s'assirent, et la princesse raconta au prince la résolution qu'elle avoit prise dans la prairie où ils avoient campé ensemble la dernière fois, dès qu'elle eut connu qu'elle l'attendroit inutilement; de quelle manière elle l'avoit exécutée jusqu'à son arrivée à l'île d'Ébène, où elle avoit été obligée d'épouser la princesse Haïatalnefous, et d'accepter la couronne que le roi Armanos lui avoit offerte en conséquence de son mariage; comment la princesse, dont elle lui exagéra le mérite, avoit reçu la déclaration qu'elle lui avoit faite de son sexe, et enfin l'aventure du talisman trouvé dans un des pots d'olives et de poudre d'or qu'elle avoit achetés, qui lui avoit donné lieu de l'envoyer prendre dans la ville des Idolâtres.

Quand la princesse Badoure eut achevé, elle voulut que le prince lui apprît par quelle aventure le talisman avoit été cause de leur séparation ; il la satisfit, et, quand il eut fini, il se plaignit à elle d'une manière obligeante de la cruauté qu'elle avoit eue de le faire languir si longtemps. Elle lui en apporta les raisons dont nous avons parlé ; après quoi, comme il étoit fort tard, ils se couchèrent...

Scheherazade s'interrompit à ces dernières paroles, à cause du jour qu'elle voyoit paroître; elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXVIIIe NUIT.

Sire, la princesse Badoure et le prince Camaralzaman se levèrent le lendemain dès qu'il fut jour. Mais la princesse quitta l'habillement royal pour reprendre l'habit de femme, et, lorsqu'elle fut habillée, elle envoya le chef des eunuques prier le roi Armanos, son beau-père, de prendre la peine de venir à son appartement.

Quand le roi Armanos fut arrivé, sa surprise fut fort grande de voir une dame qui lui étoit inconnue et le grand trésorier, à qui il n'appartenoit pas d'entrer dans le palais intérieur, non plus qu'à aucun seigneur de la cour. En s'asseyant, il demanda où étoit le roi.

« Sire, reprit la princesse, hier j'étois le roi, et aujourd'hui je ne suis que princesse de la Chine, femme du véritable prince Camaralzaman, fils véritable du roi Schahzaman. Si Votre Majesté veut bien se donner la patience d'entendre notre histoire de l'un et de l'autre, j'espère qu'elle ne me condamnera pas de lui avoir fait une tromperie si innocente. » Le roi Armanos lui donna audience, l'écouta avec étonnement depuis le commencement jusqu'à la fin.

En achevant : « Sire, ajouta la princesse, quoi-

que dans notre religion les femmes s'accommodent peu de la liberté qu'ont les maris de prendre plusieurs femmes, si néanmoins Votre Majesté consent de donner la princesse Haïatalnefous, sa fille, en mariage au prince Camaralzaman, je lui cède de bon cœur le rang et la qualité de reine qui lui appartient de droit, et me contente du second rang. Quand cette préférence ne lui appartiendroit pas, je ne laisserois pas de la lui accorder après l'obligation que je lui ai du secret qu'elle m'a gardé avec tant de générosité. Si Votre Majesté s'en remet à son consentement, je l'ai déjà prévenue là-dessus, et je suis caution qu'elle en sera très contente. »

Le roi Armanos écouta le discours de la princesse Badoure avec admiration ; et, quand elle eut achevé : « Mon fils, dit-il au prince Camaralzaman en se tournant de son côté, puisque la princesse Badoure votre femme, que j'avois regardée jusqu'à présent comme mon gendre par une tromperie dont je ne puis me plaindre, m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille, il ne me reste plus que de savoir si vous voulez bien l'épouser aussi, et accepter la couronne que la princesse Badoure mériteroit de porter toute sa vie, si elle n'aimoit mieux la quitter pour l'amour de vous.— Sire, répondit le prince Camaralzaman, quelque passion que j'aie de revoir le roi mon père, les

obligations que j'ai à Votre Majesté et à la princesse Haïatalnefous sont si essentielles que je ne puis lui rien refuser. »

Camaralzaman fut proclamé roi, et marié le même jour avec de grandes magnificences, et fut très satisfait de la beauté, de l'esprit et de l'amour de la princesse Haïatalnefous.

Dans la suite, les deux reines continuèrent de vivre ensemble avec la même amitié et la même union qu'auparavant, et furent très satisfaites de l'égalité que le roi Camaralzaman gardoit à leur égard en partageant son lit avec elles alternativement.

Elles lui donnèrent chacune un fils la même année, presque en même temps; et la naissance des deux princes fut célébrée avec de grandes réjouissances. Camaralzaman donna le nom d'Amgiad au premier, dont la reine Badoure étoit accouchée, et celui d'Assad à celui que la reine Haïatalnefous avoit mis au monde.

HISTOIRE

DES PRINCES AMGIAD ET ASSAD

Les deux princes furent élevés avec grand soin, et, lorsqu'ils furent en âge, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs dans les sciences et dans les beaux-arts, que le roi Camaralzaman voulut qu'on leur enseignât, et que le même maître dans chaque exercice. La forte amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre dès leur enfance avoit donné lieu à cette uniformité qui l'augmenta davantage.

En effet, lorsqu'ils furent en âge d'avoir chacun une maison séparée, ils étoient unis si étroitement qu'ils supplièrent le roi Camaralzaman, leur père, de leur en accorder une seule pour tous deux. Ils l'obtinrent, et ainsi ils eurent les mêmes officiers, les mêmes domestiques, les mêmes équipages, le même appartement et la même table. Insensiblement, Camaralzaman avoit pris une si grande confiance en leur capacité et en leur droiture que, lorsqu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il ne faisoit pas difficulté de les charger du

soin de présider au conseil alternativement toutes les fois qu'il faisoit des parties de chasse de plusieurs jours.

Comme les deux princes étoient également beaux et bien faits, dès leur enfance les deux reines avoient conçu pour eux une tendresse incroyable, de manière néanmoins que la princesse Badoure avoit plus de penchant pour Assad, fils de la reine Haïatalnefous, que pour Amgiad, son propre fils, et que la reine Haïatalnefous en avoit plus pour Amgiad que pour Assad, qui étoit le sien.

Les reines ne prirent d'abord ce penchant que pour une amitié qui procédoit de l'excès de celle qu'elles conservoient toujours l'une pour l'autre; mais, à mesure que les princes avancèrent en âge, elle se tourna peu à peu en une forte inclination, et cette inclination enfin en un amour des plus violens, lorsqu'ils parurent à leurs yeux avec des grâces qui achevèrent de les aveugler. Toute l'infamie de leur passion leur étoit connue; elles firent aussi de grands efforts pour y résister; mais la familiarité avec laquelle elles les voyoient tous les jours, et l'habitude de les admirer dès leur enfance, de les louer, de les caresser, dont il n'étoit plus en leur pouvoir de se défaire, les embrasèrent d'amour à un point qu'elles en perdirent le sommeil, le boire et le manger. Pour leur malheur, et pour le malheur des princes mêmes, les princes, ac-

coutumés à leurs manières, n'eurent pas le moindre soupçon de cette flamme détestable.

Comme les deux reines ne s'étoient pas fait un secret de leur passion, et qu'elles n'avoient pas le front de le déclarer de bouche au prince que chacune aimoit en particulier, elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet, et, pour l'exécution d'un dessein si pernicieux, elles profitèrent de l'absence du roi Camaralzaman pour une chasse de trois ou quatre jours.

Le jour du départ du roi, le prince Amgiad présida au conseil, et rendit la justice jusqu'à deux ou trois heures après midi. A la sortie du conseil, comme il rentroit dans le palais, un eunuque le prit en particulier et lui présenta un billet de la part de la reine Haïatalnefous. Amgiad le prit et le lut avec horreur. « Quoi ! perfide, dit-il à l'eunuque en achevant de lire et en tirant le sabre, est-ce là la fidélité que tu dois à ton maître et à ton roi ? » En disant ces paroles, il lui trancha la tête.

Après cette action, Amgiad, transporté de colère, alla trouver la reine Badoure, sa mère, d'un air qui marquoit son ressentiment, lui montra le billet, et l'informa du contenu, après lui avoir dit de quelle part il venoit. Au lieu de l'écouter, la reine Badoure se mit en colère elle-même. « Mon fils, reprit-elle, ce que vous me dites est une ca-

lomnie et une imposture : la reine Haïatalnefous est sage, et je vous trouve bien hardi de me parler contre elle avec cette insolence. » Le prince s'emporta contre la reine sa mère à ces paroles. « Vous êtes toutes plus méchantes les unes que les autres ! s'écria-t-il ; si je n'étois retenu par le respect que je dois au roi mon père, ce jour seroit le dernier de la vie d'Haïatalnefous. »

La reine Badoure pouvoit bien juger de l'exemple de son fils Amgiad que le prince Assad, qui n'étoit pas moins vertueux, ne recevroit pas plus favorablement la déclaration semblable qu'elle avoit à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de persister dans un dessein si abominable, et elle lui écrivit aussi un billet le lendemain, qu'elle confia à une vieille qui avoit entrée dans le palais.

La vieille prit aussi son temps de rendre le billet au prince Assad à la sortie du conseil, où il venoit de présider à son tour. Le prince le prit, et, en le lisant, il se laissa emporter à la colère si vivement que, sans se donner le temps d'achever, il tira son sabre et punit la vieille comme elle le méritoit. Il courut à l'appartement de la reine Haïatalnefous, sa mère, le billet à la main ; il voulut le lui montrer, mais elle ne lui en donna pas le temps, ni même celui de parler. « Je sais ce que vous me voulez, s'écria-t-elle, et vous êtes aussi impertinent que votre frère Amgiad. Allez, reti-

rez-vous, et ne paroissez jamais devant moi. »

Assad demeura interdit à ces paroles auxquelles il ne s'étoit pas attendu, et elles le mirent dans un transport dont il fut sur le point de donner des marques funestes ; mais il se retint et se retira sans répliquer, de crainte qu'il ne lui échappât de dire quelque chose d'indigne de sa grandeur d'âme. Comme le prince Amgiad avoit eu la retenue de ne lui rien dire du billet qu'il avoit reçu le jour d'auparavant, et que ce que la reine sa mère venoit de lui dire lui faisoit comprendre qu'elle n'étoit pas moins criminelle que la reine Badoure, il alla lui faire un reproche obligeant de sa discrétion et mêler sa douleur avec la sienne.

Les deux reines, au désespoir d'avoir trouvé dans les deux princes une vertu qui devoit les faire rentrer en elles-mêmes, renoncèrent à tous les sentimens de la nature et de mères, et concertèrent ensemble de les faire périr. Elles firent accroire à leurs femmes qu'ils avoient entrepris de les forcer : elles en firent toutes les feintes par leurs larmes, par leurs cris et par les malédictions qu'elles leur donnoient, et se couchèrent dans un même lit, comme si la résistance qu'elles feignirent aussi d'avoir faite les eût réduites aux abois...

« Mais, Sire, dit ici Scheherazade, le jour paroît et m'impose silence. » Elle se tut ; et la nuit suivante

elle poursuivit la même histoire, et dit au sultan des Indes :

CCXXIXe NUIT.

Sire, nous laissâmes hier les deux reines dénaturées dans la résolution détestable de perdre les deux princes leurs fils. Le lendemain, le roi Camaralzaman, à son retour de la chasse, fut dans un grand étonnement de les trouver couchées ensemble, éplorées, et dans un état qu'elles surent bien contrefaire, qui le toucha de compassion. Il leur demanda avec empressement ce qui leur étoit arrivé.

A cette demande, les dissimulées reines redoublèrent leurs gémissemens et leurs sanglots ; et, après qu'il les eut bien pressées, la reine Badoure prit enfin la parole : « Sire, dit-elle, de la juste douleur dont nous sommes affligées, nous ne devrions plus voir le jour après l'outrage que les princes vos fils nous ont fait par une brutalité qui n'a pas d'exemple. Par un complot indigne de leur naissance, votre absence leur a donné la hardiesse et l'insolence d'attenter à notre honneur. Que Votre Majesté nous dispense d'en dire davantage ; notre affliction suffira pour lui faire comprendre le reste. »

Le roi fit appeler les deux princes, et il leur eût ôté la vie de sa propre main si l'ancien roi Armanos, son beau-père, qui étoit présent, ne lui eût retenu le bras. « Mon fils, lui dit-il, que pensez-vous faire? Voulez-vous ensanglanter vos mains et votre palais de votre propre sang? Il y a d'autres moyens de les punir, s'il est vrai qu'ils soient criminels. » Il tâcha de l'apaiser, et il le pria de bien examiner s'il étoit certain qu'ils eussent commis le crime dont on les accusoit.

Camaralzaman put bien gagner sur lui-même de n'être pas le bourreau de ses propres enfans; mais, après les avoir fait arrêter, il fit venir sur le soir un émir nommé Giondar, qu'il chargea d'aller leur ôter la vie hors de la ville, de tel côté et si loin qu'il lui plairoit, et de ne pas revenir qu'il n'apportât leurs habits pour marque de l'exécution de l'ordre qu'il lui donnoit.

Giondar marcha toute la nuit, et le lendemain matin, quand il eut mis pied à terre, il signifia aux princes, les larmes aux yeux, l'ordre qu'il avoit. « Princes, leur dit-il, cet ordre est bien cruel, et c'est pour moi une mortification des plus sensibles d'avoir été choisi pour en être l'exécuteur : plût à Dieu que je pusse m'en dispenser ! — Faites votre devoir, reprirent les princes ; nous savons bien que vous n'êtes pas la cause de notre mort : nous vous la pardonnons de bon cœur. »

En disant ces paroles, les princes s'embrassèrent, et se dirent le dernier adieu avec tant de tendresse qu'ils furent longtemps sans se séparer. Le prince Assad se mit le premier en état de recevoir le coup de la mort. « Commencez par moi, dit-il, Giondar ; que je n'aie pas la douleur de voir mourir mon cher frère Amgiad. » Amgiad s'y opposa, et Giondar ne put sans verser des larmes plus qu'auparavant être témoin de leur contestation, qui marquoit combien leur amitié étoit sincère et parfaite.

Ils terminèrent enfin cette déférence réciproque si touchante, et ils prièrent Giondar de les lier ensemble et de les mettre dans la situation la plus commode pour leur donner le coup de la mort en même temps. « Ne refusez pas, ajoutèrent-ils, de donner cette consolation de mourir ensemble à deux frères infortunés qui, jusqu'à leur innocence, n'ont rien eu que de commun depuis qu'ils sont au monde. »

Giondar accorda aux deux princes ce qu'ils souhaitoient : il les lia, et, quand il les eut mis dans l'état qu'il crut le plus à son avantage pour ne pas manquer de leur couper la tête d'un seul coup, il leur demanda s'ils avoient quelque chose à lui commander avant de mourir.

« Nous ne vous prions que d'une seule chose, répondirent les deux princes : c'est de bien assurer

le roi notre père, à votre retour, que nous mourons innocens, mais que nous ne lui imputons pas l'effusion de notre sang. En effet, nous savons qu'il n'est pas bien informé de la vérité du crime dont nous sommes accusés. » Giondar leur promit qu'il n'y manqueroit pas, et en même temps il tira son sabre. Son cheval, qui étoit lié à un arbre près de lui, épouvanté de cette action et de l'éclat du sabre, rompit sa bride, s'échappa, et se mit à courir de toute sa force par la campagne.

C'étoit un cheval de grand prix et richement harnaché, que Giondar auroit été bien fâché de perdre. Troublé de cet accident, au lieu de couper la tête aux princes, il jeta le sabre et courut après pour le rattraper.

Le cheval, qui étoit vigoureux, fit plusieurs caracoles devant Giondar, et il le mena jusqu'à un bois où il se jeta. Giondar l'y suivit, et le hennissement du cheval éveilla un lion qui dormoit; le lion accourut, et, au lieu d'aller au cheval, il vint droit à Giondar, dès qu'il l'eut aperçu.

Giondar ne songea plus à son cheval : il fut dans un plus grand embarras pour la conservation de sa vie, en évitant l'attaque du lion, qui ne le perdit pas de vue, et qui le suivoit de près au travers des arbres. « Dans cette extrémité, Dieu ne m'enverroit pas ce châtiment, disoit-il en lui-même, si les princes à qui l'on m'a commandé d'ôter la vie n'é-

toient pas innocens ; et, pour mon malheur, je n'ai pas mon sabre pour me défendre. »

Pendant l'éloignement de Giondar, les deux princes furent pressés également d'une soif ardente, causée par la frayeur de la mort, nonobstant leur résolution généreuse de subir l'ordre cruel du roi leur père. Le prince Amgiad fit remarquer au prince son frère qu'ils n'étoient pas loin d'une source d'eau, et lui proposa de se délier et d'aller boire. « Mon frère, reprit le prince Assad, pour le peu de temps que nous avons encore à vivre, ce n'est pas la peine d'étancher notre soif, nous la supporterons bien encore quelques momens. »

Sans avoir égard à cette remontrance, Amgiad se délia et délia le prince son frère malgré lui ; ils allèrent à la source ; et, après qu'ils se furent rafraîchis, ils entendirent le rugissement du lion et de grands cris dans le bois où le cheval et Giondar étoient entrés. Amgiad prit aussitôt le sabre dont Giondar s'étoit débarrassé. « Mon frère, dit-il à Assad, courons au secours du malheureux Giondar ; peut-être arriverons-nous assez tôt pour le délivrer du péril où il est. »

Les deux princes ne perdirent pas de temps, et ils arrivèrent dans le même moment que le lion venoit d'abattre Giondar. Le lion, qui vit que le prince Amgiad avançoit vers lui le sabre levé, lâcha sa prise, et vint droit à lui avec furie ; le prince le

reçut avec intrépidité, et lui donna un coup avec tant de force et d'adresse qu'il le fit tomber mort.

Dès que Giondar eut connu que c'étoit aux deux princes qu'il devoit la vie, il se jeta à leurs pieds, et les remercia de la grande obligation qu'il leur avoit, en des termes qui marquoient sa parfaite reconnoissance. « Princes, leur dit-il en se relevant et en leur baisant les mains les larmes aux yeux, Dieu me garde d'attenter à votre vie après le secours si obligeant et si éclatant que vous venez de me donner ! Jamais on ne reprochera à l'émir Giondar d'avoir été coupable d'une si grande ingratitude.

— Le service que nous vous avons rendu, reprirent les princes, ne doit pas vous empêcher d'exécuter votre ordre. Reprenons auparavant votre cheval, et retournons au lieu où vous nous aviez laissés. » Ils n'eurent pas de peine à reprendre le cheval qui avoit passé sa fougue et qui s'étoit arrêté. Mais, quand ils furent de retour près de la source, quelques prières et quelque instance qu'ils fissent, ils ne purent jamais persuader à l'émir Giondar de les faire mourir. « La seule chose que je prends la liberté de vous demander, leur dit-il, et que je vous supplie de m'accorder, c'est de vous accommoder de ce que je puis vous partager de mon habit, de me donner chacun le

vôtre, et de vous sauver si loin que le roi votre père n'entende jamais parler de vous. »

Les princes furent contraints de se rendre à ce qu'il voulut, et, après qu'ils lui eurent donné leur habit l'un et l'autre, et qu'ils se furent couverts de ce qu'il leur donna du sien, l'émir Giondar leur donna ce qu'il avoit sur lui d'or et d'argent, et prit congé d'eux.

Quand l'émir Giondar se fut séparé d'avec les princes, il passa par le bois, où il teignit leurs habits du sang du lion, et continua son chemin jusqu'à la capitale de l'île d'Ébène. A son arrivée, le roi Camaralzaman lui demanda s'il avoit été fidèle à exécuter l'ordre qu'il lui avoit donné. « Sire, répondit Giondar en lui présentant les habits des deux princes, en voici les témoignages !

— Dites-moi, reprit le roi, de quelle manière ils ont reçu le châtiment dont je les ai fait punir. — Sire, reprit-il, ils l'ont reçu avec une constance admirable, et avec une résignation aux décrets de Dieu, qui marquoit la sincérité avec laquelle ils faisoient profession de leur religion, mais particulièrement avec un grand respect pour Votre Majesté, et avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort. — Nous mourons innocens, « disoient-ils, mais nous n'en murmurons pas. « Nous recevons notre mort de la main de Dieu, « et nous la pardonnons au roi notre père : nous

« savons très bien qu'il n'a pas été bien informé de « la vérité. »

Camaralzaman, sensiblement touché de ce récit de l'émir Giondar, s'avisa de fouiller dans les poches des habits des deux princes, et il commença par celui d'Amgiad. Il y trouva un billet qu'il ouvrit et qu'il lut. Il n'eut pas plus tôt connu que la reine Haïatalnefous l'avoit écrit, non seulement à son écriture, mais même à un petit peloton de ses cheveux qui étoit dedans, qu'il frémit. Il fouilla ensuite dans celles d'Assad en tremblant, et le billet de la reine Badoure, qu'il y trouva, le frappa d'un étonnement si prompt et si vif qu'il s'évanouit.....

La sultane Scheherazade, qui s'aperçut à ces derniers mots que le jour paroissoit, cessa de parler et garda le silence. Elle reprit la suite de l'histoire la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXX^e NUIT.

Sire, jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès qu'il fut revenu de son évanouissement. « Qu'as-tu fait, père barbare! s'écria-t-il; tu as massacré tes propres enfans! Enfans innocens! Leur sagesse, leur mo-

destie, leur obéissance, leur soumission à toutes tes volontés, leur vertu, ne te parloient-elles pas assez pour leur défense? Père aveuglé, mérites-tu que la terre te porte après un crime si exécrable ? Je me suis jeté moi-même dans cette abomination, et c'est le châtiment dont Dieu m'afflige pour n'avoir pas persévéré dans l'aversion contre les femmes avec laquelle j'étois né. Je ne laverai pas votre crime dans votre sang, comme vous le mériteriez, femmes détestables : non, vous n'êtes pas dignes de ma colère. Mais que le Ciel me confonde si jamais je vous revois ! »

Le roi Camaralzaman fut très religieux à ne pas contrevenir à son serment. Il fit passer les deux reines le même jour dans un appartement séparé, où elles demeurèrent sous bonne garde, et de sa vie il n'approcha d'elles.

Pendant que le roi Camaralzaman s'affligeoit ainsi de la perte des princes ses fils, dont il étoit lui-même l'auteur par un emportement trop inconsidéré, les deux princes erroient par les déserts, en évitant d'approcher des lieux habités et la rencontre de toutes sortes de personnes; ils ne vivoient que d'herbes et de fruits sauvages, et ne buvoient que de méchante eau de pluie qu'ils trouvoient dans des creux de rochers. Pendant la nuit, pour se garder des bêtes féroces, ils dormoient et veilloient tour à tour.

Au bout d'un mois, ils arrivèrent au pied d'une montagne affreuse, toute de pierre noire et inaccessible comme il leur paroissoit. Ils aperçurent néanmoins un chemin frayé; mais ils le trouvèrent si étroit et si difficile qu'ils n'osèrent hasarder de s'y engager. Dans l'espérance d'en trouver un moins rude, ils continuèrent de côtoyer la montagne, et marchèrent pendant cinq jours; mais la peine qu'ils se donnèrent fut inutile : ils furent contraints de revenir à ce chemin qu'ils avoient négligé. Ils le trouvèrent si peu praticable qu'ils délibérèrent longtemps avant de s'engager à monter. Ils s'encouragèrent enfin, et ils montèrent.

Plus les deux princes avançoient, plus il leur sembloit que la montagne étoit haute et escarpée, et ils furent tentés plusieurs fois d'abandonner leur entreprise. Quand l'un étoit las et que l'autre s'en apercevoit, celui-ci s'arrêtoit, et ils reprenoient haleine ensemble. Quelquefois ils étoient tous deux si fatigués que les forces leur manquoient; alors ils ne songeoient plus à continuer de monter, mais à mourir de fatigue et de lassitude. Quelques momens après, sentant leurs forces un peu revenues, ils s'animoient et reprenoient leur chemin.

Malgré leur diligence, leur courage et leurs efforts, il ne leur fut pas possible d'arriver au sommet de tout le jour. La nuit les surprit, et le prince

Assad se trouva si fatigué et si épuisé de forces qu'il demeura tout court. « Mon frère, dit-il au prince Amgiad, je n'en puis plus, je vais rendre l'âme. — Reposons-nous autant qu'il vous plaira, reprit Amgiad en s'arrêtant avec lui, et prenez courage. Vous voyez qu'il ne nous reste plus beaucoup à monter, et que la lune nous favorise. »

Après une bonne demi-heure de repos, Assad fit un nouvel effort; ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils firent encore une pause. Amgiad se leva le premier, et en avançant il vit un arbre à peu de distance. Il alla jusque-là, et trouva que c'étoit un grenadier chargé de grosses grenades et qu'il y avoit une fontaine au pied. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Assad, et l'amena sous l'arbre près de la fontaine. Ils se rafraîchirent chacun en mangeant une grenade, après quoi ils s'endormirent.

Le lendemain matin, quand les princes furent éveillés : « Allons, mon frère, dit Amgiad à Assad, poursuivons notre chemin; je vois que la montagne est bien plus aisée de ce côté que de l'autre, et nous n'avons qu'à descendre. » Mais Assad étoit tellement fatigué du jour précédent qu'il ne lui fallut pas moins de trois jours pour se remettre entièrement. Ils les passèrent en s'entretenant, comme ils avoient déjà fait plusieurs fois, de l'amour désordonné de leurs mères qui les avoit ré-

duits à un état si déplorable. « Mais, disoient-ils, si Dieu s'est déclaré pour nous d'une manière si visible, nous devons supporter nos maux avec patience et nous consoler par l'espérance qu'il nous en fera trouver la fin. »

Les trois jours passés, les deux frères se remirent en chemin; et, comme la montagne étoit de ce côté-là à plusieurs étages de grandes campagnes, ils mirent cinq jours avant d'arriver à la plaine. Ils découvrirent enfin une grande ville avec beaucoup de joie. « Mon frère, dit alors Amgiad à Assad, n'êtes-vous pas de même avis que moi, que vous demeuriez en quelque endroit hors de la ville où je viendrai vous retrouver, pendant que j'irai prendre langue et m'informer comment s'appelle cette ville, en quel pays nous sommes? et, en revenant, j'aurai soin d'apporter des vivres : il est bon de ne pas y entrer d'abord tous deux, au cas qu'il y ait du danger à craindre.

— Mon frère, repartit Assad, j'approuve fort votre conseil, il est sage et plein de prudence; mais, si l'un de nous deux doit se séparer pour cela, jamais je ne souffrirai que ce soit vous, et vous permettrez que je m'en charge. Quelle douleur ne seroit-ce pas pour moi s'il vous arrivoit quelque chose!

— Mais, mon frère, repartit Amgiad, la même chose que vous craignez pour moi, je dois la

craindre pour vous. Je vous supplie de me laisser faire et de m'attendre avec patience. — Je ne le permettrai jamais, répliqua Assad, et, s'il m'arrive quelque chose, j'aurai la consolation de savoir que vous serez en sûreté. » Amgiad fut obligé de céder, et il s'arrêta sous des arbres au pied de la montagne.

Le prince Assad prit de l'argent dans la bourse dont Amgiad étoit chargé, et continua son chemin jusqu'à la ville. Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue qu'il joignit un vieillard vénérable, bien mis, et qui avoit une canne à la main. Comme il ne douta pas que ce ne fût un homme de distinction et qui ne voudroit pas le tromper, il l'aborda. « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique. »

Le vieillard regarda le prince en souriant : « Mon fils, lui dit-il, apparemment que vous êtes étranger? Vous ne me feriez pas cette demande si cela n'étoit. — Oui, Seigneur, je suis étranger, reprit Assad. — Soyez le bien venu, repartit le vieillard : notre pays est bien honoré de ce qu'un jeune homme bien fait comme vous a pris la peine de le venir voir. Dites-moi, quelle affaire avez-vous à la place publique?

— Seigneur, répliqua Assad, il y a près de deux mois qu'un frère que j'ai, et moi, nous sommes partis d'un pays fort éloigné d'ici. Depuis ce temps-là, nous n'avons pas discontinué de mar-

cher, et nous ne faisons que d'arriver aujourd'hui. Mon frère, fatigué d'un si long voyage, est demeuré au pied de la montagne, et je viens chercher des vivres pour lui et pour moi.

— Mon fils, repartit encore le vieillard, vous êtes venu le plus à propos du monde, et je m'en réjouis pour l'amour de vous et de votre frère. J'ai fait aujourd'hui un grand régal à plusieurs de mes amis, dont il est resté une quantité de mets où personne n'a touché. Venez avec moi, je vous donnerai bien à manger; et, quand vous aurez fait, je vous donnerai encore pour vous et pour votre frère de quoi vivre plusieurs jours. Ne prenez donc pas la peine d'aller dépenser votre argent à la place, les voyageurs n'en ont jamais trop. Avec cela, pendant que vous mangerez, je vous informerai des particularités de notre ville mieux que personne. Une personne comme moi, qui a passé par toutes les charges les plus honorables avec distinction, ne doit pas les ignorer. Vous devez bien vous réjouir aussi de ce que vous vous êtes adressé à moi plutôt qu'à un autre : car je vous dirai en passant que tous nos citoyens ne sont pas faits comme moi ; il y en a, je vous assure, de bien méchans. Venez donc, je veux vous faire connoître la différence qu'il y a entre un honnête homme comme je le suis, et bien des gens qui se vantent de l'être et ne le sont pas.

— Je vous suis infiniment obligé, reprit le prince Assad, de la bonne volonté que vous me témoignez : je me remets entièrement à vous, et je suis prêt d'aller où il vous plaira. »

Le vieillard, en continuant de marcher avec Assad à côté de lui, rioit en sa barbe ; et, de crainte qu'Assad ne s'en aperçût, il l'entretenoit de plusieurs choses, afin qu'il demeurât dans la bonne opinion qu'il avoit conçue pour lui, entre autres : « Il faut avouer, lui disoit-il, que votre bonheur est grand de vous être adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je loue Dieu de ce que vous m'avez rencontré : vous saurez pourquoi je vous dis cela quand vous serez chez moi. »

Le vieillard arriva enfin à sa maison, et introduisit Assad dans une grande salle où il vit quarante vieillards, qui faisoient un cercle autour d'un feu allumé qu'ils adoroient.

A ce spectacle, le prince Assad n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes assez dépourvus de bon sens pour rendre leur culte à la créature préférablement au Créateur, que de frayeur de se voir trompé et de se trouver dans un lieu si abominable.

Pendant qu'Assad étoit immobile de l'étonnement où il étoit, le rusé vieillard salua les quarante vieillards. « Dévots adorateurs du feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban ? ajouta-t-il. Qu'on le fasse venir. »

A ces paroles prononcées assez haut, un noir qui les entendit de dessous la salle parut ; et ce noir, qui étoit Gazban, n'eut pas plus tôt aperçu le désolé Assad qu'il comprit pourquoi il avoit été appelé. Il courut à lui, le jeta par terre d'un soufflet qu'il lui donna, et le lia par les bras avec une diligence merveilleuse. Quand il eut achevé : « Mène-le là-bas, lui commanda le vieillard, et ne manque pas de dire à mes filles Bostane et Cavame de lui bien donner la bastonnade chaque jour, avec un pain le matin et un autre le soir pour toute nourriture : c'en est assez pour le faire vivre jusqu'au départ du vaisseau pour la mer Bleue et pour la montagne du Feu ; nous en ferons un sacrifice agréable à notre divinité..... »

La sultane Scheherazade ne passa pas plus outre pour cette nuit, à cause du jour qui paroissoit. Elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXIe NUIT.

Sire, dès que le vieillard eut donné l'ordre cruel par où j'achevai hier de parler, Gazban se saisit d'Assad en le maltraitant, le fit descendre sous la

salle, et, après l'avoir fait passer par plusieurs portes jusque dans un cachot où l'on descendoit par vingt marches, il l'attacha par les pieds à une chaîne des plus grosses et des plus pesantes. Aussitôt qu'il eut achevé, il alla avertir les filles du vieillard; mais le vieillard leur parloit déjà lui-même. « Mes filles, leur dit-il, descendez là-bas, et donnez la bastonnade de la manière que vous savez au musulman dont je viens de faire capture, et ne l'épargnez pas : vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes de bonnes adoratrices du feu. »

Bostane et Cavame, nourries dans la haine contre tous les musulmans, reçurent cet ordre avec joie. Elles descendirent au cachot dès le même moment, dépouillèrent Assad, et le bâtonnèrent impitoyablement jusqu'au sang et jusqu'à lui faire perdre connoissance. Après cette exécution si barbare, elles mirent un pain et un pot d'eau près de lui, et se retirèrent.

Assad ne revint à lui que longtemps après, et ce ne fut que pour verser des larmes par ruisseaux en déplorant sa misère, avec la consolation néanmoins que ce malheur n'étoit pas arrivé à son frère Amgiad.

Le prince Amgiad attendit son frère Assad jusqu'au soir, au pied de la montagne, avec grande impatience. Quand il vit qu'il étoit deux, trois

et quatre heures de nuit et qu'il n'étoit pas revenu, il pensa se désespérer. Il passa la nuit dans cette inquiétude désolante, et, dès que le jour parut, il s'achemina vers la ville. Il fut d'abord très étonné de ne voir que très peu de musulmans. Il arrêta le premier qu'il rencontra, et le pria de lui dire comment elle s'appeloit. Il apprit que c'étoit la ville des Mages, ainsi nommée à cause que les mages, adorateurs du feu, y étoient en plus grand nombre, et qu'il n'y avoit que très peu de musulmans. Il demanda aussi combien on comptoit de là à l'île d'Ébène, et la réponse qu'on lui fit fut que par mer il y avoit quatre mois de navigation, et une année de voyage par terre. Celui à qui il s'étoit adressé le quitta brusquement après qu'il l'eut satisfait sur ces deux demandes, et continua son chemin parce qu'il étoit pressé.

Amgiad, qui n'avoit mis qu'environ six semaines à venir de l'île d'Ébène avec son frère Assad, ne pouvoit comprendre comment ils avoient fait tant de chemin en si peu de temps, à moins que ce ne fût par enchantement, ou que le chemin de la montagne par où ils étoient venus ne fût un chemin plus court qui n'étoit point pratiqué à cause de sa difficulté. En marchant par la ville, il s'arrêta à la boutique d'un tailleur qu'il reconnut pour musulman à son habillement, comme il avoit déjà reconnu celui à qui il avoit parlé. Il s'assit près de

lui, après qu'il l'eut salué, et lui raconta le sujet de la peine où il étoit.

Quand le prince Amgiad eut achevé : « Si votre frère, reprit le tailleur, est tombé entre les mains de quelque mage, vous pouvez faire état de ne le revoir jamais. Il est perdu sans ressource, et je vous conseille de vous en consoler et de songer à vous préserver vous-même d'une semblable disgrâce. Pour cela, si vous voulez me croire, vous demeurerez avec moi, et je vous instruirai de toutes les ruses de ces mages, afin que vous vous gardiez d'eux quand vous sortirez. » Amgiad, bien affligé d'avoir perdu son frère Assad, accepta l'offre, et remercia le tailleur mille fois de la bonté qu'il avoit pour lui.

Le prince Amgiad ne sortit pour aller par la ville, pendant un mois entier, qu'en la compagnie du tailleur ; il se hasarda enfin d'aller seul au bain. Au retour, comme il passoit par une rue où il n'y avoit personne, il rencontra une dame qui venoit à lui.

La dame, qui vit un jeune homme très bien fait et tout frais sorti du bain, leva son voile et lui demanda où il alloit, d'un air riant et en lui faisant les yeux doux. Amgiad ne put résister aux charmes qu'elle lui fit paroître. « Madame, répondit-il, je vais chez moi ou chez vous, cela est à votre choix.

— Seigneur, répondit la dame avec un sourire

agréable, les dames de ma sorte ne mènent pas des hommes chez elles, elles vont chez eux. »

Amgiad fut dans un grand embarras de cette réponse, à laquelle il ne s'attendoit pas. Il n'osoit prendre la hardiesse de la mener chez son hôte, qui s'en seroit scandalisé, et il auroit couru risque de perdre la protection dont il avoit besoin dans une ville où il avoit tant de précautions à prendre. Le peu d'habitude qu'il y avoit faisoit aussi qu'il ne savoit aucun endroit où la conduire, et il ne pouvoit se résoudre de laisser échapper une si belle fortune. Dans cette incertitude, il résolut de s'abandonner au hasard; et, sans répondre à la dame, il marcha devant, et la dame le suivit.

Le prince Amgiad la mena longtemps de rue en rue, de carrefour en carrefour, de place en place, et ils étoient fatigués de marcher l'un et l'autre, lorsqu'il enfila une rue qui se trouva terminée par une grande porte fermée d'une maison d'assez belle apparence, avec deux bancs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Amgiad s'assit sur l'un comme pour reprendre haleine; et la dame, plus fatiguée que lui, s'assit sur l'autre.

Quand la dame fut assise : « C'est donc ici votre maison? dit-elle au prince Amgiad. — Vous le voyez, Madame, reprit le prince. — Pourquoi donc, n'ouvrez-vous pas? repartit-elle; qu'atten-

dez-vous? — Ma belle, répliqua Amgiad, c'est que je n'ai pas la clef; je l'ai laissée à mon esclave que j'ai chargé d'une commission d'où il ne peut pas être encore revenu. Et, comme je lui ai commandé, après qu'il auroit fait cette commission, de m'acheter de quoi faire un bon dîner, je crains que nous ne l'attendions encore longtemps. »

La difficulté que le prince trouvoit à satisfaire sa passion, dont il commençoit à se repentir, lui avoit fait imaginer cette défaite, dans l'espérance que la dame donneroit dedans, et que le dépit l'obligeroit de le laisser là et d'aller chercher fortune ailleurs; mais il se trompa.

« Voilà un impertinent esclave de se faire ainsi attendre, reprit la dame; je le châtierai moi-même comme il le mérite, si vous ne le châtiez bien quand il sera de retour. Il n'est pas bienséant cependant que je demeure seule à une porte avec un homme. » En disant cela elle se leva, et ramassa une pierre pour rompre la serrure qui n'étoit que de bois et fort foible, à la mode du pays.

Amgiad, au désespoir de ce dessein, voulut s'y opposer. « Madame, dit-il, que prétendez-vous faire? De grâce, donnez-vous quelques momens de patience. — Qu'avez-vous à craindre? reprit-elle; la maison n'est-elle pas à vous? Ce n'est pas une grande affaire qu'une serrure de bois rompue: il est aisé d'en remettre une autre. » Elle rompit

la serrure ; et, dès que la porte fut ouverte, elle entra et marcha devant.

Amgiad se tint pour perdu quand il vit la porte de la maison forcée. Il hésita s'il devoit entrer ou s'évader pour se délivrer du danger qu'il croyoit indubitable, et il alloit prendre ce parti, lorsque la dame se retourna et vit qu'il n'entroit pas. « Qu'avez-vous, que vous n'entrez pas chez vous? lui dit-elle. — C'est, Madame, répondit-il, que je regardois si mon esclave ne revenoit pas, et que je crains qu'il n'y ait rien de prêt. — Venez, venez, reprit-elle, nous attendrons mieux ici que dehors, en attendant qu'il arrive. »

Le prince Amgiad entra bien malgré lui dans une cour spacieuse et proprement pavée. De la cour, il monta par quelques degrés à un grand vestibule où ils aperçurent, lui et la dame, une grande salle ouverte, très bien meublée, et, dans la salle, une table de mets exquis, avec une autre chargée de plusieurs sortes de beaux fruits, et un buffet garni de bouteilles de vin.

Quand Amgiad vit ces apprêts, il ne douta plus de sa perte. « C'est fait de toi, pauvre Amgiad, dit-il en lui-même, tu ne survivras pas longtemps à ton cher frère Assad. » La dame, au contraire, ravie de ce spectacle agréable : « Eh quoi ! Seigneur, s'écria-t-elle, vous craigniez qu'il n'y eût rien de prêt ? Vous voyez cependant que votre esclave a

fait plus que vous ne croyiez. Mais, si je ne me trompe, ces préparatifs sont pour une autre dame que moi. Cela n'importe : qu'elle vienne, cette dame, je vous promets de n'en être pas jalouse. La grâce que je vous demande, c'est de vouloir bien souffrir que je la serve et vous aussi. »

Amgiad ne put s'empêcher de rire de la plaisanterie de la dame, tout affligé qu'il étoit. « Madame, reprit-il en pensant tout autre chose qui le désoloit dans l'âme, je vous assure qu'il n'est rien moins que ce que vous vous imaginez : ce n'est là que mon ordinaire bien simplement. » Comme il ne pouvoit se résoudre de se mettre à une table qui n'avoit pas été préparée pour lui, il voulut s'asseoir sur le sofa ; mais la dame l'en empêcha. « Que faites-vous? lui dit-elle. Vous devez avoir faim après le bain : mettons-nous à table, mangeons et réjouissons-nous. »

Amgiad fut contraint de faire ce que la dame voulut : ils se mirent à table et ils mangèrent. Après les premiers morceaux, la dame prit un verre et une bouteille, se versa à boire et but la première à la santé d'Amgiad. Quand elle eut bu, elle remplit le même verre et le présenta à Amgìad qui lui fit raison.

Plus Amgiad faisoit réflexion sur son aventure, plus il étoit dans l'étonnement de voir que le maître de la maison ne paroissoit pas, et même

qu'une maison où tout étoit si propre et si riche étoit sans un seul domestique. « Mon bonheur seroit bien extraordinaire, se disoit-il à lui-même, si le maître pouvoit ne pas venir que je ne fusse sorti de cette intrigue ! » Pendant qu'il s'entretenoit de ces pensées, et d'autres plus fâcheuses, la dame continuoit de manger, buvoit de temps en temps, et l'obligeoit de faire de même. Ils en étoient bientôt au fruit, lorsque le maître de la maison arriva.

C'étoit le grand écuyer du roi des mages, et son nom étoit Bahader. La maison lui appartenoit ; mais il en avoit une autre où il faisoit sa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui servoit qu'à se régaler en particulier avec trois ou quatre amis choisis ; il y faisoit tout apporter de chez lui, et c'est ce qu'il avoit fait faire ce jour-là par quelques-uns de ses gens, qui ne faisoient que de sortir peu de temps avant qu'Amgiad et la dame arrivassent.

Bahader arriva sans suite et déguisé, comme il le faisoit presque ordinairement, et il venoit un peu avant l'heure qu'il avoit donnée à ses amis. Il ne fut pas peu surpris de voir la porte de sa maison forcée. Il entra sans faire de bruit ; et, comme il eut entendu que l'on parloit et que l'on se réjouissoit dans la salle, il se coula le long du mur, et avança la tête à demi à la porte pour voir quelles gens c'étoient. Comme il eut vu que c'étoient un

jeune homme et une jeune dame qui mangeoient à la table qui n'avoit été préparée que pour ses amis et pour lui, et que le mal n'étoit pas si grand qu'il se l'étoit imaginé d'abord, il résolut de s'en divertir.

La dame, qui avoit le dos un peu tourné, ne pouvoit pas voir le grand écuyer ; mais Amgiad l'aperçut d'abord, et alors il avoit le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue, les yeux attachés sur Bahader, qui lui fit signe de ne dire mot et de venir lui parler.

Amgiad but et se leva. « Où allez-vous ? lui demanda la dame. — Madame, lui dit-il, demeurez, je vous prie, je suis à vous dans un moment ; une petite nécessité m'oblige de sortir. » Il trouva Bahader qui l'attendoit sous le vestibule, et qui le mena dans la cour pour lui parler sans être entendu de la dame.....

Scheherazade s'aperçut à ces derniers mots qu'il étoit temps que le sultan des Indes se levât : elle se tut, et elle eut le temps de poursuivre la nuit suivante, et de lui parler en ces termes :

CCXXXII^e NUIT.

Sire, quand Bahader et le prince Amgiad furent dans la cour, Bahader demanda au prince par quelle aventure il se trouvoit chez lui avec la dame, et pourquoi ils avoient forcé la porte de sa maison. « Seigneur, reprit Amgiad, je dois paroître bien coupable dans votre esprit ; mais, si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, j'espère que vous me trouverez très innocent. » Il poursuivit son discours, et lui raconta en peu de mots la chose comme elle étoit, sans rien déguiser ; et, afin de le bien persuader qu'il n'étoit pas coupable de commettre une action aussi indigne que de forcer une maison, il ne lui cacha pas qu'il étoit prince, non plus que la raison pourquoi il se trouvoit dans la ville des mages.

Bahader, qui aimoit naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un de la qualité et du rang d'Amgiad. En effet, à son air, à ses manières honnêtes, à son discours en termes choisis et ménagés, il ne douta nullement de sa sincérité. « Prince, lui dit-il, j'ai une joie extrême d'avoir trouvé lieu de vous obliger dans une rencontre aussi plaisante que celle que vous

venez de me raconter. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un très grand plaisir de contribuer à votre satisfaction. Avant que de vous communiquer ce que je pense là-dessus, je suis bien aise de vous dire que je suis grand écuyer du roi et que je m'appelle Bahader. J'ai un hôtel où je fais ma demeure ordinaire, et cette maison est un lieu où je viens quelquefois pour être plus en liberté avec mes amis. Vous avez fait accroire à votre belle que vous aviez un esclave, quoique vous n'en ayez pas. Je veux être cet esclave; et, afin que cela ne vous fasse pas de peine, et que vous ne vous en excusiez pas, je vous répète que je le veux être absolument; et vous en apprendrez bientôt la raison. Allez donc vous remettre à votre place, et continuez de vous divertir; et, quand je reviendrai dans quelque temps, et que je me présenterai devant vous en habit d'esclave, querellez-moi bien; ne craignez pas même de me frapper: je vous servirai tout le temps que vous tiendrez table, et jusqu'à la nuit. Vous coucherez chez moi, vous et la dame, et demain matin vous la renverrez avec honneur. Après cela, je tâcherai de vous rendre des services de plus de conséquence. Allez donc, et ne perdez pas de temps. » Amgiad voulut repartir; mais le grand écuyer ne le permit pas, et il le contraignit d'aller retrouver la dame.

Amgiad fut à peine rentré dans la salle que les

amis que le grand écuyer avoit invités arrivèrent. Il les pria obligeamment de vouloir bien l'excuser s'il ne les recevoit pas ce jour-là, en leur faisant entendre qu'ils en approuveroient la cause quand il les en auroit informés au premier jour. Dès qu'ils furent éloignés, il sortit et il alla prendre un habit d'esclave.

Le prince Amgiad rejoignit la dame, le cœur bien content de ce que le hasard l'avoit conduit dans une maison qui appartenoit à un maître de si grande distinction, et qui en usoit si honnêtement avec lui. En se remettant à table : « Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons de mon incivilité et de la mauvaise humeur où je suis de l'absence de mon esclave ; le maraud me le payera, je lui ferai voir s'il doit être dehors si longtemps.

— Cela ne doit pas vous inquiéter, reprit la dame ; tant pis pour lui s'il fait des fautes, il les payera. Ne songeons plus à lui, songeons seulement à nous réjouir. »

Ils continuèrent de tenir table avec d'autant plus d'agrément qu'Amgiad n'étoit plus inquiet comme auparavant de ce qui arriveroit de l'indiscrétion de la dame, qui ne devoit pas forcer la porte, quand même la maison eût appartenu à Amgiad. Il ne fut pas moins de belle humeur que la dame, et ils se dirent mille plaisanteries en

buvant plus qu'ils ne mangeoient, jusqu'à l'arrivée de Bahader déguisé en esclave.

Bahader entra comme un esclave bien mortifié de voir que son maître étoit en compagnie et de ce qu'il revenoit si tard. Il se jeta à ses pieds en baisant la terre, pour implorer sa clémence, et, quand il se fut relevé, il demeura debout, les mains croisées et les yeux baissés, en attendant qu'il lui commandât quelque chose.

« Méchant esclave, lui dit Amgiad avec un œil et un ton de colère, dis-moi s'il y a au monde un esclave plus méchant que toi. Où as-tu été? qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est?

— Seigneur, reprit Bahader, je vous demande pardon, je viens de faire les commissions que vous m'avez données; je n'ai pas cru que vous dussiez revenir de si bonne heure.

— Tu es un maraud, repartit Amgiad, et je te rouerai de coups pour t'apprendre à mentir et à manquer à ton devoir. » Il se leva, prit un bâton, et lui en donna deux ou trois coups assez légèrement; après quoi il se remit à table.

La dame ne fut pas contente de ce châtiment; elle se leva à son tour, prit le bâton, et en chargea Bahader de tant de coups, sans l'épargner, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Amgiad, scandalisé au dernier point de la liberté qu'elle se donnoit, et de ce qu'elle maltraitoit un officier du roi de

cette importance, avoit beau crier que c'étoit assez, elle frappoit toujours. « Laissez-moi faire, disoit-elle, je veux me satisfaire et lui apprendre à ne pas s'absenter si longtemps une autre fois. » Elle continuoit toujours avec tant de furie qu'il fut contraint de se lever et de lui arracher le bâton, qu'elle ne lâcha qu'après beaucoup de résistance. Comme elle vit qu'elle ne pouvoit plus battre Bahader, elle se remit à sa place et lui dit mille injures.

Bahader essuya ses larmes, et demeura debout pour leur verser à boire. Lorsqu'il vit qu'ils ne buvoient et ne mangeoient plus, il desservit, il nettoya la salle, il mit toutes choses en leur lieu ; et, dès qu'il fut nuit, il alluma les bougies. A chaque fois qu'il sortoit ou qu'il entroit, la dame ne manquoit pas de le gronder, de le menacer et de l'injurier, avec un grand mécontentement de la part d'Amgiad, qui vouloit le ménager et n'osoit lui rien dire. Lorsqu'il fut temps de se coucher, Bahader leur prépara un lit sur le sofa, et se retira dans une chambre vis-à-vis, où il ne fut pas longtemps à s'endormir après une si longue fatigue. Amgiad et la dame s'entretinrent encore une grosse demi-heure ; et, avant de se coucher, la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle eut entendu que Bahader ronfloit déjà, et qu'elle avoit vu qu'il y avoit un sabre

dans la salle : « Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, je vous prie de faire une chose pour l'amour de moi. — De quoi s'agit-il pour votre service ? reprit Amgiad. — Obligez-moi de prendre ce sabre, repartit-elle, et d'aller couper la tête à votre esclave. »

Amgiad fut extrêmement étonné de cette proposition, que le vin faisoit faire à la dame, comme il n'en douta pas. « Madame, lui dit-il, laissons là mon esclave, il ne mérite pas que vous pensiez à lui : je l'ai châtié, vous l'avez châtié vous-même, cela suffit ; d'ailleurs je suis très content de lui, et il n'est pas accoutumé à ces sortes de fautes.

— Je ne me paye pas de cela, reprit la dame enragée : je veux que ce coquin meure ; et, s'il ne meurt de votre main, il mourra de la mienne. » En disant ces paroles, elle met la main sur le sabre, le tire hors du fourreau, et s'échappe pour exécuter son pernicieux dessein.

Amgiad la rejoint sous le vestibule, et, en la rencontrant : « Madame, lui dit-il, il faut vous satisfaire puisque vous le souhaitez : je serois fâché qu'un autre que moi ôtât la vie à mon esclave. » Quand elle lui eut remis le sabre : « Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, et ne faisons pas de bruit de crainte qu'il ne s'éveille. » Ils entrèrent dans la chambre où étoit Bahader ; mais, au lieu de

le frapper, Amgiad porta le coup à la dame et lui coupa la tête, qui tomba sur Bahader.....

Le jour avoit déjà commencé de paroître lorsque Scheherazade en étoit à ces paroles ; elle s'en aperçut, et cessa de parler. Elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

CCXXXIII° NUIT.

Sire, la tête de la dame eût interrompu le sommeil du grand écuyer en tombant sur lui, quand le bruit du coup de sabre ne l'eût pas éveillé. Étonné de voir Amgiad avec le sabre ensanglanté et le corps de la dame par terre sans tête, il lui demanda ce que cela signifioit. Amgiad lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, et en achevant : « Pour empêcher cette furieuse, ajouta-t-il, de vous ôter la vie, je n'ai point trouvé d'autre moyen que de la lui ravir à elle-même.

— Seigneur, reprit Bahader plein de reconnoissance, des personnes de votre rang, et aussi généreuses, ne sont pas capables de favoriser des actions si méchantes. Vous êtes mon libérateur, et je ne puis assez vous en remercier. » Après qu'il l'eut embrassé, pour lui mieux marquer

combien il lui étoit obligé : « Avant que le jour vienne, dit-il, il faut emporter ce cadavre hors d'ici, et c'est ce que je vais faire. « Amgiad s'y opposa, et dit qu'il l'emporteroit lui-même, puisqu'il avoit fait le coup. « Un nouveau venu en cette ville, comme vous, n'y réussiroit pas, reprit Bahader. Laissez-moi faire, demeurez ici en repos. Si je ne reviens pas avant qu'il soit jour, ce sera une marque que le guet m'aura surpris. En ce cas-là, je vais vous faire par écrit une donation de la maison et de tous les meubles, vous n'aurez qu'à y demeurer. »

Dès que Bahader eut écrit et livré la donation au prince Amgiad, il mit le corps de la dame dans un sac avec la tête, chargea le sac sur ses épaules, et marcha de rue en rue en prenant le chemin de la mer. Il n'en étoit pas éloigné lorsqu'il rencontra le juge de police qui faisoit sa ronde en personne. Les gens du juge l'arrêtèrent, ouvrirent le sac, et y trouvèrent le corps de la dame massacrée, et sa tête. Le juge, qui reconnut le grand écuyer malgré son déguisement, le mena chez lui ; et, comme il n'osa pas le faire mourir, à cause de sa dignité, sans en parler au roi, il le lui mena le lendemain matin. Le roi n'eut pas plus tôt appris, au rapport du juge, la noire action qu'il avoit commise, comme il le croyoit selon les indices, qu'il le chargea d'injures. « C'est donc ainsi, s'écria-t-il, que tu

massacres mes sujets pour les piller, et que tu jettes leurs corps à la mer pour cacher ta tyrannie? Qu'on les en délivre, et qu'on le pende. »

Quelque innocent que fût Bahader, il reçut cette sentence de mort avec toute la résignation possible, et ne dit pas un mot pour sa justification. Le juge le remena; et, pendant que l'on préparoit la potence, il envoya publier par toute la ville la justice qu'on alloit faire à midi d'un meurtre commis par le grand écuyer.

Le prince Amgiad, qui avoit attendu le grand écuyer inutilement, fut dans une consternation qu'on ne peut imaginer, quand il entendit ce cri de la maison où il étoit. « Si quelqu'un doit mourir pour la mort d'une femme aussi méchante, se dit-il à lui-même, ce n'est pas le grand écuyer, c'est moi; et je ne souffrirai pas que l'innocent soit puni pour le coupable. » Sans délibérer davantage, il sortit et se rendit à la place où se devoit faire l'exécution, avec le peuple qui y couroit de toutes parts.

Dès qu'Amgiad vit paroître le juge qui amenoit Bahader à la potence, il alla se présenter à lui. « Seigneur, lui dit-il, je viens vous déclarer et vous assurer que le grand écuyer que vous conduisez à la mort est très innocent de la mort de cette dame. C'est moi qui ai commis le crime, si c'est en avoir commis un que d'avoir ôté la vie à

une femme détestable qui vouloit l'ôter à un grand écuyer; et voici comment la chose s'est passée. »

Quand le prince Amgiad eut informé le juge de quelle manière il avoit été abordé par la dame à la sortie du bain, comment elle avoit été cause qu'il étoit entré dans la maison de plaisir du grand écuyer, et de tout ce qui s'étoit passé jusqu'au moment où il avoit été contraint de lui couper la tête pour sauver la vie au grand écuyer, le juge sursit l'exécution, et le mena au roi avec le grand écuyer.

Le roi voulut être informé de la chose par Amgiad lui-même; et Amgiad, pour lui faire mieux comprendre son innocence et celle du grand écuyer, profita de l'occasion pour lui faire le récit de son histoire et de son frère Assad depuis le commencement jusqu'à leur arrivée et jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand le prince eut achevé : « Prince, lui dit le roi, je suis ravi que cette occasion m'ait donné lieu de vous connoître : je ne vous donne pas seulement la vie avec celle de mon grand écuyer, que je loue de la bonne intention qu'il a eue pour vous, et que je rétablis dans sa charge; je vous fais même mon grand-vizir pour vous consoler du traitement injuste, quoique excusable, que le roi votre père vous a fait. A l'égard du prince Assad,

je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver. »

Après qu'Amgiad eut remercié le roi de la ville et du pays des Mages, et qu'il eut pris possession de la charge de grand-vizir, il employa tous les moyens imaginables pour trouver le prince son frère. Il fit promettre par les crieurs publics, dans tous les quartiers de la ville, une grande récompense à ceux qui le lui améneroient, ou même qui lui en apprendroient quelque nouvelle. Il mit des gens en campagne; mais, quelque diligence qu'il pût faire, il n'eut pas la moindre nouvelle de lui.

Assad, cependant, étoit toujours à la chaîne dans le cachot où il avoit été enfermé par l'adresse du rusé vieillard; et Bostane et Cavame, filles du vieillard, le maltraitoient avec la même cruauté et la même inhumanité. La fête solennelle des adorateurs du feu approcha. On équipa le vaisseau qui avoit coutume de faire le voyage de la montagne du Feu; on le chargea de marchandises par le soin d'un capitaine nommé Behram, grand zélateur de la religion des mages. Quand il fut en état de mettre à la voile, Behram y fit embarquer Assad dans une caisse à moitié pleine de marchandises, avec assez d'ouverture entre les ais poür lui donner la respiration nécessaire, et fit descendre la caisse à fond de cale.

Avant que le vaisseau mît à la voile, le grand-vizir Amgiad, frère d'Assad, qui avoit été averti que les adorateurs du feu avoient coutume de sacrifier un musulman chaque année sur la montagne du Feu, et qu'Assad, qui étoit peut-être tombé entre leurs mains, pourroit bien être destiné à cette cérémonie sanglante, voulut en faire la visite. Il y alla en personne, et fit monter tous les matelots et tous les passagers sur le tillac, pendant que ses gens firent la recherche dans tout le vaisseau ; mais on ne trouva pas Assad : il étoit trop bien caché.

La visite faite, le vaisseau sortit du port ; et, quand il fut en pleine mer, Behram fit tirer le prince Assad de la caisse, et le mettre à la chaîne pour s'assurer de lui, de crainte, comme il n'ignoroit pas qu'on alloit le sacrifier, que de désespoir il ne se précipitât dans la mer.

Après quelques jours de navigation, le vent favorable qui avoit toujours accompagné le vaisseau devint contraire, et augmenta de manière qu'il excita une tempête des plus furieuses. Le vaisseau ne perdit pas seulement sa route : Behram et son pilote ne savoient plus même où ils étoient, et ils craignoient de rencontrer quelque rocher à chaque moment, et de s'y briser. Au plus fort de la tempête ils découvrirent terre, et Behram la reconnut pour l'endroit où étoit le port et la capitale

de la reine Margiane, et il en eut une grande mortification.

En effet, la reine Margiane, qui étoit musulmane, étoit ennemie mortelle des adorateurs du feu. Non seulement elle n'en souffroit pas un seul dans ses États, mais elle ne permettoit même pas qu'aucun de leurs vaisseaux y abordât.

Il n'étoit plus au pouvoir de Behram cependant d'éviter d'aller aborder au port de la capitale de cette reine, à moins d'aller échouer et se perdre contre la côte, qui étoit bordée de rochers affreux. Dans cette extrémité, il tint conseil avec son pilote et avec ses matelots. « Enfans, dit-il, vous voyez la nécessité où nous sommes réduits. De deux choses l'une : ou il faut que nous soyons engloutis par les flots, ou que nous nous sauvions chez la reine Margiane; mais sa haine implacable contre notre religion et contre ceux qui en font profession vous est connue. Elle ne manquera pas de se saisir de notre vaisseau et de nous faire ôter la vie à tous sans miséricorde. Je ne vois qu'un seul remède qui peut-être nous réussira. Je suis d'avis que nous ôtions de la chaîne le musulman que nous avons ici, et que nous l'habillions en esclave. Quand la reine Margiane m'aura fait venir devant elle et qu'elle me demandera quel est mon négoce, je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves, que j'ai vendu tout ce que j'en avois, et que je n'en

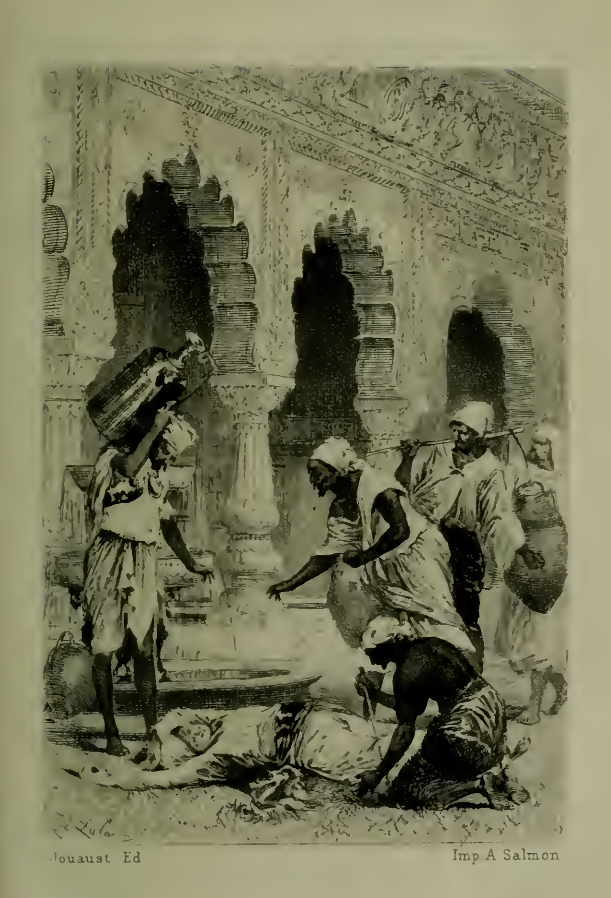
ai réservé qu'un seul pour me servir d'écrivain, à cause qu'il sait lire et écrire. Elle voudra le voir; et, comme il est bien fait, et que d'ailleurs il est de sa religion, elle en sera touchée de compassion, ne manquera pas de me proposer de le lui vendre, et, en cette considération, de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau temps. Si vous savez quelque chose de meilleur, dites-le-moi, je vous écouterai.» Le pilote et les matelots applaudirent à son sentiment qui fut suivi.....

La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer à ces derniers mots, à cause du jour qui se faisoit voir; elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXIVe NUIT.

Sire, Behram fit ôter le prince Assad de la chaîne, et le fit habiller en esclave fort proprement, selon le rang d'écrivain de son vaisseau, sous lequel il vouloit le faire paroître devant la reine Margiane. Il fut à peine dans l'état qu'il le souhaitoit que le vaisseau entra dans le port, où il fit jeter l'ancre.

Dès que la reine Margiane, qui avoit son palais situé du côté de la mer, de manière que le jardin



Jouaust Ed

Imp A Salmon

HISTOIRE DE CAMARALZAMAN

Nuit CCXXXIV

s'étendoit jusqu'au rivage, eut vu que le vaisseau avoit mouillé, elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler, et, pour satisfaire plus tôt sa curiosité, elle vint l'attendre dans le jardin.

Behram, qui s'étoit attendu d'être appelé, débarqua avec le prince Assad, après avoir exigé de lui de confirmer qu'il étoit son esclave et son écrivain, et fut conduit devant la reine Margiane. Il se jeta à ses pieds, et, après lui avoir marqué la nécessité qui l'avoit obligé de se réfugier dans son port, il lui dit qu'il étoit marchand d'esclaves; qu'Assad, qu'il avoit amené, étoit le seul qui lui restât et qu'il gardoit pour lui servir d'écrivain.

Assad avoit plu à la reine Margiane du moment qu'elle l'avoit vu, et elle fut ravie d'apprendre qu'il fût esclave. Résolue à l'acheter à quelque prix que ce fût, elle demanda à Assad comment il s'appeloit.

« Grande reine, reprit le prince Assad les larmes aux yeux, Votre Majesté me demande-t-elle le nom que je portois ci-devant, ou le nom que je porte aujourd'hui? — Comment! repartit la reine, est-ce que vous avez deux noms? — Hélas! il n'est que trop vrai, répliqua Assad. Je m'appelois autrefois Assad (très heureux), et aujourd'hui je m'appelle Môtar (destiné à être sacrifié). »

Margiane, qui ne pouvoit pénétrer le vrai sens

de cette réponse, l'appliqua à l'état de son esclavage, et connut en même temps qu'il avoit beaucoup d'esprit. « Puisque vous êtes écrivain, lui dit-elle ensuite, je ne doute pas que vous ne sachiez bien écrire : faites-moi voir de votre écriture. »

Assad, muni d'une écritoire qu'il portoit à sa ceinture, et de papier, par les soins de Behram, qui n'avoit pas oublié ces circonstances pour persuader à la reine ce qu'il vouloit qu'elle crût, se retira un peu à l'écart, et écrivit ces sentences, par rapport à sa misère :

L'aveugle se détourne de la fosse où le clairvoyant se laisse tomber. — L'ignorant s'élève aux dignités par des discours qui ne signifient rien ; le savant demeure dans la poussière avec son éloquence. — Le musulman est dans la dernière misère avec toutes ses richesses ; l'infidèle triomphe au milieu de ses biens. — On ne peut pas espérer que les choses changent : c'est un décret du Tout-Puissant qu'elles demeurent en cet état.

Assad présenta le papier à la reine Margiane, qui n'admira pas moins la moralité des sentences que la beauté du caractère ; il n'en fallut pas davantage pour achever d'embraser son cœur, et de le toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle n'eut pas plus tôt achevé de le lire qu'elle s'adressa à Behram : « Choisissez, lui dit-elle, de

me vendre cet esclave, ou de m'en faire un présent ; peut-être trouverez-vous mieux votre compte de choisir le dernier. »

Behram reprit assez insolemment qu'il n'avoit pas de choix à faire, qu'il avoit besoin de son esclave et qu'il vouloit le garder.

La reine Margiane, irritée de cette hardiesse, ne voulut point parler davantage à Behram ; elle prit le prince Assad par le bras, le fit marcher devant elle, et, en l'emmenant à son palais, elle envoya dire à Behram qu'elle feroit confisquer toutes ses marchandises, et mettre le feu à son vaisseau au milieu du port, s'il y passoit la nuit. Behram fut contraint de retourner à son vaisseau, bien mortifié, et de faire préparer toutes choses pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fût pas encore entièrement apaisée.

La reine Margiane, après avoir commandé en entrant dans son palais que l'on servît promptement le souper, mena Assad à son appartement, où elle le fit asseoir près d'elle. Assad voulut s'en défendre, en disant que cet honneur n'appartenoit pas à un esclave.

« A un esclave ! reprit la reine, il n'y a qu'un moment que vous l'étiez, mais vous ne l'êtes plus. Asseyez-vous près de moi, vous dis-je, et racontez-moi votre histoire : car ce que vous avez écrit pour me faire voir de votre écriture et l'insolence

de ce marchand d'esclaves me font comprendre qu'elle doit être extraordinaire. »

Le prince Assad obéit ; et, quand il fut assis : « Puissante reine, dit-il, Votre Majesté ne se trompe pas, mon histoire est véritablement extraordinaire, et plus qu'elle ne pourroit se l'imaginer. Les maux, les tourmens incroyables que j'ai soufferts, et le genre de mort auquel j'étois destiné, dont elle m'a délivré par sa générosité toute royale, lui feront connoître la grandeur de son bienfait que je n'oublierai jamais. Mais, avant d'entrer dans ce détail qui fait horreur, elle voudra bien que je prenne l'origine de mes malheurs de plus haut. »

Après ce préambule qui augmenta la curiosité de Margiane, Assad commença par l'informer de sa naissance royale, de celle de son frère Amgiad, de leur amitié réciproque, de la passion condamnable de leurs belles-mères, changée en une haine des plus odieuses, la source de leur étrange destinée. Il vint ensuite à la colère du roi leur père, à la manière presque miraculeuse de la conservation de leur vie, et enfin à la perte qu'il avoit faite de son frère, et à la prison si longue et si douloureuse d'où on ne l'avoit fait sortir que pour être immolé sur la montagne du Feu.

Quand Assad eut achevé son discours, la reine Margiane, animée plus que jamais contre les ado-

rateurs du feu : « Prince, dit-elle, nonobstant l'aversion que j'ai toujours eue contre les adorateurs du feu, je n'ai pas laissé d'avoir beaucoup d'humanité pour eux ; mais, après le traitement barbare qu'ils vous ont fait et leur dessein exécrable de faire une victime de votre personne à leur feu, je leur déclare dès à présent une guerre implacable. » Elle vouloit s'étendre davantage sur ce sujet, mais l'on servit, et elle se mit à table avec le prince Assad, charmée de le voir et de l'entendre, et déjà prévenue pour lui d'une passion dont elle se promettoit de trouver bientôt l'occasion de le faire apercevoir. « Prince, lui disoit-elle, il faut vous bien récompenser de tant de jeûnes et de tant de mauvais repas que les impitoyables adorateurs du feu vous ont fait faire : vous avez besoin de nourriture après tant de souffrances. » Et, en lui disant ces paroles, et d'autres à peu près semblables, elle lui servoit à manger et lui faisoit verser à boire coup sur coup. Le repas dura longtemps, et le prince Assad but quelques coups de plus qu'il ne pouvoit porter.

Quand la table fut levée, Assad eut besoin de sortir, et il prit son temps que la reine ne s'en aperçut pas. Il descendit dans la cour, et, comme il eut vu la porte du jardin ouverte, il y entra. Attiré par les beautés dont il étoit diversifié, il s'y promena un espace de temps. Il alla enfin jusqu'à

un jet d'eau qui en faisoit le plus grand agrément; il s'y lava les mains et le visage pour se rafraîchir, et, en voulant se reposer sur le gazon dont il étoit bordé, il s'y endormit.

La nuit approchoit alors, et Behram, qui ne vouloit pas donner lieu à la reine Margiane d'exécuter sa menace, avoit déjà levé l'ancre, bien fâché de la perte qu'il avoit faite d'Assad et d'être frustré de l'espérance d'en faire un sacrifice. Il tâchoit néanmoins de se consoler sur ce que la tempête étoit cessée et qu'un vent de terre le favorisoit à s'éloigner. Dès qu'il se fut tiré hors du port avec l'aide de sa chaloupe, avant de la tirer dans le vaisseau : « Enfans, dit-il aux matelots qui étoient dedans, attendez, ne remontez pas : je vais vous faire donner les barils pour faire de l'eau, et je vous attendrai sur les bords. » Les matelots, qui ne savoient pas où ils en pourroient faire, voulurent s'en excuser; mais, comme Behram avoit parlé à la reine dans le jardin et qu'il avoit remarqué le jet d'eau : « Allez aborder devant le jardin du palais, reprit-il, passez par-dessus le mur qui n'est qu'à hauteur d'appui, vous trouverez à faire de l'eau suffisamment dans le bassin qui est au milieu du jardin. »

Les matelots allèrent aborder où Behram leur avoit marqué; et, après qu'ils se furent chargés chacun d'un baril sur l'épaule, en se débarquant,

ils passèrent aisément par-dessus le mur. En approchant du bassin, comme ils eurent aperçu un homme couché qui dormoit sur le bord, ils s'approchèrent de lui et ils le reconnurent pour Assad. Ils se partagèrent ; et, pendant que les uns firent quelques barils d'eau, avec le moins de bruit qu'il leur fut possible, sans perdre le temps à les remplir tous, les autres environnèrent Assad, et l'observèrent pour l'arrêter au cas qu'il s'éveillât. Il leur donna tout le temps ; et, dès que les barils furent pleins et chargés sur les épaules de ceux qui devoient les emporter, les autres se saisirent de lui et l'emmenèrent sans lui donner le temps de se reconnoître ; ils le passèrent par-dessus le mur, l'embarquèrent avec leurs barils, et le transportèrent au vaisseau à force de rames. Quand ils furent près d'aborder au vaisseau : « Capitaine, s'écrièrent-ils avec des éclats de joie, faites jouer vos hautbois et vos tambours, nous vous ramenons votre esclave. »

Behram, qui ne pouvoit comprendre comment ses matelots auroient pu retrouver et reprendre Assad, et qui ne pouvoit aussi l'apercevoir dans la chaloupe, à cause de la nuit, attendit avec impatience qu'ils fussent remontés sur le vaisseau pour leur demander ce qu'ils vouloient dire ; mais, quand il l'eut vu devant ses yeux, il ne put se contenir de joie ; et, sans s'informer comment ils s'y étoient pris pour faire une si belle capture, il le fit remettre

à la chaîne, et, après avoir fait tirer la chaloupe dans le vaisseau en diligence, il fit force de voiles en reprenant la route de la montagne du Feu.....

La sultane Scheherazade ne passa plus outre pour cette nuit; elle poursuivit la suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXVe NUIT.

Sire, j'achevai hier en faisant remarquer à Votre Majesté que Behram avoit repris la route de la montagne du Feu, bien joyeux de ce que ses matelots lui avoient ramené le prince Assad.

La reine Margiane cependant étoit dans de grandes alarmes; elle ne s'inquiéta pas d'abord quand elle se fut aperçue que le prince Assad étoit sorti. Comme elle ne douta pas qu'il ne dût revenir bientôt, elle l'attendit avec patience. Au bout de quelque temps qu'elle vit qu'il ne paroissoit pas, elle commença d'en être inquiète. Elle commanda à ses femmes de voir où il étoit; elles le cherchèrent, et elles ne lui en apportèrent pas de nouvelles. La nuit vint, et elle le fit chercher à la lumière, mais aussi inutilement.

Dans l'impatience et dans l'alarme où la reine

Margiane fut alors, elle alla le chercher elle-même à la lumière des flambeaux; et, comme elle eut aperçu que la porte du jardin étoit ouverte, elle y entra et le parcourut avec ses femmes. En passant près du jet d'eau et du bassin, elle remarqua une babouche sur le bord du gazon, qu'elle fit ramasser, et elle la reconnut pour une des deux du prince, de même que ses femmes. Cela, joint à l'eau répandue sur le bord du bassin, lui fit croire que Behram pourroit bien l'avoir fait enlever. Elle envoya savoir dans le moment s'il étoit encore au port ; et, comme elle eut appris qu'il avoit fait voile un peu avant la nuit, qu'il s'étoit arrêté quelque temps sur les bords, et que sa chaloupe étoit venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avertir le commandant de dix vaisseaux de guerre qu'elle avoit dans son port toujours équipés et prêts à partir au premier commandement, qu'elle vouloit s'embarquer en personne le lendemain à une heure de jour.

Le commandant fit ses diligences : il assembla les capitaines, les autres officiers, les matelots, les soldats, et tout fut embarqué à l'heure qu'elle l'avoit souhaité. Elle s'embarqua ; et, quand son escadre fut hors du port et à la voile, elle déclara son intention au commandant. « Je veux, dit-elle, que vous fassiez force de voiles, et que vous donniez la chasse au vaisseau marchand qui partit de ce

port hier au soir. Je vous l'abandonne si vous le prenez ; mais, si vous ne le prenez pas, votre vie m'en répondra. »

Les dix vaisseaux donnèrent chasse au vaisseau de Behram deux jours entiers, et ne virent rien. Ils le découvrirent le troisième à la pointe du jour, et, sur le midi, ils l'environnèrent de manière qu'il ne pouvoit pas échapper.

Dès que le cruel Behram eut aperçu les dix vaisseaux, il ne douta pas que ce ne fût l'escadre de la reine Margiane qui le poursuivoit, et alors il donnoit la bastonnade à Assad : car, depuis son embarquement dans son vaisseau au port de la ville des Mages, il n'avoit pas manqué un jour de lui faire ce même traitement ; cela fit qu'il le maltraita plus que de coutume. Il se trouva dans un grand embarras quand il vit qu'il alloit être environné. De garder Assad, c'étoit se déclarer coupable ; de lui ôter aussi la vie, il craignoit qu'il n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner ; et, quand on l'eut fait monter du fond de cale où il étoit, et qu'on l'eut amené devant lui : « C'est toi, lui dit-il, qui es cause qu'on nous poursuit. » Et, en disant ces paroles, il le jeta dans la mer.

Le prince Assad, qui savoit nager, s'aida de ses pieds et de ses mains avec tant de courage, à la faveur des flots qui le secondoient, qu'il en eut assez pour ne pas succomber et pour gagner la

terre. Quand il fut sur le rivage, la première chose qu'il fit fut de remercier Dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger, et tiré encore une fois des mains des adorateurs du feu. Il se dépouilla ensuite; et, après avoir bien exprimé l'eau de son habit, il l'étendit sur un rocher où il fut bientôt séché, tant par l'ardeur du soleil que par la chaleur du rocher qui en étoit échauffé.

Il se reposa cependant en déplorant sa misère, sans savoir en quel pays il étoit, ni de quel côté il tourneroit. Il reprit enfin son habit, et marcha sans trop s'éloigner de la mer, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un chemin qu'il suivit. Il chemina plus de dix jours par un pays où personne n'habitoit, et où il ne trouvoit que des fruits sauvages et quelques plantes le long des ruisseaux, dont il vivoit. Il arriva enfin près d'une ville qu'il reconnut pour celle des Mages où il avoit été si fort maltraité, et où son frère Amgiad étoit grand-vizir. Il en eut de la joie; mais il fit bien résolution de ne pas s'approcher d'aucun adorateur du feu, mais seulement de quelques musulmans : car il se souvenoit d'y en avoir remarqué quelques-uns la première fois qu'il y étoit entré. Comme il étoit tard, et qu'il savoit bien que les boutiques étoient déjà fermées, et qu'il trouveroit peu de monde dans les rues, il prit le parti de s'arrêter dans le cimetière qui étoit près de la ville, où il y avoit plusieurs

tombeaux élevés en façon de mausolées. En cherchant, il en trouva un dont la porte étoit ouverte; il y entra, résolu à y passer la nuit.

Revenons présentement au vaisseau de Behram. Il ne fut pas longtemps à être investi de tous les côtés par les vaisseaux de la reine Margiane, après qu'il eut jeté le prince Assad à la mer. Il fut abordé par le vaisseau où étoit la reine, et, à son approche, comme il n'étoit pas en état de faire aucune résistance, Behram fit plier les voiles pour marquer qu'il se rendoit.

La reine Margiane passa elle-même sur le vaisseau et demanda à Behram où étoit l'écrivain qu'il avoit eu la témérité d'enlever ou de faire enlever dans son palais. « Reine, répondit Behram, je jure à Votre Majesté qu'il n'est pas sur mon vaisseau ; elle peut le faire chercher, et connoître par là mon innocence. »

Margiane fit faire la visite du vaisseau avec toute l'exactitude possible ; mais on ne trouva pas celui qu'elle souhaitoit si passionnément de retrouver, autant parce qu'elle l'aimoit que par la générosité qui lui étoit naturelle. Elle fut sur le point de lui ôter la vie de sa propre main ; mais elle se retint, et elle se contenta de confisquer son vaisseau et toute la charge, et de le renvoyer par terre avec tous ses matelots, en lui laissant la chaloupe pour y aller aborder.

Behram, accompagné de ses matelots, arriva à la ville des Mages la même nuit qu'Assad s'étoit arrêté dans le cimetière, et retiré dans le tombeau. Comme la porte étoit fermée, il fut contraint de chercher aussi dans le cimetière quelque tombeau pour y attendre qu'il fût jour et qu'on l'ouvrît.

Par malheur pour Assad, Behram passa devant celui où il étoit. Il y entra, et il vit un homme qui dormoit la tête enveloppée dans son habit. Assad s'éveilla au bruit, et, en levant la tête, il demanda qui c'étoit.

Behram le reconnut d'abord. « Ah ! ah ! dit-il, vous êtes donc celui qui est cause que je suis ruiné pour le reste de ma vie ! Vous n'avez pas été sacrifié cette année, mais vous n'échapperez pas de même l'année prochaine. » En disant ces paroles, il se jeta sur lui, lui mit son mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier, et le fit lier par ses matelots.

Le lendemain matin, dès que la porte fut ouverte, il fut aisé à Behram de ramener Assad chez le vieillard qui l'avoit abusé avec tant de méchanceté, par des rues détournées où personne n'étoit encore levé. Dès qu'il y fut entré, il le fit descendre dans le même cachot d'où il avoit été tiré, et informa le vieillard du triste sujet de son retour, et du malheureux succès de son voyage. Le méchant vieillard n'oublia pas d'enjoindre à ses deux filles de

maltraiter le prince infortuné plus qu'auparavant, s'il étoit possible.

Assad fut extrêmement surpris de se revoir dans le même lieu où il avoit déjà tant souffert ; et, dans l'attente des mêmes tourmens dont il avoit cru être délivré pour toujours, il pleuroit la rigueur de son destin, lorsqu'il vit entrer Bostane avec un bâton, un pain et une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette impitoyable, et à la seule pensée des supplices journaliers qu'il avoit encore à souffrir toute une année pour mourir ensuite d'une manière pleine d'horreur.....

Mais le jour, que la sultane Scheherazade vit paroître comme elle en étoit à ces dernières paroles, l'obligea de s'interrompre. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXVI^e NUIT.

Sire, Bostane traita le malheureux prince Assad aussi cruellement qu'elle l'avoit déjà fait dans sa première détention. Les lamentations, les plaintes, les instantes prières d'Assad qui la supplioit de l'épargner, jointes à ses larmes, furent si vives que Bostane ne put s'empêcher d'en être attendrie et

de verser des larmes avec lui. « Seigneur, lui dit-elle en lui recouvrant les épaules, je vous demande mille pardons de la cruauté avec laquelle je vous ai traité ci-devant, et dont je viens de vous faire sentir encore des effets. Jusqu'à présent je n'ai pu désobéir à un père injustement animé contre vous, et acharné à votre perte ; mais enfin je déteste et j'abhorre cette barbarie. Consolez-vous : vos maux sont finis, et je vais tâcher de réparer tous mes crimes, dont je connois l'énormité, par de meilleurs traitemens. Vous m'avez regardée jusqu'aujourd'hui comme une infidèle, regardez-moi présentement comme une musulmane. J'ai déjà quelques instructions qu'une esclave de votre religion, qui me sert, m'a données ; j'espère que vous voudrez bien achever ce qu'elle a commencé. Pour vous marquer ma bonne intention, je demande pardon au vrai Dieu de toutes mes offenses par les mauvais traitemens que je vous ai faits, et j'ai confiance qu'il me fera trouver le moyen de vous mettre dans une entière liberté. »

Ce discours fut d'une grande consolation au prince Assad ; il rendit des actions de grâces à Dieu de ce qu'il avoit touché le cœur de Bostane, et, après qu'il l'eut bien remerciée des bons sentimens où elle étoit pour lui, il n'oublia rien pour l'y confirmer, non seulement en achevant de l'instruire de la religion musulmane, mais même en lui

faisant le récit de son histoire et de toutes ses disgrâces dans le haut rang de sa naissance. Quand il fut entièrement assuré de sa fermeté dans la bonne résolution qu'elle avoit prise, il lui demanda comment elle feroit pour empêcher que sa sœur Cavame n'en eût connoissance et ne vînt le maltraiter à son tour. « Que cela ne vous chagrine pas, reprit Bostane, je saurai bien faire en sorte qu'elle ne se mêle plus de vous voir. »

En effet, Bostane sut toujours prévenir Cavame toutes les fois qu'elle vouloit descendre au cachot. Elle voyoit cependant fort souvent le prince Assad ; et, au lieu de ne lui porter que du pain et de l'eau, elle lui portoit du vin et de bons mets qu'elle faisoit préparer par douze esclaves musulmanes qui la servoient. Elle mangeoit même de temps en temps avec lui, et faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le consoler.

Quelques jours après, Bostane étoit à la porte de la maison, lorsqu'elle entendit un crieur public qui publioit quelque chose. Comme elle n'entendoit pas ce que c'étoit, à cause que le crieur étoit trop éloigné, et qu'il approchoit pour passer devant la maison, elle rentra, et, en tenant la porte à demi ouverte, elle vit qu'il marchoit devant le grand-vizir Amgiad, frère du prince Assad, accompagné de plusieurs officiers et de quantité de ses gens qui marchoient devant et après lui.

Le crieur n'étoit plus qu'à quelques pas de la porte, lorsqu'il répéta ce cri à haute voix :

L'excellent et l'illustre grand-vizir, que voici en personne, cherche son cher frère qui s'est séparé d'avec lui il y a plus d'un an. Il est fait de telle et telle manière. Si quelqu'un le garde chez lui ou sait où il est, Son Excellence commande qu'il ait à le lui amener, ou à lui en donner avis, avec promesse de le bien récompenser. Si quelqu'un le cache, et qu'on le découvre, Son Excellence déclare qu'elle le punira de mort, lui, sa femme, ses enfans et toute sa famille, et fera raser sa maison.

Bostane n'eut pas plus tôt entendu ces paroles qu'elle ferma la porte au plus vite, et alla trouver Assad dans le cachot. « Prince, lui dit-elle avec joie, vous êtes à la fin de vos malheurs ; suivez-moi, et venez promptement. » Assad, qu'elle avoit ôté de la chaîne dès le premier jour qu'il avoit été ramené dans le cachot, la suivit jusque dans la rue, où elle cria : « Le voici, le voici. »

Le grand-vizir, qui n'étoit pas encore éloigné, se retourna. Assad le reconnut pour son frère, courut à lui et l'embrassa. Amgiad, qui le reconnut aussi d'abord, l'embrassa de même très étroitement, lui fit monter le cheval d'un de ses officiers qui mit pied à terre, et le mena au palais en

triomphe, où il le présenta au roi, qui le fit un de ses vizirs.

Bostane, qui n'avoit pas voulu rentrer chez son père, dont la maison fut rasée dès le même jour, et qui n'avoit pas perdu le prince Assad de vue jusqu'au palais, fut envoyée à l'appartement de la reine. Le vieillard son père et Behram, amenés devant le roi avec leurs familles, furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils se jetèrent à ses pieds et implorèrent sa clémence. « Il n'y a pas de grâce pour vous, reprit le roi, que vous ne renonciez à l'adoration du feu, et que vous n'embrassiez la religion musulmane. » Ils sauvèrent leur vie en prenant ce parti, de même que Cavame, sœur de Bostane, et leurs familles.

En considération de ce que Behram s'étoit fait musulman, Amgiad, qui voulut le récompenser aussi de la perte qu'il avoit faite avant de mériter sa grâce, le fit un de ses principaux officiers, et le logea chez lui. Behram, informé en peu de jours de l'histoire d'Amgiad, son bienfaiteur, et d'Assad, son frère, leur proposa de faire équiper un vaisseau, et de les remener au roi Camaralzaman, leur père. « Apparemment, leur dit-il, qu'il a reconnu votre innocence, et qu'il désire impatiemment de vous revoir. Si cela n'est pas, il ne sera pas difficile de la lui faire reconnoître avant de se débarquer; et s'il demeure dans son injuste pré-

vention, vous n'aurez que la peine de revenir. »

Les deux frères acceptèrent l'offre de Behram; ils parlèrent de leur dessein au roi, qui l'approuva, et donnèrent ordre à l'équipement d'un vaisseau. Behram s'y employa avec toute la diligence possible, et, quand il fut prêt de mettre à la voile, les princes allèrent prendre congé du roi un matin avant d'aller s'embarquer. Dans le temps qu'ils faisoient leurs complimens, et qu'ils remercioient le roi de ses bontés, on entendit un grand tumulte par toute la ville, et en même temps un officier vint annoncer qu'une grande armée s'approchoit, et que personne ne savoit quelle armée c'étoit.

Dans l'alarme que cette fâcheuse nouvelle donna au roi, Amgiad prit la parole : « Sire, lui dit-il, quoique je vienne de remettre entre les mains de Votre Majesté la dignité de son premier ministre dont elle m'avoit honoré, je suis prêt néanmoins de lui rendre encore service, et je la supplie de vouloir bien que j'aille voir qui est cet ennemi qui vient vous attaquer dans votre capitale sans vous avoir déclaré la guerre auparavant. » Le roi l'en pria, et il partit sur-le-champ avec peu de suite.

Le prince Amgiad ne fut pas longtemps à découvrir l'armée, qui lui parut puissante et qui avançoit toujours. Les avant-coureurs, qui avoient leurs ordres, le reçurent favorablement, et le menèrent devant une princesse, qui s'arrêta avec toute

son armée pour lui parler. Le prince Amgiad lui fit une profonde révérence, et lui demanda si elle venoit comme amie ou comme ennemie; et, si elle venoit comme ennemie, quel sujet de plainte elle avoit contre le roi son maître.

« Je viens comme amie, répondit la princesse, et je n'ai aucun sujet de mécontentement contre le roi des Mages. Ses États et les miens sont situés d'une manière qu'il est difficile que nous puissions avoir aucun démêlé ensemble. Je viens seulement demander un esclave nommé Assad, qui m'a été enlevé par un capitaine de cette ville qui s'appelle Behram, le plus insolent de tous les hommes; et j'espère que votre roi me fera justice quand il saura que je suis Margiane.

— Puissante reine, reprit le prince Amgiad, je suis le frère de cet esclave que vous cherchez avec tant de peine. Je l'avois perdu, et je l'ai retrouvé. Venez, je vous le livrerai moi-même, et, j'aurai l'honneur de vous entretenir de tout le reste. Le roi mon maître sera ravi de vous voir. »

Pendant que l'armée de la reine Margiane campa au même endroit par son ordre, le prince Amgiad l'accompagna jusque dans la ville et jusqu'au palais, où il la présenta au roi, et, après que le roi l'eut reçue comme elle le méritoit, le prince Assad, qui étoit présent, et qui l'avoit reconnue dès qu'elle avoit paru, lui fit son compli-

ment. Elle lui témoignoit la joie qu'elle avoit de le revoir, lorsqu'on vint apprendre au roi qu'une armée plus formidable que la première paroissoit d'un autre côté de la ville.

Le roi des Mages, épouvanté plus que la première fois de l'arrivée d'une seconde armée plus nombreuse que la première, comme il en jugeoit lui-même par les nuages de poussière qu'elle excitoit à son approche et qui couvroient déjà le ciel : « Amgiad, s'écria-t-il, où en sommes-nous? Voilà une nouvelle armée qui va nous accabler. »

Amgiad comprit l'intention du roi : il monta à cheval et courut à toute bride au-devant de cette nouvelle armée. Il demanda aux premiers qu'il rencontra à parler à celui qui la commandoit, et on le conduisit devant un roi qu'il reconnut à la couronne qu'il portoit sur la tête. De si loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre, et, lorsqu'il fut près de lui, après qu'il se fut jeté la face en terre, il lui demanda ce qu'il souhaitoit du roi son maître.

« Je m'appelle Gaïour, reprit le roi, et suis roi de la Chine. Le désir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis plusieurs années au prince Camaralzaman, fils du roi Schahzaman, roi des îles des Enfans de Khaledan, m'a obligé de sortir de mes États. J'avois permis à ce prince d'aller voir le roi son père, à

la charge de venir me revoir d'année en année avec ma fille. Depuis tant de temps cependant, je n'en ai pas entendu parler. Votre roi obligeroit un père affligé de lui apprendre ce qu'il en peut savoir. »

Le prince Amgiad, qui reconnut le roi son grand-père à ce discours, lui baisa la main avec tendresse, et, en lui répondant : « Sire, dit-il, Votre Majesté me pardonnera cette liberté quand elle saura que je la prends pour lui rendre mes respects comme à mon grand-père. Je suis fils de Camaralzaman, aujourd'hui roi de l'île d'Ébène, et de la reine Badoure, dont elle est en peine ; et je ne doute pas qu'ils ne soient en parfaite santé dans leur royaume. »

Le roi de la Chine, ravi de voir son petit-fils, l'embrassa aussitôt très tendrement ; et cette rencontre si heureuse et si peu attendue leur tira des larmes de part et d'autre. Sur la demande qu'il fit au prince Amgiad du sujet qui l'avoit amené dans ce pays étranger, le prince lui raconta toute son histoire et celle du prince Assad son frère. Quand il eut achevé : « Mon fils, reprit le roi de la Chine, il n'est pas juste que des princes innocens comme vous soient maltraités plus longtemps. Consolez-vous, je vous remènerai vous et votre frère, et je ferai votre paix. Retournez, et faites part de mon arrivée à votre frère. »

Pendant que le roi de la Chine campa à l'endroit où le prince Amgiad l'avoit trouvé, le prince Amgiad retourna rendre réponse au roi des Mages, qui l'attendoit avec grande impatience. Le roi fut extrêmement surpris d'apprendre qu'un roi aussi puissant que celui de la Chine eût entrepris un voyage si long et si pénible, excité par le désir de voir sa fille, et qu'il fût si près de sa capitale. Il donna aussitôt les ordres pour le bien régaler, et se mit en état d'aller le recevoir.

Dans cet intervalle, on vit paroître une grande poussière d'un autre côté de la ville, et l'on apprit bientôt que c'étoit une troisième armée qui arrivoit. Cela obligea le roi de demeurer, et de prier le prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandoit.

Amgiad partit, et le prince Assad l'accompagna cette fois. Ils trouvèrent que c'étoit l'armée de Camaralzaman, leur père, qui venoit les chercher. Il avoit donné des marques d'une si grande douleur de les avoir perdus que l'émir Giondar à la fin lui avoit déclaré de quelle manière il leur avoit conservé la vie ; ce qui l'avoit fait résoudre de les aller chercher en quelque pays qu'ils fussent.

Ce père affligé embrassa les deux princes avec des ruisseaux de larmes de joie, qui terminèrent agréablement les larmes d'affliction qu'il versoit

depuis si longtemps. Les princes ne lui eurent pas plus tôt appris que le roi de la Chine, son beau-père, venoit d'arriver aussi le même jour, qu'il se détacha avec eux et avec peu de suite, et alla le voir en son camp. Ils n'avoient pas fait beaucoup de chemin qu'ils aperçurent une quatrième armée qui s'avançoit en bel ordre, et paroissoit venir du côté de Perse.

Camaralzaman dit aux princes ses fils d'aller voir quelle armée c'étoit, et qu'il les attendroit. Ils partirent aussitôt, et, à leur arrivée, ils furent présentés au roi à qui l'armée appartenoit. Après l'avoir salué profondément, ils lui demandèrent à quel dessein il s'étoit approché si près de la capitale du roi des Mages.

Le grand-vizir, qui étoit présent, prit la parole : « Le roi à qui vous venez de parler, leur dit-il, est Schahzaman, roi des îles des Enfans de Khaledan, qui voyage depuis longtemps dans l'équipage que vous voyez en cherchant le prince Camaralzaman, son fils, qui est sorti de ses États il y a de longues années. Si vous en savez quelques nouvelles, vous lui ferez le plus grand plaisir du monde de l'en informer. »

Les princes ne répondirent autre chose, sinon qu'ils apporteroient la réponse dans peu de temps, et ils revinrent à toute bride annoncer à Camaralzaman que la dernière armée qui venoit d'arriver

étoit celle du roi Schahzaman, et que le roi son père y étoit en personne.

L'étonnement, la surprise, la joie, la douleur d'avoir abandonné le roi son père sans prendre congé de lui, firent un si puissant effet sur l'esprit du roi Camaralzaman qu'il tomba évanoui dès qu'il eut appris qu'il étoit si près de lui. Il revint à la fin par l'empressement des princes Amgiad et Assad à le soulager; et, lorsqu'il se sentit assez de forces, il alla se jeter aux pieds du roi Schahzaman.

De longtemps il ne s'étoit vu une entrevue si tendre entre un père et un fils. Schahzaman se plaignit obligeamment au roi Camaralzaman de l'insensibilité qu'il avoit eue en s'éloignant de lui d'une manière si cruelle; et Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avoit fait commettre.

Les trois rois et la reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du roi des Mages, qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent aussi très remarquables par le mariage du prince Assad avec la reine Margiane, et du prince Amgiad avec Bostane, en considération du service qu'elle avoit rendu au prince Assad. Les trois rois enfin et la reine Margiane avec Assad son époux se retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui est d'Amgiad, le roi des Mages, qui l'avoit pris en affection et

qui étoit déjà fort âgé, lui mit la couronne sur la tête; et Amgiad mit toute son application à détruire le culte du feu, et à établir la religion musulmane dans ses États.





NOTES

DU TOME CINQUIÈME

Page 2, ligne 1. *Schahzaman* veut dire roi du temps ou roi du siècle.

11. A partir d'ici, l'édition originale fait une erreur de chiffre dans le compte des Nuits, en répétant CCXII[e] Nuit.

54, 16. La *géomance*, ou géomancie, est l'art de deviner l'avenir en jetant de la terre sur une table et en tirant des conséquences des lignes et figures qui s'y forment.

94, 14. *Haiatalnefous* signifie la vie des âmes.

108, 6. Cette profession de foi consiste dans les mots suivants : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

128, 17. *Amgiad* signifie très glorieux.

— 19. *Assad* signifie très heureux.

172. CCXXXIV[e] Nuit. L'édition originale commet encore ici une erreur de chiffre en répétant CCXXXII[e] Nuit.

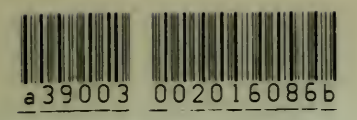




TABLE

DU TOME CINQUIÈME




a39003 002016086b